This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PAUL VTE
BELIEUR

B
2555
.E53
1803

PENSÉES
DE LEIBNIZ.

Gottfried Wilhelm, Freiherr von Leibniz

PENSÉES DE LEIBNIZ, SUR LA RELIGION ET LA MORALE.

Seconde Edition de l'Ouvrage intitulé Esprit de Leibniz, *considérablement augmenté.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Ve. Nyon, Libraire, rue du Jardinet, n°. 2, quartier Saint-André-des-Arcs;

Et à la Librairie de la Société Typographique, Quai des Augustins, n°. 70.

AN XI. — 1803.

que nous donnons au public,
même que celui qui parut
72, sous le titre d'*Esprit de*
it par une trop grande défé-
conseil de quelques per-
ous l'intitulâmes ainsi. Notre
été seulement de traduire et
que Leibniz avoit écrit sur la
morale, et d'en faire, sous
sées sur la Religion, un pen-
ebres *Pensées de Pascal*. Le
adoptâmes, et qu'il falloit
s obligea donc d'ajouter aux
ibniz sur la religion, des pen-
e auteur sur d'autres sujets.
pensées, fort peu connues
illeurs vraiment intéressantes
par elles-
mes; cependant nous avons
jugé à propos de les retrancher de notre
ouvrage, dont elles formoient au moins la
troisième partie, et nous les avons rempla-
cées par d'autres qui, comme les premières,
n'ont pour objet immédiat que la religion

427714

COLLÉGE ROYAL
DE CHARLEMAGNE.

PRIX DE SEMESTRE.

DISTRIBUTION *du vingt-neuf avril* 1825.

Classe de *Philosophie*.

M. *Ozaneaux* Professeur.

L'Élève Paul Marie Jules Bergeret,

inst.on de m. Dupras, a obtenu le 1.er prix

COLLÉGE ROYAL DE CHARLEMAGNE

Dumas
Professeur.

re

~~mois, sont d'ailleurs vraiment~~ intéressantes par elles-mêmes; cependant nous avons jugé à propos de les retrancher de notre ouvrage, dont elles formoient au moins la troisième partie, et nous les avons remplacées par d'autres qui, comme les premières, n'ont pour objet immédiat que la religion

427714

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'OUVRAGE que nous donnons au public, est au fond le même que celui qui parut à Lion en 1772, sous le titre d'*Esprit de Leibniz*. Ce fut par une trop grande déférence pour le conseil de quelques personnes, que nous l'intitulâmes ainsi. Notre dessein avoit été seulement de traduire et de réunir ce que Leibniz avoit écrit sur la religion et la morale, et d'en faire, sous le titre de *Pensées sur la Religion*, un pendant aux célèbres *Pensées de Pascal*. Le titre que nous adoptâmes, et qu'il falloit justifier, nous obligea donc d'ajouter aux pensées de Leibniz sur la religion, des pensées du même auteur sur d'autres sujets. Ces dernières pensées, fort peu connues alors, sont d'ailleurs vraiment intéressantes par elles-mêmes; cependant nous avons jugé à propos de les retrancher de notre ouvrage, dont elles formoient au moins la troisième partie, et nous les avons remplacées par d'autres qui, comme les premières, n'ont pour objet immédiat que la religion

427714

et la morale. Des recherches plus étendues et plus exactes nous en ont procuré un nombre suffisant pour remplir notre objet. Il en résultera que notre ouvrage sera purement un ouvrage de religion, et ne présentera que ce que Leibniz, un si grand philosophe, a pensé, a cru sur un point aussi important, à toutes les époques de sa vie. Nous allons rendre un compte plus détaillé de notre dessein et de notre travail.

Il avoit paru en 1768, chez les frères de Tournes, à Genève, une collection des Œuvres de Leibniz, en six gros volumes in-4°. Nous sommes bien éloignés de vouloir censurer l'exécution de cette entreprise, et nous convenons, avec action de graces, qu'elle a dû coûter à son auteur une infinité de recherches, de peines et de soins. Mais il est pourtant arrivé, par la nature des Œuvres de Leibniz, et l'attention de l'éditeur à ne rien négliger de ce qui appartient à ce grand homme, qu'en général la collection est assez informe, et qu'elle n'a presque point de partie dont on puisse long-temps soutenir la lecture.

On sait que Leibnitz, si l'on excepte sa Théodicée et ses Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, n'a donné au public que des opuscules très-courts, composés à de grands intervalles les uns des autres, qui ne forment point de suite, et où par conséquent fourmillent les répétitions. Ces défauts sont encore plus sensibles dans les derniers volumes de la collection, qui renferment les lettres. Les matières les plus hétérogènes y sont souvent mêlées ensemble; plus souvent encore l'auteur entre dans des détails qui n'ont rien d'intéressant, ou du moins qui n'intéressent que la littérature allemande. Il ne faut point en être surpris, parce que la plupart de ces lettres n'étoient point destinées par l'auteur à voir le jour. L'éditeur a bien senti tous ces inconvéniens, et particulièrement le *défaut d'ordre*. Ce défaut étoit un vice inhérent à la nature de l'entreprise; l'éditeur l'a réparé autant qu'il étoit possible, par une Table des Matières très-abondante, et qui nous a paru un chef-d'œuvre d'exactitude.

En faisant les observations précédentes, notre dessein n'est point encore une fois

PAUL VIE
BELIEUR

[redacted]

[redacted]

B
2555
.E53
1803

PENSÉES
DE LEIBNIZ.

parut en Allemagne, pour la première fois, en 1765, trois années avant la publication de la collection complette des Œuvres de Leibniz, dans laquelle l'éditeur ne l'a point fait entrer.

« Leibniz débute ainsi (page 429) : On » a raison de prendre des précautions contre » les mauvaises doctrines qui ont de l'in- » fluence dans les mœurs et dans la pra- » tique de la piété.... Si l'équité veut qu'on » épargne les personnes, la piété ordonne » de représenter, par-tout où il appartient, » le mauvais effet de leurs dogmes quand ils » sont nuisibles, comme sont ceux qui vont » contre la providence d'un Dieu parfaite- » ment sage, bon et juste, et contre cette » immortalité des ames qui les rend suscep- » tibles des effets de la justice, sans parler » d'autres opinions dangereuses, par rap- » port à la morale et à la police.

» Je sais que d'excellens hommes, et bien » intentionnés, soutiennent que ces opinions » théoriques ont bien moins d'influence dans » la pratique qu'on ne le pense; et je sais » aussi qu'il y a des personnes d'un excellent » naturel, à qui ces opinions ne feront jamais

» rien faire d'indigne d'elles : d'ailleurs, » ceux qui sont venus à ces erreurs par la » spéculation, ont coutume d'être naturel- » lement plus éloignés des vices dont le com- » mun des hommes est susceptible, outre » qu'ils ont soin de la dignité de la secte » dont ils sont comme les chefs; et l'on peut » dire qu'Épicure et Spinosa, par exemple, » ont mené une vie tout-à-fait exemplaire. » Mais ces raisons cessent le plus souvent » dans leurs disciples ou leurs imitateurs, » qui, se croyant déchargés de l'importune » crainte d'une providence surveillante et » d'un avenir menaçant, lâchent la bride à » leurs passions brutales, et tournent leur » esprit à séduire et à corrompre les autres; » et s'ils sont ambitieux et d'un caractère » un peu dur, ils seront capables, pour leur » plaisir ou pour leur avancement, de mettre » le feu aux quatre coins de la terre; et j'en » ai connu de cette trempe, que la mort a » enlevés ».

Arrêtons-nous un moment. Que de choses précieuses renferme ce préambule! que de réflexions et quels sentimens ne fait-il pas naître, quand on voit, d'un côté quelle est

la frivolité et l'ignorance de presque tous ceux qui affectent aujourd'hui tant de mépris pour la religion, et osent dire, contre le sentiment unanime de tous les siècles, qu'elle est inutile et même dangereuse à l'ordre de la société; et que, d'un autre côté, on se rappelle que l'auteur qu'on vient d'entendre, est cet homme qui, semblable, dit Fontenelle, à ces anciens *qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux atteles de front, a mené de front toutes les sciences*: que cet écrivain étoit à-la-fois un grand métaphysicien, un grand jurisconsulte, un grand politique, un grand théologien, un grand homme de lettres, un érudit profond, un physicien et un mathématicien du premier ordre.

Reprenons et faisons ressortir quelques traits du précieux texte que nous venons de mettre sous les yeux.

On y voit d'abord que les opinions et les doctrines, en général, qui sont contraires à la religion, à la piété, à la morale, telles que sont, par exemple, celles qui combattent l'existence de Dieu, sa providence, sa justice, l'immortalité de l'ame, ne doivent pas

être

être tolérées sous un gouvernement sage.

On doit remarquer encore dans le même texte une réponse péremptoire donnée à ceux qui, pour montrer que l'athéisme et le matérialisme ne détruisent point les fondemens de la société, citent l'exemple de quelques personnages qui ont prétendu que Dieu et la vie future étoient autant de chimères, et dont cependant la vie a paru irréprochable.

Enfin, on voit dans la classe des mécréans, c'est-à-dire des *philosophes*, suivant l'acception moderne de ce terme, dans la classe de ces personnages, qui s'annoncent pour les précepteurs et les bienfaiteurs du genre humain; on voit, dis-je, des hommes qui, pour satisfaire leur ambition, ou par méchanceté pure, sont capables, nous ne disons pas de bouleverser un empire, mais *de mettre le feu aux quatre coins de la terre*.

Poursuivons, et arrivons à la prédiction de Leibniz: «je trouve même, continue-t-il, » que des opinions approchantes, s'insinuant » peu-à-peu dans l'esprit des hommes du » grand monde, qui règlent les autres, et » dont dépendent les affaires, et se glissant

» dans les livres à la mode, disposent toutes » choses à la révolution générale dont l'Eu- » rope est menacée ».

N'avons-nous donc pas été bien fondés à avancer que Leibniz avoit prévu la révolution qui s'est opérée sous nos yeux? Il a dit que la révolution seroit générale. S'il a voulu faire entendre par-là, ce qui seroit plus vraisemblable, qu'elle n'épargneroit rien, et qu'elle renverseroit tout, il est aisé de reconnoître si cette partie de la prédiction a été confirmée par l'événement; et s'il a voulu faire entendre que la révolution seroit générale en ce sens, qu'elle s'étendroit à tous les états de l'Europe, il faut convenir que cela n'est point encore arrivé; mais les mêmes causes qui ont opéré parmi nous, ont pénétré au dehors, et y agissent avec plus ou moins de force; et si on ne suit pas les conseils de Leibniz, c'est-à-dire, si on ne prend pas *des précautions* pour y arrêter le cours de l'impiété, et de ce qu'on appelle la nouvelle philosophie, *si on ne se corrige pas*, pour me servir des termes de Leibniz, *de cette maladie d'esprit épidémique*, ces causes opéreront infailliblement ailleurs les

mêmes effets qu'elles ont opérés parmi nous; il est inutile de dire quels sont ces effets, ils sont assez connus.

« M. Leibniz ajoute : ces opinions achè-
» vent de détruire ce qui reste dans le
» monde, des sentimens généreux des an-
» ciens Grecs et Romains, qui préféroient
» l'amour du bien public et le soin de la pos-
» térité à la fortune, et même à la vie. Ces
» *publics spirits*, comme les Anglois les ap-
» pellent, diminuent extrêmement, et ne
» sont plus à la mode, et ils cesseront da-
» vantage de l'être, quand ils cesseront
» d'être soutenus par la bonne morale et la
» vraie religion que la raison naturelle même
» nous enseigne ».

Ce qui suit est encore bien digne de remarque.

« Mais il pourra arriver à ces personnes,
» d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles
» croient réservés à d'autres. Si l'on se cor-
» rige encore de cette maladie d'esprit épi-
» démique, dont les mauvais effets com-
» mencent à être visibles, ces maux seront
» peut-être prévenus; mais si elle va en crois-
» sant, la providence corrigera les hommes

l'égard des mécréans qui n'ont pas à former contre la révolution, les mêmes plaintes que les autres. On conçoit plus facilement comment, malgré les terribles leçons qui ont été données au genre humain sur les suites funestes de l'irréligion dans l'ordre de la société, ils ont pu n'être point corrigés, comment ils persévèrent dans la même profession d'impiété. Effectivement, pourquoi le libertinage d'esprit, joint à celui du cœur, ne pourroit-il pas offusquer encore aujourd'hui, comme avant la révolution, les lumières les plus claires de la raison, et rendre inutiles toutes les leçons de l'expérience ? Aussi n'est-il que trop vrai que l'impiété marche encore à présent tête levée, et ne daigne pas même porter de masque. Malheureusement nous pouvons dire encore aujourd'hui ce que disoit, il y a plus de cinquante ans, M. d'Alembert, dans un moment de sagesse et de franchise: » On ne sauroit se dissimuler que les principes du christianisme sont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'écrits. Il est vrai que la manière dont ils le sont pour l'ordinaire, est très-capable de rassurer ceux que ces attaques

pourroient alarmer ; le desir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont bien plus fait d'incrédules que l'illusion des sophismes, si néanmoins on doit appeler *incrédules* ce grand nombre d'impies qui ne veulent que le paroître ; et qui, selon l'expression de Montaigne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* (Mélanges de Littérature, *de l'Abus de la Critique en matière de religion, art. II.*)»

Que ne peut pas effectivement sur des cœurs pleins de vanité, l'envie de se distinguer du vulgaire, et d'arriver à une plus plus grande célébrité? Ce que nous avons seulement peine à concevoir, c'est la haine et la prévention aveugle qui animent quelques-uns d'entre eux contre la religion de leurs pères, la religion dans laquelle eux-mêmes ont été élevés, et qu'ils ont professée sincèrement pendant les premières années de leur vie ; ses adversaires et ses persécuteurs trouvent en eux des apologistes zélés. Le paganisme et le mahométisme, parce qu'ils lui sont opposés, deviennent presque l'objet de leur culte ; et

dans le dessein de la rendre moins aimable et moins probable, ils s'efforcent de décharger ces deux fausses religions de ce qu'elles ont de plus méprisable et de plus odieux. Enfin l'indécence, la mauvaise foi, la passion qui règnent dans leurs écrits, font que les Payens qui ont attaqué le christianisme, les Celses et les Porphyres, restent bien loin derrière eux. Une foule de jeunes gens sans étude, sans connoissances, sans expérience, les lisent avec avidité, et les croient sur leur parole; car un auteur déjà cité, a fort bien remarqué (1) que *l'incrédulité est une espèce de foi pour la plupart des impies*. Que prétendent-ils ? Sans doute délivrer leurs passions d'un frein qui les gêne; mais ont-ils fait réflexion que leurs maîtres les plus accrédités, en abjurant le christianisme, se déclarent sectateurs de la religion naturelle, et que celle-ci n'est guère moins incommode et moins onéreuse aux passions que la première ? Elle enseigne aussi bien qu'elle, un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur

(1) De l'abus de la critique, §. 25.

du crime dans une autre vie ; elle condamne aussi bien qu'elle, l'ambition, la vengeance, l'oisiveté, l'abus des talens, la séduction, l'adultère, et tous les actes qu'ils desireroient être innocens ou impunis.

Il n'y a donc véritablement de refuge pour ceux qui fuient devant la morale chrétienne, que dans le matérialisme et l'athéisme ; encore l'athée le plus décidé de l'autre siècle, l'auteur du Système de la Nature, voudroit-il les troubler dans ce refuge, et en les délivrant de l'idée fatigante d'un Dieu menaçant, il prétend les retenir toujours dans les liens de la vertu, et il leur en dénonce les devoirs les plus rigoureux comme obligatoires encore. Ainsi leur désertion du christianisme ne leur procure ni la paix, ni la liberté, ni la sécurité qu'ils desirent ; et ils ne peuvent laisser un libre cours à leurs passions, sans être infidèles à la doctrine des maîtres qu'ils révèrent le plus.

Nous ne dissimulons point que M. Leibniz est accusé de n'avoir été qu'un rigide sectateur de la religion naturelle. Sans doute

nous serions bien en droit de négliger une accusation de cette nature ; elle est suffisamment détruite par cette multitude de traits relatifs au christianisme, que nous avons rassemblés dans cet ouvrage ; traits qui portent tous l'empreinte de la persuasion la plus intime, et qui sont pris à toutes les pages de ses nombreux écrits.

Cependant nous voulons bien dissiper jusqu'aux moindres nuages qui se sont répandus sur son christianisme. Examinons d'abord de quelle source ils se sont élevés. *La Théodicée de Leibniz, son principal ouvrage, n'est*, dit-on, *qu'un jeu d'esprit de sa part ; et il en est convenu lui-même.* Mais 1°. ce jeu d'esprit et cet aveu prétendus ne se rapportent qu'au système mis en œuvre dans la Théodicée, pour concilier la bonté de Dieu avec la permission du mal ; système que Leibniz auroit pu regarder, avec plusieurs auteurs très-chrétiens, comme insuffisant, sans qu'on puisse en tirer la moindre induction contre son christianisme. 2°. On ne pourroit croire que Leibniz n'a pas parlé sérieusement dans sa Théodicée,

sans blesser ouvertement les règles de la critique et de l'équité (1).

Le premier fondement de croire que Leibniz n'a pas parlé sérieusement dans sa Théodicée, ce seroit l'aveu qu'on prétend qu'il en a fait. Examinons donc cet aveu. M. Leibniz écrivant à M. Psaff, lui demanda son sentiment sur sa Théodicée et sur la manière dont il avoit réfuté Bayle. M. Psaff lui répondit, à ce qu'il assure,

(1) Voici comment il parle de son ouvrage, dans une lettre à M. Thomas Burnet, tome 6, page 284.

« On achève d'imprimer à Amsterdam les *Essais de* » *Théodicée*, etc.; la plus grande partie avoit été faite » par lambeaux, quand je me trouvois chez la feue reine » de Prusse, où ces matières étoient souvent agitées, à » l'occasion du Dictionnaire et des autres ouvrages de M. » Bayle, qu'on y lisoit beaucoup. J'avois coutume, dans » les conversations, de répondre aux objections de M. » Bayle, et de faire voir à la reine, qu'elles n'étoient » pas aussi fortes que certaines gens, peu favorables à la » religion, le vouloient faire croire. Sa majesté m'ordon- » noit assez souvent de mettre mes réponses par écrit, afin » qu'on les pût considérer avec attention. Après la mort de » cette grande princesse, j'ai rassemblé et augmenté ces » pièces sur l'exhortation des amis qui en étoient informés, » et j'en ai fait l'ouvrage dont je viens de parler. Comme » j'ai médité cette matière depuis ma jeunesse, je prétends » l'avoir discutée à fond ».

« qu'il lui sembloit que c'étoit pour se di-
» vertir, qu'il avoit imaginé ce système de
» philosophie; et que, comme M. Leclerc,
» voulant réfuter M. Bayle, avoit fait le
» personnage d'un Origéniste, M. Leibniz
» avoit pris cette nouvelle manière de phi-
» losophet, qui ne fait que jeter de la
» poudre aux yeux de ceux qui n'approfon-
» dissent rien; mais qui est néanmoins
» d'autant plus ingénieuse, que si on la
» comprend bien, on verra qu'elle confirme
» subtilement l'opinion grossière de M. Bayle
» sous l'apparence d'une réfutation, sans
» qu'on puisse d'abord découvrir le mystère,
» et qu'elle peut aussi servir à plâtrer les
» différens systêmes des religions et des opi-
» nions opposées.

» Quelle réponse, dit M. Psaff, croyez-
» vous que me fit M. Leibniz, de qui je
» craignois le ressentiment pour lui avoir
» parlé avec tant de franchise? Voici les
» propres termes dont il se servit dans une
» lettre écrite d'Hanovre, le 11 mai 1716.
» *Ce que vous m'écrivez touchant ma Théo-*
» *dicée est très-vrai. Vous avez frappé au*
» *but: et je suis surpris que personne jusqu'à*

» *présent ne se soit apperçu que j'ai voulu* » *me divertir. Les philosophes ne sont cer-* » *tainement pas toujours obligés de parler* » *sérieusement : en inventant des hypothèses ;* » *comme vous le remarquez fort bien, ils font* » *des épreuves de la force de leur esprit. Pour* » *vous qui êtes théologien, vous agissez en* » *théologien lorsque vous réfutez les erreurs de* » *vos adversaires* ».

Mais le lecteur ne s'apperçoit-il pas d'abord que Leibniz a voulu plaisanter le docteur allemand, et que sa réponse est ironique ? *Une lettre aussi singulière*, dit M. Dutens, *et aussi absurde*, tranchons le mot, aussi impertinente, *méritoit-elle une réponse sérieuse ?* Y a-t-il dans ce fragment de lettre, dont nous n'examinons point l'authenticité, de quoi prétendre que Leibniz se mioquoit secrètement d'un système qu'il a soutenu si constamment, si ardemment et à si grands frais, et qui est en lui-même aussi plausible qu'aucune autre partie de sa philosophie ? L'équité naturelle, la candeur connue de Leibniz, permettent-elles de croire qu'il ait voulu jouer la prin-

» dans les livres à la mode, disposent toutes » choses à la révolution générale dont l'Eu- » rope est menacée ».

N'avons-nous donc pas été bien fondés à avancer que Leibniz avoit prévu la révolution qui s'est opérée sous nos yeux? Il a dit que la révolution seroit générale. S'il a voulu faire entendre par-là, ce qui seroit plus vraisemblable, qu'elle n'épargneroit rien, et qu'elle renverseroit tout, il est aisé de reconnoître si cette partie de la prédiction a été confirmée par l'événement; et s'il a voulu faire entendre que la révolution seroit générale en ce sens, qu'elle s'étendroit à tous les états de l'Europe, il faut convenir que cela n'est point encore arrivé; mais les mêmes causes qui ont opéré parmi nous, ont pénétré au dehors, et y agissent avec plus ou moins de force; et si on ne suit pas les conseils de Leibniz, c'est-à-dire, si on ne prend pas *des précautions* pour y arrêter le cours de l'impiété, et de ce qu'on appelle la nouvelle philosophie, *si on ne se corrige pas*, pour me servir des termes de Leibniz, *de cette maladie d'esprit épidémique*, ces causes opéreront infailliblement ailleurs les

nous réfutons, c'est l'idée qu'on a, dit-on, conçue de Leibniz en Allemagne : *Leibniz ne croit rien*, *Leibniz glaubt nichts* a passé en proverbe ; mais ce prétendu proverbe n'a trait qu'aux controverses qui divisent les Luthériens et les Catholiques. Leibniz avoit fait de grands pas vers l'église romaine : il sembloit y tenir par ses sentimens, encore plus qu'à l'église protestante. Les Luthériens en étoient donc très-mécontens ; aussi Nemeitz (1) nous apprend-il que le premier auteur de ce jeu de mots est un ministre d'Hanovre, nommé *Heinemann*, qui avoit quelquefois disputé avec Leibniz. M. le chevalier de Jaucourt semble l'attribuer aux Jésuites de Vienne ; mais Nemeitz, qui avoit résidé long-temps à Hanovre du vivant de Leibniz, ou au moins très-peu de temps après sa mort, mérite bien plus de croyance.

On ajoute qu'il fréquentoit peu les exercices publics de son église, et que *ses pas-*

(1) J. C. Nemeitz est l'auteur d'un livre écrit en allemand, ayant pour titre, *Pensées raisonnables, de, etc., sur toute sorte de sujets historiques, critiques, etc.*, Francfort 1739.

» par la révolution même qui en doit naître;
» car quoi qu'il puisse arriver, tout tournera
» toujours pour le mieux en général, au bout
» du compte, quoique cela ne doive et ne
» puisse pas arriver sans le châtiment de
» ceux qui ont contribué même au bien par
» leurs actions mauvaises».

C'est à l'histoire à nous apprendre si les hommes qui ont principalement contribué à la révolution, ont été déjà ou seront punis par la révolution même, et si cette partie de la prédiction de Leibniz mérite quelque confiance.

Nous nous contenterons d'observer que Leibniz nous fait envisager, dans la révolution, un dernier terme qui offre à tous les bons esprits une perspective bien consolante; et l'on ne doit point effectivement douter que, conformément à ce principe si bien fondé dans la révélation, et même dans la raison naturelle, *que Dieu ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien*; l'on ne peut, dis-je, douter *qu'au bout du compte*, suivant les conseils impénétrables de la providence, tout, et par conséquent la révolution elle-même *ne doive tourner en général*

pour le mieux, c'est-à-dire pour la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand bien de l'univers.

Une chose véritablement étonnante, et qui montre bien quelles profondes racines l'impiété avoit jetées dans les cœurs, c'est de voir dans la société des hommes qui se plaignent sans cesse de la révolution, comme en ayant été les victimes, qui n'ignorent pas que c'est au décri et au renversement de la religion qu'elle doit principalement ses suites, son origine et ses premiers succès; de voir, dis-je, ces mêmes hommes, non seulement ne point se rattacher à la religion qu'ils avoient autrefois si légèrement abandonnée, et qui, sans la désertion générale qu'elle a éprouvée, auroit été la sauve-garde de leurs propriétés et de leurs personnes, mais continuer d'être des partisans déclarés de l'impiété, d'en préconiser continuellement les chefs, et d'en débiter avec zèle les maximes. Car enfin, quand on déteste constamment un effet, comment peut-on ne point cesser d'en aimer et d'en vanter la cause? Mais l'étonnement dont nous parlons, ne doit pas avoir également lieu à

» continue l'historien, n'étant appuyés » d'aucun témoignage digne de foi, nous » ne croyons pas devoir, en les recueillant, » souiller une histoire philosophique, et » charger la mémoire d'un personnage qui » a rendu aux sciences des services im- » mortels ».

Cependant M. Bruker, page 125, paroît oublier cette dernière résolution ; car après avoir fait le dénombrement des critiques qui ont été faites des opinions et de la conduite de Leibniz, il ajoute : » Ses censeurs » lui reprochent encore, qu'ayant été averti » de sa dernière heure, il s'étoit contenté » de répondre avec un grand sang froid, que » les autres hommes mourroient aussi ; et » qu'ayant dit ces paroles, il avoit rendu le » dernier soupir ».

Et voilà un des bruits qu'on fit courir après sa mort.

On a dit aussi, et c'est M. de Fontenelle qui nous l'apprend, « que dans les derniers » momens qu'il put parler, il raisonnoit sur » la manière dont le fameux Furtembach » avoit changé la moitié d'un clou en or ».

On a publié encore que la mort l'avoit

surpris lisant l'*Argenis de Barclay*, roman fameux qui n'offense pas, il est vrai, la religion ni les bonnes mœurs, mais roman dont la lecture auroit cependant été bien déplacée dans les momens que Leibniz auroit cru les derniers de sa vie; et il est au moins bien certain que s'il ne lisoit pas cet ouvrage un instant avant de mourir, on l'a trouvé sur son lit ou sur une chaise dans le voisinage, et par conséquent qu'il l'avoit lu depuis peu, ou qu'il se disposoit à le lire.

Pour n'omettre aucune circonstance des bruits qui se répandirent sur les derniers momens de la vie de Leibniz, disons encore que l'auteur du *Mémoire en faveur de Dieu*, M. Delille de Sales, témoigne, pag. 337, « que Leibniz mourut sans s'apper-» cevoir que sa tête partageoit les voines de » son corps; que quelques minutes avant » de cesser d'être, il demanda une plume » et du papier, écrivit une maxime reli-» gieuse, mais ne put la lire et expira ». Ce savant a sans doute pris ce fait d'un prince allemand, dont les pères avoient été très-liés avec notre philosophe; mais cette

derrière anecdote fourniroit une induction très-favorable à la religion de Leibniz, loin de lui être contraire; et ce qui est propre à en confirmer la vérité, c'est que Bruker, qui ne la rapporte pas, il est vrai, en son entier, nous en garantit cependant une partie, puisqu'il nous assure que Leibniz écrivit effectivement quelques momens avant sa mort, et se trouva hors d'état de lire son écriture.

Mais quand toutes les autres anecdotes seroient incontestables, que voudroient en conclure les ennemis de la religion et les détracteurs de Leibniz? Quoi! qu'en mourant, Leibniz avoit jetté les yeux sur l'avenir avec indifférence; qu'il avoit cru inutile de se préparer à comparoître après sa mort, devant le tribunal de Dieu : sans doute cette conclusion, si elle étoit juste, seroit favorable à leur prétention; mais nous ne craignons point de dire qu'elle est également fausse et injuste. Pour être en droit de la tirer, il faudroit supposer et prouver que Leibniz, quand il tenoit les différens langages qu'on lui prête, croyoit toucher à sa dernière heure; mais nous

sommes instruits par des témoignages certains, qu'il ne le croyoit pas, et que lorsqu'il mourut, il ne désespéroit point de la prolongation de ses jours. Le premier de ces témoignages est celui de l'abbé Conti. Cet illustre et savant abbé étoit parti de Londres dans le dessein de voir M. Leibniz et de conférer avec lui sur les démêlés qu'avoit le philosophe allemand avec les savans d'Angleterre. En arrivant à Hanovre, on lui apprit qu'il ne vivoit plus depuis quelques jours; il chercha alors à voir M. Eccard, l'intime ami du défunt, qui avoit recueilli ses derniers soupirs et ordonné sa pompe funèbre; et celui-ci, dans sa conversation, qui eut pour objet principal Leibniz, lui dit en propres termes que Leibniz *avoit été surpris par la mort, qu'il ne croyoit pas mourir, qu'il étoit assis sur son lit avec une plume, et l'Argenis de Barclay.* (Tom. 2 des Œuv. de L. Conti, page 41.)

L'autre témoignage, non moins précis, ni moins digne de foi, c'est celui de Nemeitz, savant que nous avons déjà remarqué avoir résidé à Hanovre, peu de temps après la mort de Leibniz, et qui par

conséquent avoit été bien à portée de recueillir d'une manière sûre, les circonstances de cet événement : Nemeitz donc nous apprend, que le soir du jour où ce grand homme mourut, le docteur Seip, médecin du prince de Waldec, fut appelé auprès de lui, plutôt comme ami qu'en qualité de médecin. Le docteur lui trouva le pouls très-foible, les mains glacées, et toutes les apparences d'une sueur froide. Il l'avertit du danger de son état. Leibniz répondit *qu'il avoit très-rarement les mains plus chaudes, et que s'il survenoit quelque accident, il avoit sa recette ordinaire qui y remédieroit.* Le médecin ayant persuadé au malade de se servir d'un secours plus pressant, sortit pour faire exécuter son ordonnance; mais à peine étoit-il chez l'apothicaire, qu'on vint lui dire que Leibniz n'étoit plus : *la mort l'avoit surpris au moment où il commençoit à s'occuper suivant sa coutume.* On trouva sur son lit et sur des chaises qui l'entouroient, plusieurs lettres et quelques livres, entr'autres l'*Argenis* de Barclay.

Ainsi Leibniz, dans les momens qui précédèrent sa mort, n'étoit donc point alarmé

sur son état, il croyoit pouvoir *s'occuper suivant sa coutume*; il auroit donc pu, dans ces momens, jeter les yeux sur l'*Argenis* de Barclay, raisonner sur la manière dont Furtembach avoit changé en or la moitié d'un clou, tenir tous les propos qu'on lui prête, sans qu'on pût en tirer, avec justice, aucune preuve, aucun soupçon même contre la sincérité de son christianisme.

Est-il encore, pour ne rien dissimuler, nécessaire d'ajouter ce qu'on lit dans les Mémoires de Niceron, tome 2, page 76, et qui paroît d'ailleurs si peu vraisemblable.

« Leibniz, dit-on, n'alloit jamais aux » prêches, et étant prêt à mourir, son co- » cher, qui étoit son domestique favori, » l'ayant prié de faire venir un ministre, » il ne voulut pas l'écouter, et répondit » qu'il n'en avoit pas besoin ». On voit d'abord qu'on peut appliquer ici notre observation précédente, et dire que Leibniz, dans sa dernière maladie, a cru jusqu'au dernier moment, que son état n'avoit rien de dangereux; par conséquent qu'il n'avoit aucun besoin d'appeler alors un ministre;

mais si l'on aime mieux, on conclura, et c'est tout ce qu'on peut conclure de cette anecdote, que Leibniz n'avoit point de confiance dans les ministres luthériens; conséquence qui peut être vraie, et que nous n'avons aucun intérêt de combattre.

Enfin, quelques censeurs de Leibniz se retranchent à dire qu'il étoit un tolérant. Ce reproche mérite quelque explication. Il est vrai que Leibniz a cru que c'étoit par la persuasion et non par la violence, qu'il falloit travailler à amener les hommes à la connoissance et à la profession de la religion véritable. Il est encore vrai que, tout protestant qu'il étoit, il a cru qu'on pouvoit faire son salut dans la communion de de l'église romaine. Mais si on prend la tolérance dans le sens que lui donnent nos philosophes, lorsqu'ils s'en font les prédicateurs; et si on la confond avec l'indifférence des religions, on ne pourroit, sans une injustice manifeste, prétendre que Leibniz étoit un tolérant. Rien, dans ses lettres et ses nombreux écrits, n'autorise une imputation semblable; tout y prouveroit plutôt le contraire.

Nous finissons cet article apologétique (1), en déclarant avec ingénuité, que nous avons lu attentivement toutes les Œuvres de Leibniz, sur-tout cette multitude de

(1) Au plus grand savoir, on n'allie pas toujours le plus de religion; l'étude nourrit l'esprit, et la foi se perd. Voilà, prétendent quelques personnes de mérite, ce qui est arrivé à Leibniz, et dont ses propres pasteurs l'ont accusé, et ce qui a même passé en proverbe. On nous permettra néanmoins de dire, qu'on ne sauroit être trop retenu dans les jugemens si souvent faux qu'on porte des hommes à vue de pays sur cet article; et le plus sage, à coup sûr, est de remonter aux sources. On ne croit pas qu'on trouve des traits contre la religion, dans aucun des écrits de M. Leibniz. Au contraire, le morceau qu'il écrivit étant à Vienne, en 1714, pour M. le prince Eugène, intitulé : *Principes de la Nature et de la Grace, fondés en raison*, renferment des propositions qui tendent à établir la religion en général; et quoiqu'il n'y parle pas de révélation, parce qu'il s'agissoit d'un système purement métaphysique, l'on y apperçoit pourtant des vues qui mènent naturellement à la religion révélée : d'ailleurs l'on sait qu'il avoit autrefois défendu en Chrétien, même orthodoxe, le dogme de la Trinité contre le fameux Vissovatius. Il est encore avéré qu'il fit toujours profession extérieure du Luthéranisme.

Il est vrai qu'il n'alloit pas beaucoup aux assemblées publiques de dévotion; mais ce culte extérieur caractérise-t-il seul la religion? Combien de gens oisifs de l'un et de l'autre sexe, qui en tous lieux, se font un passe-temps réglé d'assister aux églises, et qui, sans ce secours, seroient fort embarrassés de leur figure, et plongés dans un mortel

lettres écrites à ses amis ; lettres qu'il ne prévoyoit pas devoir être publiques, et qui souvent ne sont pas dignes de l'être : et quoiqu'il s'y agisse souvent de religion,

---

ennui ! Combien d'autres qui n'y sont attirés que par vanité, par fausse dévotion, et peut-être par des passions plus honteuses ! La grande assiduité dans les églises n'est donc pas davantage une preuve de religion qu'une fréquentation plus rare le seroit d'irreligion ; et à tout prendre, Leibniz ne deviendroit blâmable que d'avoir négligé un devoir extérieur et des rits cérémoniels.

Les bruits vulgaires contre lui ne servent jamais de preuves. Comme il étoit fort modéré, par rapport aux trois religions qui dominent dans l'Empire, et qu'il estimoit beaucoup plusieurs jésuites et leur savante société en général, quelques Catholiques se flattèrent de pouvoir le gagner, sur-tout quand il fut fait conseiller aulique, et qu'il vint à Vienne ; mais dès qu'ils le virent de retour à Honover, ils commencèrent à perdre cette espérance, et l'on fit alors sur lui ce jeu de mots allemands, *Leibnit glaubt nichts*, c'est-à-dire, *Leibnis ne croit rien*, par allusion à la terminaison de son nom, plaisanterie qui est insensiblement passée en proverbe. Ajoutez à cela ce qu'a écrit M. Psaff, soutenu de M. le Clerc, que la Théodicée paroissoit n'être qu'un pur jeu d'esprit ; et vous aurez une partie des sources où l'on a puisé cette idée, que son auteur n'étoit qu'un rigide observateur de la religion naturelle. Toujours est-ce une vérité constante, que de tout temps et en tout pays, on a décidé de la religion de quantité d'habiles gens, sur des fondemens aussi peu solides. *Vie de Leibniz par le chevalier de Jaucourt*, page 265.

nous n'avons pas remarqué un seul mot qui puisse fonder le plus léger soupçon contre le christianisme de ce grand homme. Au contraire, il ne s'explique jamais sur la religion que d'un air pénétré, et ne parle de Notre-Seigneur que dans les termes les plus respectueux.

Nous sommes en état de confirmer pleinement le témoignage que le savant et respectable M. Bonnet, a cru devoir lui rendre sur cet article, et nous adressons la même prière que lui à nos esprits forts. « Je me fais, dit-il, un devoir de remar-» quer, et ce devoir est cher à mon cœur, » que la piété de notre auteur (Leibniz), » aussi vraie qu'éclairée, ne laissoit échap-» per aucune occasion de rendre au PHILO-» SOPHE par excellence, l'hommage le plus » respectueux et le plus digne d'un être in-» telligent. Il citoit avec complaisance jus-» qu'aux moindres paroles de ce DIVIN » MAITRE, et y découvroit toujours quel-» que sens caché, d'autant plus beau qu'il » étoit plus philosophique... Celui qui se plai-» soit à découvrir dans l'ÉVANGILE une phi-» losophie si haute, étoit une *Encyclopédie*

» vivante, et un des plus profonds gé-
» nies qui aient jamais paru sur la terre.
» Je prie ceux qui n'ont ni les lumières, ni
» le génie de ce grand homme, et qui ne
» possèdent pas au même degré que lui
» l'art de douter philosophiquement, de se
» demander à eux-mêmes, s'il leur sied
» bien après cela d'affecter de mépriser
» l'évangile, et de s'efforcer d'inspirer ce
» mépris à tout le genre humain (1) »?
(*Palyngénésie, tome 1, part. 7, page 297*).

---

(1) L'auteur de l'Esprit de Leibniz avoit envoyé à M. Bonnet un exemplaire de son ouvrage. Voici un fragment de la réponse qu'il en reçut, et que nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur, parce qu'il achève de montrer quelle haute idée avoit conçu de Leibniz un écrivain d'une si grande autorité dans la république des lettres.

« Je me joins à tous les amis du vrai savoir et de la vertu,
» pour vous remercier de l'excellent présent de votre
» *Leibniz*. C'étoit à vous qu'il étoit réservé d'épurer la
» mine, et de nous donner sans alliage l'or du *Platon mo-*
» *derne*. Votre collection est faite avec autant de goût que
» d'intelligence; .... vous auriez pu l'intituler *l'Esprit et*
» *le Cœur de Leibniz*: car son cœur, le cœur de ce grand
» homme ne s'y peint pas moins que son esprit et son gé-
» nie.... Mais je dois sur-tout vous parler de votre pré-
» face: .... recevez le témoignage de ma sincère gratitude
» de la mention si honorable que vous avez bien voulu y
» faire du *Palyngéniste*; son suffrage est un grain de

Après toutes les observations précédentes, s'il est encore permis de douter que Leibniz ait été sincérement chrétien, on ne peut plus rien affirmer sur les vrais sentimens d'un homme, et on pourra douter si tous les apologistes de la religion chrétienne n'ont point eux-mêmes été des mécréans. Il est vrai que depuis qu'on a osé jeter des soupçons sur la religion de Bossuet et de Fénelon, on doit s'attendre à tout en ce genre.

Le principal ouvrage de Leibniz est sa Théodicée. L'auteur y rend un hommage continuel à la religion, et il ne s'y agit presque uniquement que d'en développer et d'en concilier les dogmes : cependant nous n'en avons extrait qu'un assez petit nombre de pensées, et nous avons cru qu'il suffiroit d'en rapporter une espèce d'analyse faite par lui-même. L'ouvrage est ou devroit être entre les mains de tout le monde; car peu s'en faut qu'à l'exemple de M. Bonnet,

---

» poussière ajouté à la masse énorme des suffrages que » l'étonnant Leibniz a remportés, et qu'il remportera tant » qu'il y aura du savoir sur la terre, j'ajoute, et de la » *religion*, etc. ». (Le 26 février 1772).

nous le mettions au rang des *livres de dévotion*, et que nous ne l'appellions avec lui, *le Manuel du Philosophe chrétien* (1).

M. Leibniz est mort dans la profession extérieure du luthérianisme ; mais il n'y tenoit que par de foibles liens, et il lui est souvent arrivé de faire contre les Protestans l'apologie de l'église romaine sur plusieurs chefs. Les témoignages et les aveux d'un si grand philosophe qui avoit été nourri dans les principes et les préjugés des Protestans, nous ont paru curieux, importans, dignes, en un mot, d'être recueillis par un auteur catholique.

Nous croyons devoir remarquer dès à présent, qu'il a justifié avec zèle de tout reproche de contradiction et d'absurdité, le dogme de la transsubstantiation, si capital dans la doctrine de l'église catholique sur l'Eucharistie, et si odieux aux Protestans. Leibniz entretenoit une correspondance suivie avec le P. Desbosses, jésuite : les lettres qu'il écrivoit à ce savant religieux, ont été imprimées pour la première fois dans

(1) Lettre aux auteurs de la Bibliothèque des Sciences.

la collection de M. Dutens. Il n'est presque aucune de ces lettres, depuis 1709 jusqu'à 1716, où il ne soit question du dogme de la transsubstantiation. Leibniz prétendoit en prouver la possibilité, d'après les principes de sa philosophie; peu de mois avant sa mort, il fournissoit encore des éclarcissemens sur ce point au P. Desbosses. Nous n'avons pas cru devoir rapporter dans notre ouvrage les raisonnemens de Leibniz sur cet objet; parce qu'ils supposent une connoissance profonde du système des monades, système assez difficile à entendre, et peu connu parmi nous. Mais il résulte toujours de-là une conséquence très-importante: c'est que tout homme, qui fait profession de quelque modestie, fut-il incrédule, doit être très-réservé à soutenir que le mystère de l'Eucharistie est inconciliable avec les principes de la raison et de la physique; car on lui dira: « êtes-» vous un plus habile métaphysicien ou un » physicien plus profond que Leibniz? Com-» ment voyez-vous donc si promptement » des contradictions et des absurdités pal-» pables, là où un si grand philosophe, » après avoir considéré le même objet

» pendant plus long-temps, et avec plus d'ap-
» plication que vous, n'en a apperçu au-
» cune. » Observez que nous ne raisonnons point ainsi; « Leibniz n'a vu aucune con-
» tradiction dans le mystère de l'Eucharis-
» tie, donc ce mystère n'en renferme au-
» cune ». Ce raisonnement seroit nécessairement défectueux, parce qu'il supposeroit, pour être concluant, que l'on reconnoît une espèce d'infaillibilité dans ce philosophe, et que ce qu'il n'a pas apperçu, n'existe pas ou ne peut être vu par aucun autre. Mais nous concluons seulement qu'on ne doit pas si facilement prononcer que ce mystère implique évidemment contradiction. -- Le trait que nous citons de Leibniz, prouve que rien ne seroit moins sage que la promptitude à porter ce jugement, sur-tout si on se rappelle en même temps qu'un autre puissant génie, Descartes, a continué de croire au même mystère, après avoir essayé de l'approfondir, et en a donné aussi une explication qu'il jugeoit très-plausible.

Le trait cité nous rend donc très-croyable ce fait rapporté par l'auteur des *Observations historiques sur la Littérature allemande*, etc. imprimées,

imprimées en 1782, à Paris, chez Savoie. Cet auteur, très-digne de foi par lui-même, M. Louis-Théodore Hérissant, avocat au Parlement de Paris, et depuis conseiller de légation à la Diète de Ratisbonne, déclare, page 141, et nous l'a confirmé depuis de vive voix, *qu'un savant professeur en droit à l'Université de Leipsic, lui a dit avoir entre les mains une démonstration mathématique du mystère de la transubstantiation*, par Leibniz. Cette démonstration tombe apparemment, non sur la réalité, mais sur la possibilité du mystère. Nous avons desiré connoître le nom de ce professeur, et M. Hérissant nous a dit que c'étoit M. *Seger*, mort seulement depuis quelques années.

M. Leibniz, attaché par sa profession extérieure à la confession d'Ausbourg, avoit bien quelque intérêt à prouver qu'il ne répugnoit pas que le même corps fût présent en plusieurs lieux à la fois; mais il n'en avoit point à défendre le dogme de la transsubstantiation, tel qu'il est soutenu par les Catholiques. Quand il commença d'entrer en discussion sur cet objet avec le

P. Desbosses, dans sa lettre du 8 septembre 1709, il lui dit : *Vous me demandez quelle est ma manière d'expliquer l'Eucharistie ; je réponds que parmi nous il n'y a aucun lieu à la transsubstantiation, ni à la consubstantiation, parce que nous croyons simplement qu'en recevant le pain, on reçoit en même temps le corps de Jésus-Christ : ainsi il nous suffit d'expliquer la présence de ce corps.*

En général M. Leibniz étoit très-favorable à l'autorité des papes. Il étoit persuadé que puisque *le corps de l'église est de droit divin, ce corps a de droit divin un chef ou un suprême magistrat spirituel pourvu d'une autorité directorale, renfermée pourtant dans de justes bornes* (1).

---

(1) Tome second de cet ouvrage, page 6, Leibniz ajoute, il est vrai, que c'est par des considérations humaines que Rome, métropole du monde chrétien, a été choisie pour le siège et le lieu de cette puissance : *Tametsi locus ac sedes hujus potestatis, in metropoli christiani orbis Roma, ex humanis considerationibus placuerit.* Si Leibniz a prétendu dire que la succession des évêques de Rome à la primauté de Saint Pierre, provient du fait humain de Saint Pierre qui a fixé le siége de sa Primauté à Rome et non ailleurs, par des considérations prises de la dignité et de la situation de la ville de Rome, il n'a rien dit

Mais ce qui est très-remarquable, c'est qu'il approuvoit que le pape eût quelque autorité sur le temporel des princes, et qu'il auroit desiré qu'elle ne lui eût point

---

que n'enseignent aussi plusieurs théologiens Catholiques, et que Bellarmin lui-même n'approuve : *Quod episcopus Romanus, quia episcopus Romanus est, sit Petri successor, ex facto Petri ortum habuit, non ex primâ Christi institutione. Nam potuisset Petrus nullam sedem particularem sibi unquam eligere, sicut fecit primis quinque annis, et tunc moriente Petro, non episcopus Romanus, non Antiochenus successisset, sed is quem ecclesia sibi elegisset; potuisset quoque semper manere Antiochiæ, et tunc Antiochenus sine dubio successisset. Quia vero Romæ sedem fixit, et tenuit usque ad mortem, inde factum est, ut Romanus pontifex ei succedat. De Romano Pontifice, lib. 2, cap. 12.* Consultez aussi la réplique du cardinal du Perron, page 210.

Mais si Leibniz a voulu, dans les paroles précédentes, insinuer que la dignité de chef de l'église, instituée de droit divin, n'est attachée au siège de Rome, et n'appartient à ses évêques que de droit humain, et uniquement en conséquence de la désignation que l'église en auroit faite, ensorte qu'il seroit en tout temps au pouvoir de l'église de transférer cette dignité à d'autres évêques. S'il a voulu, dis-je, insinuer cette opinion, il se trompe, et il ne s'étoit point formé une idée assez juste et assez complette de la primauté du saint siège.

Nous avons fait cette remarque, pour développer et fixer davantage le sens d'une petite note que nous avons faite ailleurs sur le texte de Leibniz.

été contestée. Il soutint ce sentiment dans son traité *de jure suprematûs*, composé à l'âge de trente ans, et il l'a soutenu constamment jusqu'à la fin de ses jours, ainsi qu'il paroît par les préfaces de son Code diplomatique, et ses observations sur le projet de l'abbé de Saint-Pierre.

L'historien de l'Académie exposera plus convenablement et mieux que nous le système de Leibniz. « Il prétendoit que tous » les états chrétiens, du moins ceux d'oc- » cident, ne forment qu'un corps, dont » le pape est le chef spirituel, et l'empe- » reur le chef temporel; qu'il appartient » à l'un et à l'autre une certaine jurisdic- » tion universelle; que l'empereur est le » général né, le défenseur, l'*avoué* de » l'église, principalement contre les infi- » dèles, et que de-là lui vient le titre de » *Sacrée Majesté*, et à l'Empire celui de » *Saint-Empire;* et que quoique tout cela » ne soit pas de droit divin, c'est une espèce » de système politique formé par le con- » sentement des peuples, et qu'il seroit à » souhaiter qu'il subsistât en son entier..... » Cette République chrétienne, dont l'em-

» pereur et le pape sont les chefs, n'auroit » rien d'étonnant, si elle étoit imaginée par » un allemand Catholique ; mais elle l'étoit » par un Luthérien : l'esprit de système qu'il » possédoit au souverain degré, avoit bien » prévalu à l'égard de la religion sur l'esprit » de parti ». (*Eloge de Leibniz, page 6.*)

Nous avons dit plus haut que Leibniz ne tenoit au luthéranisme que par de foibles liens; on aura lieu de s'en convaincre par une multitude de traits semés dans notre ouvrage: les ministres Luthériens ne l'ignoroient pas, et en conséquence n'aimoient guère Leibniz. On se flatta même pendant long-temps dans le parti Catholique, qu'il s'y réuniroit. Lui-même nous en assure; mais justifions, par d'autres témoignages que le sien, que telle étoit effectivement l'espérance des Catholiques. Nous ne parlerons point des jésuites, avec lesquels il eut des relations si fréquentes et si intimes: leurs sentimens à cet égard sont assez connus.

On sait que M. Pelisson, dans les derniers temps de sa vie, eut avec M. Leibniz une correspondance très-suivie; cette

correspondance avoit pour objet la réunion des Catholiques et des Protestans, et les actes en ont été imprimés. On y voit que M. Pélisson étoit plein de l'espérance dont nous parlons ; mais cette espérance étoit au moins aussi vive dans M. Pirot, célèbre docteur de Sorbonne de ces temps-là, et dont il suffira de dire, pour en faire l'éloge le plus complet, qu'il fut le conseil de M. Bossuet et de M. de Fénelon. M. Pelisson avoit cru devoir lui communiquer toutes les lettres qu'il recevoit de Leibniz, et particulièrement une où il s'agissoit de la correction d'un passage très-obscur de saint Augustin sur l'Eucharistie, imaginée par M. Pelisson. Celui-ci avoit soumis cette correction au jugement de Leibniz, qui l'avoit approuvée et même confirmée par de savantes observations.

M. Pirot écrivoit donc à M. Pélisson : « La lettre de M. Leibniz, dont vous me » faites l'honneur de m'envoyer copie, et la » critique de la restitution heureuse que » vous avez imaginée du sermon de Saint » Augustin, marquent un grand sens, une » érudition exacte, et un goût exquis en

» toutes choses.... En un mot, ses observa-
» tions sur la correction du texte de Saint
» Augustin, sont admirables : et à tout
» prendre, je le tiens un des hommes du
» monde les plus estimables et les plus ai-
» mables : je ne connois ni plus de mérite
» ni plus d'honnêteté que ce qui m'en paroît
» dans ses écrits.... Il n'y auroit qu'à sou-
» haiter qu'il fût un d'entre nous, *utinam*
» *ex nostris esset* : mais j'espère que cela sera
» un jour. Je le regarde comme une de ces
» ouailles destinées à entrer dans la ber-
» gerie, quoiqu'elles n'y soient pas encore:
» *Si ceux qui nous quittent n'étoient pas des*
» *nôtres, quoiqu'ils parussent entre nous*, ceux
» qui n'en sont pas et qui en seront un
» jour, peuvent être regardés comme en
» étant déjà ». (*T. 1, p. 728*).

M. Arnaud partageoit aussi l'espérance dont nous parlons. On le voit d'abord dans une lettre qu'il écrivoit, le 13 mars 1686, au landgrave de Hesse-Rinfeltz. « Il déclare
» à ce prince qu'il ne goûte point certaines
» pensées philosophiques de Leibniz, (que celui-ci assure lui avoir fait pourtant goûter dans la suite, après quelques explications),

» et il conjecture que c'est l'attache de Lei-
» niz à ces opinions-là, et à la crainte qu'on
» n'eût peine à les souffrir dans l'eglise Ca-
» tholique, qui l'empêche d'entrer dans
» cette église, quoique, s'il m'en souvient
» bien, ajoute-t-il, votre altesse l'eût obli-
» gé (1) de reconnoître qu'on ne peut douter

(1) Le landgrave de Hesse-Rhinfeltz, Catholique très-zélé, avoit conçu lui-même de fortes espérances de la réunion de Leibniz à l'église romaine; il le pressoit vivement de ne pas différer davantage, on le voit dans une lettre de ce prince. Leibniz lui avoit écrit au mois de septembre 1692, pour lui demander des nouvelles de M. Arnaud, le landgrave lui répondit: et dans sa lettre, pleine comme on verra, de germanismes, il lui dit: « Si vous faites si grand » cas de M. Arnaud (comme en effet il le mérite bien » autant pour sa singulière piété, comme pour son grand » savoir et capacité), laissez donc, je vous prie, après » Dieu, à lui l'honneur de votre si glorieuse conversion; » car je crois que viel et incommodé de santé, et très-oc- » cupé et fort persécuté qu'il soit, qu'il tâcheroit néan- » moins à prendre toutes les peines du monde à vous ser- » vir en une telle bonne œuvre, sinon en personne, au » moins par ses lettres. Et pourquoi, sans attendre que » mon livre ou mes sentimens particuliers soient préalable- » ment approuvés à Rome, ne vous faites-vous pas entre- » temps autant Catholique comme moi? .... Quelle conso- » lation et bonheur seroit-ce pour vous de faire, avant » votre mort, une bonne confession générale à un autant » pieux comme savant prêtre Catholique, et d'en recevoir » l'absolution, au lieu d'un ministre». (Septembre 1692).

» raisonnablement qu'elle ne soit la véritable » église..... Je lus hier une lettre de Saint » Augustin, où il résout diverses questions » qu'avoit proposées un payen qui témoi- » gnoit vouloir se faire Chrétien, mais qui » différoit toujours de le faire ; et il dit à la » fin ce qu'on pourroit appliquer à notre ami: » *Sunt innumerabiles quæstiones quæ non sunt* » *finiendæ ante fidem, ne finiatur vita sine* » *fide* ». (Lettre 314.)

Trois ans après, le 6 octobre 1689, M. Arnaud écrivoit à M. Duvaucel, son correspondant à Rome, qui lui avoit appris que Leibniz étoit arrivé dans cette ville, et qui paroissoit prévenu contre ce savant comme penchant vers le socinianisme. « Leibniz n'est point un homme sans » religion..... J'ai vu une lettre par laquelle » il témoignoit n'avoir pas de l'éloignement » de se faire Catholique : il faudroit ména- » ger ce commencement de bonne volonté; » il y a peut-être plus à espérer que vous » ne pensez ».

M. Arnaud engage M. Duvaucel à faire connoître à Leibniz un ouvrage posthume de Grotius, contre le ministre Rivet, dans

l'espérance que Leibniz seroit touché de l'exemple et des raisons de ce savant illustre. « Grotius, dit-il, étoit tout-à-fait entré, à » la fin de sa vie, dans les sentimens de » l'église Catholique, comme Jussieu le sait » bien dire dans son Esprit de M. Arnaud; « et il établit fortement dans son livre pos- » thume, que les dogmes de la foi se » doivent décider par la tradition et l'au- » torité de l'église, et non par la seule » écriture, ce qui renverse toutes les hé- » résies et le socinianisme, plus que pas une » autre ». (*Lettre* 432.) (1)

Aux pensées de Leibniz sur la religion et la morale, nous en avions associé dans notre première édition, un grand nombre

(1) M. Arnaud, lettre 549, s'étend davantage sur Grotius, et témoigne que M. Bignon, avocat général, l'avoit assuré que Grotius lui avoit promis de faire publiquement profession de la religion catholique, aussitôt qu'il seroit revenu de Suède où il alloit rendre compte de son ambassade à la reine Christine. Dans la lettre 334, M. Arnaud paroît pleinement assuré que M. Grotius, quand il alla en Suède, peu de temps avant sa mort, rendre compte de son ambassade, ne faisoit plus profession de la religion calviniste; et il prie le landgrave de s'en informer auprès de la reine Christine, afin qu'il pût convaincre ceux qui contestoient ce fait, par le témoignage de cette princesse.

d'autres sur l'Histoire, la Critique, la Psycologie, etc.; elles servoient à montrer de plus en plus l'universalité des connoissances de Leibniz, la beauté de son génie, la solidité de son jugement, la grandeur de son caractère, la droiture de ses intentions, etc. Mais nous avons déjà prévenu nos lecteurs que nous avions cru devoir, dans cette nouvelle édition, supprimer toutes les pensées purement (1) littéraires ou philosophiques,

(1) Dans le nombre de ces pensées supprimées, il s'en trouve une que les événemens récens peuvent nous faire regarder comme ayant été une espèce de prédiction, et qui montre bien la grande sagacité de Leibniz, même en politique. Il écrivoit en 1693, à son ami Ludolfe, ce qui suit, à l'occasion de l'électorat d'Hanovre, nouvellement créé: « La raison qui a fait penser à créer un neuvième électorat, est bien naturelle: c'est que les anciens sont en péril, et ne sont plus comme autrefois dans le milieu, mais dans les extrémités de l'Empire: je vous dis cela à l'oreille. Je crains même que nous ne soyions obligés d'en créer encore plusieurs autres, pour empêcher que la France, qui devient de jour en jour plus puissante sur le Rhin, ne vienne à dominer dans le collège électoral. . . . Voulez-vous que je vous dise plus clairement ce que je crains, c'est que la France, réduisant sous sa domination tout le Rhin, ne retranche d'un seul coup la moitié du collège des électeurs; et que, les fondemens de l'Empire étant détruits, le corps lui-même ne tombe en ruine. . . . (*Tome* 6, *epist. ad Ludolfum*, *pages* 113, 116).

et les remplacer par des pensées appartenantes à la religion, et à la morale.

Il est dans la collection des Œuvres de Leibniz, une partie très-considérable appartenant à la théologie, que nous n'avions pas cru devoir mettre à contribution dans la première édition de notre ouvrage; mais dans cette seconde édition, nous avons jugé différemment, et l'analyse que nous y donnons de ce grand morceau, n'en sera pas la partie la moins intéressante. Nous voulons parler de la correspondance de Leibniz avec M. Bossuet. Un commerce de lettres s'établit entre eux, à l'occasion d'un projet de réunir les Luthériens et les Catholiques, projet qui fut communiqué à M. Bossuet de la part de quelques princes et ministres Protestans d'Allemagne, et suivi en leur nom principalement par Leibniz. Les lettres de ces deux illustres personnages, ont été données au public, pour la première fois, en 1753. On en est redevable à l'éditeur des Œuvres posthumes de Bossuet. Ces lettres, jointes à plusieurs autres pièces concernant la même affaire, et publiées en même temps, forment un vol. in-4°., qui n'est

pas le moins intéressant de la collection des Œuvres du grand évêque de Meaux.

On sent que nous n'avons pas pu rapporter les lettres de Leibniz, et les difficultés contre les principes de l'église catholique, qu'il mettoit en avant dans cette correspondance polémique, sans y joindre les réponses de M. Bossuet; c'est dans ces réponses qu'on voit tous les plus grands principes de l'église et de la foi catholique, pleinement éclaircis et développés de main de maître.

La doctrine renfermée dans ces réponses, doit inspirer aux lecteurs d'autant plus de confiance, que M. Bossuet touchoit alors à l'extrêmité de sa carrière : c'est son testament pour ainsi dire, et sa dernière profession de foi. Il a donc dû mettre dans l'exposition qu'il y fait souvent de la doctrine de l'église, et dans les décisions particulières qu'il y joint, encore plus d'exactitude et de maturité, s'il est possible, que dans ses premiers ouvrages. Osons même dire que ce soleil extraordinaire a, dans son couchant, peut-être encore plus de feu et de lumière que dans son midi.

M. Leibniz proposoit, pour première base de la réunion, la suspension des anathêmes du Concile de Trente ; et pour faire paroître cette proposition moins étrange, il s'attacha à prouver que ce Concile n'étoit point en France reçu, quant à la foi, ni considéré comme un Concile vraiment œcuménique. M. Bossuet a donc été dans la nécessité de démontrer le contraire, et la dissertation particulière qu'il a consacrée à cet objet, est un morceau de théologie de la plus grande beauté, ajoutons du plus grand intérêt dans tous les temps. On a voulu, dans ces dernières années, renouveller la prétention de Leibniz. Un parti puissant qui existoit alors, et qui méditoit un rassemblement de ses chefs, sous la forme d'un Concile, avoit fait annoncer, de différentes parts, qu'on y reprendroit l'examen de toutes les controverses décidées dans le Concile de Trente. Les auteurs d'un projet aussi étrange et aussi dangereux, et qui sûrement n'avoient pas en ce point l'assentiment de leurs collègues les mieux instruits ; ces auteurs, dis-je, qui, en soutenant leur cause qu'ils prétendoient

être celle des libertés de l'église gallicane, se glorifioient de combattre sous les enseignes de Bossuet, ne savoient donc pas que dès l'entrée, Bossuet se présenteroit à eux de front, et qu'ils ne pourroient pas faire un pas en avant, sans avoir auparavant abattu et foulé aux pieds cet athlète invincible.

La publication des actes de cette controverse, qui n'a eu lieu que près de cinquante ans après la mort de Bossuet, n'a rien ajouté à la gloire de ce grand évêque : elle étoit parvenue depuis long-temps à son comble; mais elle n'a pu qu'accroître sensiblement celle de Leibniz. On savoit bien déjà, il est vrai, que la science de la théologie ne lui étoit pas étrangère. M. de Fontenelle, dans son éloge, avoit dit de lui : « Il étoit théologien non seulement en » tant que philosophe ou métaphysicien, » mais théologien dans le sens étroit; il » entendoit les différentes parties de la théo» logie chrétienne, que les simples philo» sophes ignorent communément à fond. Il » avoit beaucoup lu les pères et les sco» lastiques ». Mais on n'auroit point imaginé,

avant la publication de sa correspondance avec M. Bossuet, qu'il possédât une aussi vaste étendue de connoissances dans les matières ecclésiastiques, et qu'il fût en état de se mesurer avec le grand évêque de Meaux, autant que le ministre Protestant le plus habile; et dans le vrai, quelque bien fondé que fût le grand évêque de Meaux, à rejeter le plan spécieux de réunion que proposoit Leibniz; quelque bonne que fût, dans tous ses points, la cause des principes qu'il soutenoit, il falloit un homme tel que lui pour la faire triompher et la défendre, comme il a fait, avec tant d'avantage, contre un adversaire tel que Leibniz.

Cette longue et importante controverse finit sans être suivie alors d'aucun heureux effet. Les princes qui y prenoient le plus d'intérêt, se lassèrent; des changemens arrivés dans l'ordre politique, tournèrent ailleurs leur attention et leurs vues. L'éditeur des Œuvres de Bossuet croit que Leibniz fut cause de la prolongation de cette controverse, et lui en impute, du moins en partie, le peu de succès. Nous examinerons

ailleurs

ailleurs si cette imputation est fondée; mais les principaux acteurs dans cette grande affaire, et sur-tout M. Bossuet, n'ont certainement point perdu leur temps. Si la réunion n'a point été faite alors, elle a été du moins préparée. Toutes les pièces de la négociation subsistent heureusement : la cause est instruite; les moyens, de part et d'autre, ont été produits et discutés, les principaux obstacles applanis; et quand les momens marqués dans les décrets de la providence pour la réunion, seront arrivés, la science n'aura, pour ainsi dire, presque plus rien à faire; le zèle et la droiture suffiront pour achever ce grand ouvrage.

La théologie et la philosophie de Leibniz sont intimement mêlées ensemble; on ne peut pas entendre parfaitement la première, sans avoir une notion assez étendue de la seconde, et cette notion, nous croyons donc utile de la procurer à nos lecteurs; cela ne nous coûtera aucun travail. M. Leibniz a fait souvent lui-même l'exposition de ses principes de philosophie; il les a exposés deux fois à M. Bossuet, et plus souvent encore

à M. Arnaud ; mais les éditeurs des œuvres de ce théologien célèbre, qui nous l'apprennent, n'ont pas jugé à propos de nous faire connoître aucune de ces expositions.

La publication de celle que nous communiquerons à nos lecteurs, est dûe uniquement aux auteurs du Journal des Savans de 1730, entre les mains de qui il en étoit apparemment tombé une copie. Mais il existe une autre exposition des principes de la philosophie de Leibniz, faite aussi par lui-même, et qui est d'une toute autre importance que les premières. C'est dans les dernières années de sa vie que Leibniz s'en est occupé, par conséquent dans un temps où toutes les parties de son système étoient mieux digérées ; et il a prétendu le renfermer tout entier dans cette pièce. C'est encore dans une circonstance où il n'a dû rien négliger, ni pour la clarté, ni pour la méthode, puisque M. Dutens nous assure que c'est en faveur du prince Eugène que l'exposition, dont il s'agit, a été faite. Après avoir lu avec attention cet opuscule, et sans prétendre nous déclarer

son approbateur en tout, nous osons dire qu'il n'existe nulle part un tableau, un système de philosophie aussi vaste, aussi complet, aussi bien lié dans toutes ses parties, et qui donne une plus haute idée de la grandeur de Dieu et de l'harmonie de l'Univers. Nous invitons nos lecteurs à y jeter les yeux, à parcourir même le tableau tout entier, sans être rebutés par quelques parties qui leur paroîtroient obscures; ceux même qui ne cherchent purement que la religion, seront pleinement dédommagés de quelques momens de fatigue, et ils admireront l'art avec lequel notre grand philosophe enchaîne la nature à la grace, et fait accorder les règnes de l'une et de l'autre.

Nous ferons précéder l'exposition des principes faite en faveur du prince Eugène, des autres expositions qui ont été adressées par Leibniz à M. Bossuet et à M. Arnaud: celles-ci, qui sont beaucoup plus courtes, serviront d'introduction à l'autre.

M. Leibniz écrivoit bien en françois (1);

(1) On voit dans les Œuvres de Leibniz un opuscule écrit en françois, ayant pour titre: *les Principes de la*

c'est un témoignage que lui ont rendu M. Bayle et M. de Fontenelle, deux juges

---

Nature et de la Grace, fondés en raison. Nous avons quelque sujet de penser qu'il avoit été aussi composé pour le prince Eugène; et nous avons balancé d'abord si nous ne lui donnerions pas la préférence sur l'autre, c'est-à-dire sur celui qui a pour titre : *Principia Philosophiæ;* mais notre doute n'a pas subsisté long-temps, ce dernier nous ayant paru bientôt, plus complet et plus méthodique. Cependant nous croyons devoir mettre ici, sous les yeux de nos lecteurs, quelques fragmens de la dernière partie de l'autre, afin qu'ils puissent juger dès à présent, quelle est la liaison intime de la philosophie de Leibniz avec la religion, et combien devoit être plein de religion l'auteur de cette philosophie.

«Il est un grand principe peu employé communément, qui porte que *rien ne se fait sans raison suffisante;* c'est-à-dire, que rien n'arrive sans qu'il soit possible, à celui qui connoîtroit assez les choses, de rendre une raison qui suffise pour déterminer pourquoi il en est ainsi, et non pas autrement. Ce principe posé, la première question qu'on aura droit de faire, sera : *pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien?* car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposé que des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison *pourquoi elles doivent exister ainsi*, et non autrement.

» Or, cette raison suffisante de l'existence de l'univers ne sauroit se trouver *dans la suite des choses contingentes*, des corps et de leurs représentations dans les ames, parce que la matière étant indifférente en elle-même au mouvement et au repos, et à un mouvement tel ou autre, on n'y sauroit trouver la raison du mouvement, et encore moins d'un

qu'on ne peut récuser sur cette matière ; et M. le chevalier de Jaucourt, auteur de sa

---

tel mouvement. Et quoique le présent mouvement qui est dans la matière, vienne du précédent, et celui-ci encore d'un précédent, on n'en est pas plus avancé, quand on iroit aussi loin qu'on voudroit ; car il reste toujours la même question. Ainsi il faut que la raison suffisante, qui n'ait plus besoin d'une autre raison, soit hors de cette suite des choses contingentes, et se trouve dans une substance qui en soit la cause, ou qui soit un être nécessaire, portant la raison de son existence avec soi ; autrement on n'auroit pas encore une raison suffisante où l'on pût finir. Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu.

» Cette substance simple et primitive doit renfermer éminemment les *perfections* contenues dans les substances dérivatives qui en sont les effets ; ainsi elle aura la *puissance*, la *connoissance* et la *volonté* parfaite ; c'est-à-dire elle aura une toute-puissance, une omniscience et une bonté souveraines. Et comme la *justice*, prise généralement, n'est autre chose que la bonté conforme à la sagesse, il faut bien qu'il y ait aussi une justice souveraine en Dieu. La raison qui a fait exister les choses par lui, les fait encore dépendre de lui, en existant et en opérant, et elles reçoivent continuellement de lui ce qui les fait avoir quelque perfection ; mais ce qui leur reste d'imperfection, vient de la limitation essentielle et originale de la créature...

» La sagesse suprême de Dieu lui a fait choisir *les loix du mouvement* les plus convenables. Par la seule considération de la matière, on ne sauroit rendre raison de ces loix ; elles ne dépendent point du *principe de la nécessité*, comme les vérités logiques, arithmétiques et géométriques, mais *du principe de la convenance*, c'est-à-dire du choix de

vie, va jusqu'à soutenir, qu'*il entendoit si parfaitement le françois, et le parloit si pu-*

---

la sagesse. Et c'est une des plus efficaces et des plus sensibles preuves de l'existence de Dieu, pour ceux qui peuvent approfondir ces choses.

» Tout est réglé dans les choses, une fois pour toutes, avec autant d'ordre et de correspondance qu'il est possible, la suprême sagesse et bonté ne pouvant agir qu'avec une parfaite harmonie. Le présent est gros de l'avenir; le futur se pourroit lire dans le passé; l'éloigné est exprimé dans le prochain. On pourroit connoître la beauté de l'univers dans chaque ame, si l'on pouvoit déplier tous ses replis qui ne se développent sensiblement qu'avec le temps. Mais comme chaque perception distincte de l'ame comprend une infinité de perceptions confuses qui enveloppent tout l'univers, l'ame même ne connoît les choses dont elle a la perception, qu'autant qu'elle en a des perceptions distinctes et relevées; et elle a de la perfection, à mesure de ses perceptions distinctes....

» Tous les esprits, soit des hommes, soit des génies, entrant, en vertu de la raison et des vérités éternelles, dans une espèce de société avec Dieu, sont des membres de la cité de Dieu, c'est-à-dire de l'état le plus parfait, formé et gouverné par le plus grand et le meilleur des monarques; où il n'y a point de crime sans châtiment, point de bonnes actions sans récompense proportionnée....

» Quoique la raison ne nous puisse point apprendre le détail du grand avenir réservé à la révélation, nous pouvons être assurés par cette même raison, que les choses sont faites d'une manière qui passe nos souhaits. Dieu étant aussi la plus parfaite et la plus heureuse, et par conséquent la plus aimable des substances, et l'*amour pur véritable* consistant

rement, qu'on ne sache aucun étranger qui l'ait surpassé (1). Nous souscrivons très-volontiers à cet éloge, en observant qu'il porte principalement sur la Théodicée de notre auteur, et quelques autres écrits qu'il a publiés lui-même : car il est vrai que dans

---

dans l'état qui fait goûter du plaisir dans les perfections et dans la félicité de ce qu'on aime : cet amour doit nous donner le plus grand plaisir dont on puisse être capable, quand Dieu en est l'objet; et il est aisé de l'aimer comme il faut, si nous le connoissons comme je viens de dire. Car, quoique Dieu ne soit point sensible à nos sens externes, il ne laisse pas d'être très-aimable, et de donner un très-grand plaisir. Nous voyons combien les honneurs font plaisir aux hommes, quoiqu'ils ne consistent point dans les qualités des sens extérieurs. Les martyrs et les fanatiques, quoique l'affection de ces derniers soit mal réglée, montrent ce que peut le plaisir de l'esprit; et qui plus est, les plaisirs même des sens se réduisent à des plaisirs intellectuels confusément connus...

» On peut même dire que dès à présent, l'*amour de Dieu* nous fait jouir d'un avant-goût de la félicité future; et quoiqu'il soit désintéressé, il fait par lui-même notre plus grand bien actuel, quand même on ne l'y chercheroit pas, et quand on ne considéreroit que le plaisir qu'il donne, sans avoir égard à l'utilité qu'il produit; car il nous donne une parfaite confiance dans la bonté de notre auteur et de notre maître, d'où résulte une véritable tranquillité de l'esprit ».

(1) Vie de Leibniz, page 251.

ses lettres familières, qu'il ne destinoit pas à voir le jour, et dans ses Œuvres posthumes, auxquelles il n'avoit point mis la dernière main, on rencontre de temps en temps des expressions peu correctes, des tours irréguliers et des constructions louches. Nous avons cru pourtant que le respect et la fidélité exigeoient que nous n'entreprissions point de le réformer, d'autant plus que la force et la clarté n'en souffrent jamais ; et si nous nous sommes permis de faire disparoître dans notre ouvrage quelques-unes de ces inexactitudes, ce n'est guère que dans les cas où elles nous ont paru ne devoir être imputées qu'aux copistes ou aux imprimeurs étrangers.

Les pensées qui forment ce Recueil, ont été, en très-grande partie, traduites du latin. Il sera bien facile de vérifier si nous les avons fidèlement rendues, parce que nous avons cité avec le soin le plus scrupuleux le tome, la page, et le titre de l'ouvrage dont elles sont extraites. C'est même par ces titres qu'on pourra discerner tout-à-coup les parties qui sont traduites d'avec celles qui ne le sont pas; c'est-à-

dire, qu'une citation françoise annoncera que la pensée est tirée d'un ouvrage françois, et qu'on jugera au contraire qu'elle est traduite du latin, si la citation est latine.

Nous finirons par prévenir encore le lecteur sur trois articles.

1°. Quoiqu'il n'y ait aucune des pensées insérées dans ce Recueil qui n'offre quelque trait remarquable, quoiqu'en général leur utilité et leur sagesse aient déterminé notre choix, nous ne prétendons pourtant pas les adopter et les garantir dans leur totalité. Il en est même quelques-unes où la liaison du discours et la fidélité, nous ont contraint de laisser subsister des propositions incidentes, des expressions à travers lesquelles perce le protestantisme de l'auteur; mais elles sont en très-petit nombre, et nous les avons presque toujours accompagnées de notes.

2°. Nous avons tâché de mettre un ordre et une suite dans les pensées de notre auteur; mais nous ne l'avons point fait avec une justesse et une rigueur scrupuleuses.

3°. La collection des Œuvres de Leibniz,

en six volumes in-4°., publiée par M. Dutens, n'est point le seul fonds ou nous ayions puisé ; il existe hors de cette collection deux ouvrages de Leibniz, tres-considérables, que nous avons aussi mis à profit. Le premier est, *Commercium Philosophicum Joannis Bernoullii et G. G. Leibnitzii*, imprimé à Lausanne, année 1745, en deux volumes in-4°. Le second porte en titre : *Œuvres Philosophiques latines et françoises de feu M. de Leibnitz, tirées de ses manuscrits, etc., et publiées par M. Raspe*, Amsterdam, 1765. C'est un volume in-4°. qui ne contient guère que *les Nouveaux Essais sur l'Entendement humain ;* c'est celui des ouvrages de Leibniz qui nous a fourni le plus de matériaux.

4°. Un heureux hasard nous a fait découvrir hors des collections précédentes, et dans un ouvrage où nous ne les aurions point soupçonnées, quelques autres productions de Leibniz, qui ont fourni des morceaux intéressans pour notre but. Cet ouvrage, c'est la collection des Œuvres de M. Arnaud, imprimée à Lausanne en 1776. On trouve dans le quatrième volume, vingt

lettres de Leibniz. L'éditeur avoit dans ses mains les originaux de toutes ces lettres, qui n'ont point été connues de M. Dutens, et qui par conséquent ne sont point entrées dans la collection des Œuvres de Leibniz qui a paru sous les auspices de ce savant, en 1768, plusieurs années avant celle des Œuvres d'Arnaud. Il est malheureux que l'éditeur de cette dernière collection, n'ait pas jugé à propos de publier en entier ces lettres précieuses. Il nous apprend qu'il en est *plusieurs qui entrent dans la plus grande discussion sur des questions de métaphysique extrêmement subtiles, et relatives au système des monades. Nous ne connoissons*, dit-il, *aucun ouvrage de Leibniz où il ait traité ces questions avec autant de profondeur.* La raison qui l'a engagé à ne point publier ces lettres dans leur intégrité, c'est qu'il ne pouvoit y joindre les réponses de M. Arnaud, qui n'étoient pas tombées entre ses mains; apparemment ces réponses existent parmi les manuscrits de Leibniz, conservés dans la bibliothèque d'Hanovre.

La partie de métaphysique que l'éditeur a supprimée dans les lettres qu'il nous a fait

l'espérance que Leibniz seroit touché de l'exemple et des raisons de ce savant illustre. « Grotius, dit-il, étoit tout-à-fait entré, à » la fin de sa vie, dans les sentimens de » l'église Catholique, comme Jussieu le sait » bien dire dans son Esprit de M. Arnaud; « et il établit fortement dans son livre pos- » thume, que les dogmes de la foi se » doivent décider par la tradition et l'au- » torité de l'église, et non par la seule » écriture, ce qui renverse toutes les hé- » résies et le socinianisme, plus que pas une » autre ». (*Lettre* 432.) (1)

Aux pensées de Leibniz sur la religion et la morale, nous en avions associé dans notre première édition, un grand nombre

(1) M. Arnaud, lettre 549, s'étend davantage sur Grotius, et témoigne que M. Bignon, avocat général, l'avoit assuré que Grotius lui avoit promis de faire publiquement profession de la religion catholique, aussitôt qu'il seroit revenu de Suède où il alloit rendre compte de son ambassade à la reine Christine. Dans la lettre 334, M. Arnaud paroît pleinement assuré que M. Grotius, quand il alla en Suède, peu de temps avant sa mort, rendre compte de son ambassade, ne faisoit plus profession de la religion calviniste; et il prie le landgrave de s'en informer auprès de la reine Christine, afin qu'il pût convaincre ceux qui contestoient ce fait, par le témoignage de cette princesse.

ÉLOGE

DE

M. LEIBNITZ,

PAR M. DE FONTENELLE.

GODEFROI-GUILLAUME LEIBNITZ naquit à Leipzig, en Saxe, le 23 juin 1649, de Fréderic Leibnitz, professeur de morale, et greffier de l'université de Leipzig, et de Catherine Schmuck, sa troisième femme, fille d'un docteur et professeur en droit. Paul Leibnitz, son grand-oncle, avoit été capitaine en Hongrie, et ennobli pour ses services, en 1600, par l'empereur Rodolphe II, qui lui donna les armes que M. Leibnitz portoit.

Il perdit son père à l'âge de six ans, et sa mère qui étoit une femme de mérite, eut soin de son éducation. Il ne marqua aucune inclination particulière pour un genre d'étude plutôt que pour un autre. Il se porta à tout avec une égale vivacité; et comme son père lui avoit laissé une assez ample bibliothèque de livres bien choisis, il entreprit, dès qu'il sut assez de latin et de grec, de les lire tous avec ordre, poètes, orateurs,

historiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, théologiens. Il sentit bientôt qu'il avoit besoin de secours, il en alla chercher chez tous les habiles gens de son temps, et même quand il le fallut, assez loin de Leipzig.

Cette lecture universelle et très-assidue, jointe à un grand génie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lu : pareil en quelque sorte aux anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux attelés de front, il mena de front toutes les sciences. Ainsi nous sommes obligés de le partager ici, et pour parler philosophiquement, de le décomposer. De plusieurs Hercules, l'antiquité n'en a fait qu'un, et du seul M. Leibnitz nous ferons plusieurs savans. Encore une raison qui nous détermine à ne pas suivre comme de coutume l'ordre chronologique, c'est que dans les mêmes années il paroissoit de lui des écrits sur différentes matières ; et ce mélange presque perpétuel, qui ne produisoit nulle confusion dans ses idées, ces passages brusques et fréquens d'un sujet à un autre tout opposé, qui ne l'embarrassoient pas, mettroient de la confusion et de l'embarras dans cette histoire.

M. Leibnitz avoit du goût et du talent pour la poésie. Il savoit les bons poètes par cœur ;

et dans sa vieillesse même, il auroit encore récité Virgile presque tout entier mot pour mot. Il avoit une fois composé en un jour un ouvrage de trois cents vers latins, sans se permettre une seule élision; jeu d'esprit, mais jeu difficile. Lorsqu'en 1679, il perdit le duc Jean Fréderic de Brunswick, son protecteur, il fit sur sa mort un poëme latin, qui est son chef-d'œuvre, et qui mérite d'être compté parmi les plus beaux d'entre les modernes. Il ne croyoit pas, comme la plupart de ceux qui ont travaillé dans ce genre, qu'à cause qu'on fait des vers en latin, on est en droit de ne point penser et de ne rien dire, si ce n'est peut-être ce que les anciens ont dit: sa poésie est pleine de choses; ce qu'il dit lui appartient; il a la force de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'efforts. Un morceau remarquable de ce poëme est celui où il parle du phosphore dont Brandt étoit l'inventeur. Le duc de Brunswick, excité par M. Leibnitz, avoit fait venir Brandt à sa cour pour jouir du phosphore, et le poète chante cette merveille jusque-là inouie. *Ce feu inconnu à la nature même, qu'un nouveau Vulcain avoit allumé dans un antre savant, que l'eau conservoit et empêchoit de se rejoindre à la sphère du feu sa patrie, qui, enseveli sous l'eau, dissimuloit son*

être, et sortoit lumineux et brillant de ce tombeau, image de l'ame immortelle et heureuse, etc. Tout ce que la fable, tout ce que l'histoire sainte ou profane peuvent fournir, qui ait rapport au phosphore, tout est employé, le larcin de Promethée, la robe de Médée, le visage lumineux de Moïse, le feu de Jérémie enfoui quand les Juifs furent emmenés en captivité, les Vestales, les lampes sépulcrales, le combat des prêtres égyptiens et perses; et quoiqu'il semble qu'en voilà beaucoup, tout cela n'est point entassé, un ordre fin et adroit donne à chaque chose une place qu'on ne sauroit lui ôter, et les différentes idées qui se succèdent rapidement, ne se succèdent qu'à propos (1). M. Leibnitz

(1) Voici les vers latins de Leibnitz, tome 2, partie 2, page 106.

Vidimus haud unquam visum mortalibus ignem;
Frigidus hic mediis servari gaudet in undis,
Paulatim exhalans, patrios nè reppetat orbes
Fragmina perspicui simulare putes electri,
Nam lapis est, lapidem placet appellare pyropum,
Ignotum, natura, tibi, ni doctior illum
Nuperus artifici coqueret *Vulcanus* in antro;
Et fors, ni tanti spectaclum Principis esse
Debuerat, veluti latuit, per sæcla lateret.
Hunc si, Persa, sacrum coluisses credulus ignem,
Non te pertùsâ lusisset Nilus in olla.
Noster inextinctus imitatur viribus astra,

faisoit même des vers françois (1), mais il ne réussissoit pas dans la poésie allemande. Notre préjugé pour notre langue, et l'estime qui

---

Et quæsita Sophis, veterumque afflicta sepulchris;
Unus perpetuæ nutrit vitalia flammæ,
Nec vestalis eget. *Jeremias* conderet illo,
Quod suâ posteritas patriis accenderet aris.
Ardentem in tenebris timeas tractare Lapillum.
Inscius, ille tamen nil tactu lædit, et ultro
Corpoream rebus lucem (mirabile dictu),
Affricat, et Mosis faciem mirantibus offert,
Parte vel à minimâ tingentibus omnia flammis,
Innocuus, ni fors hostili durius ausu
Tractetur, nimio motu tum concipit iras
Horribili fremitu, verisque ardoribus urit,
Omnia corripiens, et longa incendia miscet.
Promptius Assyriam possis extinguere naphtam,
Phasidis aut pulsæ tunicam, lethalia dona,
Cum tumulatus aquis, nimio discedit ab æstu,
Dissimulat vires, tantum cum forte movebis,
Admotave manu, facies sentire calorem,
Impiger emisso testatur fulgure vitam,
Immortale animæ referens emblema beatæ.

(1) On voit dans le 5e. tome des œuvres de Leibnitz, des vers françois de sa composition qui valent bien ceux de plusieurs poètes françois de son temps. Nous n'en citerons que deux. « Il y eut, dit-il, t. 6, part. 1, p. 526, plusieurs traductions françoises de l'épigramme d'Ausone sur Didon, lorsque quelques-uns de l'académie françoise se piquèrent d'en exprimer toute la force. Elle est de deux vers, et ces traductions sont ordinairement de

est due à ce poète, nous pourroient faire croire que ce n'étoit pas tout-à-fait sa faute.

Il étoit très-profond dans l'histoire et dans

---

quatre. J'entrepris un jour d'en faire une plus serrée et plus littérale, que des connoisseurs approuvèrent.

Quel mari qu'ait Didon, son malheur la poursuit,
Elle fuit, quand l'un meurt, et meurt quand l'autre fuit. »

Mais pour montrer que le génie poétique n'étoit point étranger à Leibnitz, nous citerons le plan qu'il avoit conçu d'un poëme épique.

« Je me suis souvent occupé, dit-il, tom. 5, pag. 293, *Epist. 107, ad Fabricium*, de l'idée d'un poëme épique en douze chants, auquel on donneroit pour titre : *Uranie*, ou plutôt *Uraniade*, et qui auroit pour objet de chanter la cité de Dieu et la vie éternelle. Le poëte commenceroit par la création de l'univers et le paradis terrestre; ce seroit la matière du premier, ou même du second livre. Le troisième, le quatrième et le cinquième, si l'on vouloit, renfermeroient la chûte d'Adam, la rédemption du genre humain par Jesus-Christ, et une histoire rapide de l'église. De là je permettrois facilement au poète de faire, dans le sixième, la description du règne de mille ans, et de peindre dans le septième la tyrannie de l'Ante-Christ, survenant avec Gog et Magog, et exterminé enfin par le souffle de l'esprit de Dieu. Nous aurions, dans le huitième, le jour du jugement et les peines des réprouvés; dans le neuvième, dixième et onzième, le couronnement des saints, la grandeur aussi-bien que la beauté de la cité de Dieu et du séjour des bienheureux, les œuvres merveilleuses de Dieu, semées dans les espaces immenses de l'univers, et le palais qu'il

les intérêts des princes, qui en sont le résultat politique. Après que Jean Casimir, roi de Pologne, eut abdiqué la couronne en 1668,

habite lui-même, parcourus et mis sous nos yeux. Le douzième livre termineroit tout par une *apotactasie universelle*, c'est-à-dire qu'on y montreroit les maux eux-mêmes corrigés, et aboutissant enfin à la félicité des êtres créés et à la gloire de Dieu, Dieu opérant dorénavant sans exception tout en toutes ses créatures. Il seroit facile d'étaler de temps en temps une philosophie sublime, mêlée d'une théologie mystique, et qui traiteroit de l'origine des choses à la manière de Lucrèce, de Vida et de Fracastor. On pardonneroit facilement à un poète, ce qu'on toléreroit avec peine dans un théologien dogmatique.

« Un ouvrage semblable procureroit à l'auteur une gloire immortelle, outre qu'il serviroit merveilleusement à animer les hommes par l'espoir de la félicité, et à nourrir dans leurs cœurs le feu d'une piété solide ».

M. Leibnitz avoit fait proposer à Petersen, célèbre poète allemand, d'exécuter le plan de ce poème épique. La proposition fut acceptée, et le poème achevé au bout de deux ou trois mois. Leibnitz fut surpris de la rapidité, ou plutôt de la précipitation que l'auteur avoit mise dans l'exécution d'un ouvrage de cette étendue et de cette importance. Il y trouva de grandes beautés, mais de plus grands défauts encore. Il se chargea d'y faire des corrections qui le fatiguèrent beaucoup, à cause de leur multitude, et lui dérobèrent un temps infiniment précieux. L'ouvrage fut imprimé à Halle, sous ce titre : *Petersenii Urania de operibus Dei magnis*, etc. Il n'eut qu'un médiocre succès : ce qui n'empêche pas que

l'espérance que Leibniz seroit touché de l'exemple et des raisons de ce savant illustre. « Grotius, dit-il, étoit tout-à-fait entré, à » la fin de sa vie, dans les sentimens de » l'église Catholique, comme Jussieu le sait » bien dire dans son Esprit de M. Arnaud; « et il établit fortement dans son livre pos- » thume, que les dogmes de la foi se » doivent décider par la tradition et l'au- » torité de l'église, et non par la seule » écriture, ce qui renverse toutes les hé- » résies et le socinianisme, plus que pas une » autre ». (*Lettre* 432.) (1)

Aux pensées de Leibniz sur la religion et la morale, nous en avions associé dans notre première édition, un grand nombre

(1) M. Arnaud, lettre 549, s'étend davantage sur Grotius, et témoigne que M. Bignon, avocat général, l'avoit assuré que Grotius lui avoit promis de faire publiquement profession de la religion catholique, aussitôt qu'il seroit revenu de Suède où il alloit rendre compte de son ambassade à la reine Christine. Dans la lettre 334, M. Arnaud paroît pleinement assuré que M. Grotius, quand il alla en Suède, peu de temps avant sa mort, rendre compte de son ambassade, ne faisoit plus profession de la religion calviniste; et il prie le landgrave de s'en informer auprès de la reine Christine, afin qu'il pût convaincre ceux qui contestoient ce fait, par le témoignage de cette princesse.

pereur et dans ceux des princes; et qu'en soutenant leur dignité, il ne nuisoit point à celle du chef de l'Empire. Il avoit effectivement sur la dignité impériale une idée qui ne pouvoit déplaire qu'aux autres potentats. Il prétendoit que tous les états chrétiens, du moins ceux d'occident, ne font qu'un corps, dont le pape est le chef spirituel, et l'empereur le chef temporel; qu'il appartient à l'un et à l'autre une certaine jurisdiction universelle; que l'empereur est le général né, le défenseur, l'*advoué* de l'église, principalement contre les infidèles, et que de là lui vient le titre de *sacrée majesté*, et à l'Empire celui de *saint Empire*; et que, quoique tout cela ne soit pas de droit divin, c'est une espèce de système politique formé par le consentement des peuples, et qu'il seroit à souhaiter qui subsistât en son entier. Il en tire des conséquences avantageuses pour les princes libres d'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à l'empereur que les rois eux-mêmes n'y devroient tenir. Du moins il prouve très-fortement que leur souveraineté n'est point diminuée par l'espèce de dépendance où ils sont; ce qui est le but de tout l'ouvrage. Cette république chrétienne, dont l'empereur et le pape sont les chefs, n'auroit rien d'étonnant, si elle étoit imaginée par un allemand catholique; mais elle l'étoit par un

luthérien : l'esprit de système qu'il possédoit au souverain degré, avoit bien prévalu à l'égard de la religion sur l'esprit de parti.

Le livre du faux *Cesarinus Furstenerius* contient non seulement une infinité de faits remarquables, mais encore quantité de petits faits qui ne regardent que les titres et les cérémonies, assez souvent négligés par les plus savans en histoire. On voit que M. Leibnitz, dans sa vaste lecture, ne méprisoit rien ; et il est étonnant à combien de livres médiocres, et presque absolument inconnus, il avoit fait la grace de les lire : mais il l'est sur-tout, qu'il ait pu mettre autant d'esprit philosophique dans une matière si peu philosophique. Il pose des définitions exactes, qui le privent de l'agréable liberté d'abuser des termes dans les occasions ; il cherche des points fixes, et en trouve dans les choses du monde les plus inconstantes et les plus sujettes au caprice des hommes ; il établit des rapports et des proportions qui plaisent autant que des figures de rhétorique et persuadent mieux. On sent qu'il se tient presque à regret dans les détails où son sujet l'enchaîne, et que son esprit prend son vol dès qu'il le peut, et s'élève aux vues générales. Ce livre fut fait et imprimé en Hollande, et réimprimé d'abord en Allemagne jusqu'à quatre fois.

Les princes de Brunswick le destinèrent à écrire l'histoire de leur maison. Pour remplir ce grand dessein et ramasser les matériaux nécessaires, il courut toute l'Allemagne, visita toutes les anciennes abbayes, fouilla dans les archives des villes, examina les tombeaux et les autres antiquités, et passa de-là en Italie, où les marquis de Toscane, de Ligurie et d'Est, sortis de la même origine que les princes de Brunswick, avoient eu leurs principautés et leurs domaines. Comme il alloit par mer dans une petite barque, seul et sans aucune suite, de Venise à Mesola, dans le Ferrarois, il s'éleva une furieuse tempête; le pilote qui ne croyoit pas être entendu par un allemand, et qui le regardoit comme la cause de la tempête, parce qu'il le jugeoit hérétique, proposa de le jeter à la mer, en conservant néanmoins ses hardes et son argent. Sur cela, M. Leibnitz, sans marquer aucun trouble, tira un chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, et le tourna d'un air assez dévot. Cet artifice lui réussit; un marinier dit au pilote, que puisque cet homme là n'étoit pas hérétique, il n'étoit pas juste de le jeter à la mer.

Il fut de retour de ses voyages à Hanovre, en 1690. Il avoit fait une abondante récolte, et plus abondante qu'il n'étoit nécessaire pour l'histoire de Brunswick; mais une savante

avidité l'avoit porté à prendre tout. Il fit de son superflu un ample recueil, dont il donna le premier volume in-folio en 1693, sous le titre de *Codex Juris Gentium Diplomaticus*. Il l'appela *Code du Droit des Gens*, parce qu'il ne contenoit que des actes faits par des nations, ou en leur nom, des déclarations de guerre, des manifestes, des traités de paix ou de trève, des contrats de mariage de souverains, etc., et que, comme les nations n'ont de loix entre elles que celles qu'il leur plaît de se faire, c'est dans ces sortes de pièces qu'il faut les étudier. Il mit à la tête de ce volume une grande préface bien écrite et encore mieux pensée. Il y fait voir que les actes de la nature de ceux qu'il donne, sont les véritables sources de l'histoire, autant qu'elle peut être connue; car il sait bien que tout le fin nous en échappe; que ce qui a produit ces actes publics et mis les hommes en mouvement, ce sont une infinité de petits ressorts cachés, mais très-puissans, quelquefois inconnus à ceux-mêmes qu'ils font agir, et presque toujours si disproportionnés à leurs effets, que les plus grands événemens en seroient déshonorés. Il rassemble les traits d'histoire les plus singuliers que ces actes lui ont découverts, et il en tire des conjectures nouvelles et ingénieuses sur l'origine des électeurs

de l'empire, fixés à un nombre. Il avoue que tant de traités de paix si souvent renouvellés entre les mêmes nations, font leur honte, et il approuve avec douleur l'enseigne d'un marchand hollandois, qui ayant mis pour titre, *à la Paix perpétuelle*, avoit fait peindre dans le tableau un cimetière.

Ceux qui savent ce que c'est que déchiffrer ces anciens actes, de les lire, d'en entendre le style barbare, ne diront pas que M. Leibnitz n'a mis du sien dans le *Codex Diplomaticus* que sa belle préface. Il est vrai qu'il n'y a que ce morceau qui soit de génie, et que le reste n'est que de travail et d'érudition; mais on doit être fort obligé à un homme tel que lui, quand il veut bien, pour l'utilité publique, faire quelque chose qui ne soit pas de génie.

En 1700, parut un supplément de cet ouvrage, sous le titre de *Mantissa Codicis Juris Gentium Diplomatici.* Il y a mis aussi une préface, où il donne à tous les savans qui lui avoient fourni quelques pièces rares, des louanges dont on sent la sincérité. Il remercie même M. Toinard de l'avoir averti d'une faute dans son premier volume, où il avoit confondu avec le fameux Christophe Colomb, un Guillaume de Caseneuve, surnommé *Coulomp*, vice-amiral sous Louis XI; erreur si légère et si

excusable, que l'aveu n'en seroit guère glorieux sans une infinité d'exemples contraires.

Enfin il commença à mettre au jour, en 1707, ce qui avoit rapport à l'histoire de Brunswick, et ce fut le premier volume infolio, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*, recueil de pièces originales qu'il avoit presque toutes dérobées à la poussière et aux vers, et qui devoient faire le fondement de son histoire. Il rend compte dans la préface de tous les auteurs qu'il donne, et des pièces qui n'ont point de noms d'auteurs, et en porte des jugemens dont il n'y a pas d'apparence que l'on appelle.

Il avoit fait sur l'histoire de ce temps là deux découvertes principales, opposées à deux opinions fort établies.

On croit que de simples gouverneurs de plusieurs grandes provinces du vaste empire de Charlemagne, étoient devenus dans la suite des princes héréditaires; mais M. Leibnitz soutient qu'ils l'avoient toujours été, et par là ennoblit encore les origines des plus grandes maisons. Il les enfonce davantage dans cet abîme du passé, dont l'obscurité leur est si précieuse.

Le dixième et le onzième siècles passant pour les plus barbares du christianisme; mais il prétend que ce sont le treizième et le quatorzième,

et qu'en comparaison de ceux-ci, le dixième fut un siècle d'or, du moins pour l'Allemagne. *Au milieu du douzième on discernoit encore le vrai d'avec le faux; mais les fables renfermées auparavant dans les cloîtres et dans les légendes se débordèrent impétueusement et inondèrent tout.* Ce sont à-peu-près ses propres termes. Il attribue la principale cause du mal à des gens qui, étant pauvres par institut, inventoient par nécessité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les bons livres n'étoient pas encore alors totalement inconnus. Gervais de Tilbury, que M. Leibnitz donne pour un échantillon du treizième siècle, étoit assez versé dans l'antiquité, soit profane, soit ecclésiastique, et n'en est pas moins grossièrement ni moins hardiment romanesque. Après les faits dont il a été témoin oculaire, l'auteur d'Amadis pouvoit soutenir aussi que son livre étoit historique. Un homme de la trempe de M. Leibnitz, qui est dans l'étude de l'histoire, en sait tirer de certaines réflexions générales, élevées au-dessus de l'histoire même; et dans cet amas confus et immense de faits, il démêle un ordre et des liaisons délicates qui n'y sont que pour lui. Ce qui l'intéresse le plus, ce sont les origines des nations, de leurs langues, de leurs mœurs, de leurs opinions, sur-tout l'histoire de l'esprit humain; et une succession de

pensées qui naissent dans les peuples les unes après les autres, ou plutôt les unes des autres, et dont l'enchainement bien observé pourroit donner lieu à des espèces de prophéties.

En 1710 et 1711, parurent deux autres volumes, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*, et enfin devoit suivre l'histoire qui n'a point paru, et dont voici le plan.

Il la faisoit précéder par une dissertation sur l'état d'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les histoires, et qu'on le pouvoit conjecturer par les monumens naturels qui en étoient restés, des coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes, et même de poissons et de plantes qui ne sont point du pays; médailles incontestables du déluge. De là il passoit aux plus anciens habitans dont on ait mémoire, aux différens peuples qui se sont succédés les uns aux autres dans ces pays, et traitoit de leurs langues et du mélange de ces langues autant qu'on en peut juger par les étymologies, seuls monumens en ces matières. Ensuite les origines de Brunswick commençoient à Charlemagne, en 769, et se continuoient par les empereurs descendus de lui et par cinq empereurs de la maison de Brunswick, Henri I, l'Oiseleur, les trois Othons et Henri II, où elles finissoient en 1025. Cet

espace

espace de temps comprenoit les antiquités de la Saxe par la maison de Witikind, celles de la Haute Allemagne par la maison de Guelfe, celles de la Lombardie par la maison des ducs et marquis de Toscane et de Ligurie. De tous ces anciens princes sont sortis ceux de Brunswick. Après ces origines venoit la généalogie de la maison de Guelfe ou de Brunswick, avec une courte, mais exacte histoire jusqu'au temps présent. Cette généalogie étoit accompagnée de celles des autres grandes maisons, de la maison Gibeline, d'Autriche ancienne et nouvelle, de Bavière, etc. M. Leibnitz avançoit, et il étoit trop savant pour être présomptueux, que jusqu'à présent on n'avoit rien vu de pareil sur l'histoire du moyen âge; qu'il avoit porté une lumière toute nouvelle dans ces siècles couverts d'une obscurité effrayante, et réformé un grand nombre d'erreurs ou levé beaucoup d'incertitudes. Par exemple, cette papesse Jeanne, établie d'abord par quelques-uns, détruite par d'autres, ensuite rétablie, il la détruisoit pour jamais, et il trouvoit que cette fable ne pouvoit s'être soutenue qu'à la faveur des ténèbres de la chronologie qu'il dissipoit.

Dans le cours de ses recherches, il prétendit avoir découvert la véritable origine des François, et en publia une dissertation en 1716.

L'illustre père de Tournemine, jésuite, attaqua son sentiment, et en soutint un autre avec toute l'érudition qu'il falloit pour combattre un adversaire aussi savant, et avec toute cette hardiesse qu'un grand adversaire approuve. Nous n'entrerons point dans cette question, elle étoit même assez indifférente, selon la réflexion polie du père de Tournemine, puisque de quelque façon que ce fût, les François étoient compatriotes de M. Leibnitz.

M. Leibnitz étoit grand jurisconsulte. Il étoit né dans le sein de la jurisprudence, et cette science est plus cultivée en Allemagne qu'en aucun autre pays. Ses premières études furent principalement tournées de ce côté-là, la vigueur naissante de son esprit y fut employée. A l'âge de vingt ans, il voulut se faire passer docteur en droit à Leipzig; mais le doyen de la faculté, poussé par sa femme, le refusa sous prétexte de sa jeunesse. Cette même jeunesse lui avoit peut-être attiré la mauvaise humeur de la femme du doyen. Quoi qu'il en soit, il fut vengé de sa patrie par l'applaudissement général avec lequel il fut reçu docteur la même année à Altorf, dans le territoire de Nuremberg. La thèse qu'il soutint étoit, *de Casibus perplexis in Jure*. Elle fut imprimée dans la suite avec deux autres petits traités de lui, *Specimen Encyclopædiæ in*

Jure, seu *quæstiones Philosophiæ amœniores ex Jure collectæ et Specimen certitudinis seu demonstrationum in Jure exhibitum in doctrina conditionum.* Il savoit déjà rapprocher les différentes sciences, et tirer des lignes de communication des unes aux autres.

A l'âge de 22 ans, qui est l'époque que nous avons déjà marquée pour le livre de *Georgé Vlicovius*, il dédia à l'électeur de Mayence, Jean-Philippe de Schomborn, une nouvelle méthode d'apprendre et d'enseigner la jurisprudence. Il y ajoutoit une liste de ce qui manque encore au droit, *Catalogum desideratorum in Jure*, et promettoit d'y suppléer. Dans la même année, il donna son projet pour réformer tout le corps du droit, *Corporis Juris reconcinnandi ratio.* Les différentes matières du droit sont effectivement dans une grande confusion; mais sa tête en les recevant les avoit arrangées, elles s'étoient refondues dans cet excellent moule, et elles auroient beaucoup gagné à reparoître sous la forme qu'elles y avoient prise (1).

(1) L'estime que Leibnitz avoit conçue pour les jurisconsultes romains, et la manière dont il s'en explique sont vraiment remarquables. «Les Romains, dit-il, sont inférieurs aux Grecs en tout genre de doctrine. C'est d'eux qu'ils ont emprunté la philosophie, la médecine, les mathématiques; et tout ce qu'ils y ont ajouté du leur est peu

Quand il donna les deux volumes de son *Codex Diplomaticus*, il ne manqua pas de

---

considérable : ils ne sont supérieurs que dans la jurisprudence ; il est vrai qu'ils en ont encore reçu les semences de ces mêmes Grecs ; mais ces semenses cultivées par leurs soins, n'ont produit nulle part des fruits plus abondans et plus magnifiques. C'est en ce point seul qu'on peut dire véritablement que les Romains ont vaincu tous les peuples de la terre.

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo etiam vivos ducent de marmore vultus ;
Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes !

J'ai souvent dit qu'après les écrits des géomètres, il n'y avoit rien qu'on pût comparer, pour la force et la solidité, aux écrits des jurisconsultes romains, tant ils ont pressé leurs raisonnemens, tant ils ont approfondi leur sujet. Mais ce grand trait de conformité en amène un autre qui n'est pas moins remarquable. Si vous tirez des ouvrages d'Euclide, d'Archimède ou d'Appollonius, la démonstration d'un lemme de géométrie, et que vous la présentiez isolée, sans les titres et les autres indices de l'ouvrage dont elle fait partie, on sera fort embarrassé de nommer celui de ces auteurs auxquels elle appartient, tant leur style est ressemblant, et comme si la droite raison avoit elle-même parlé par leur bouche : de même il y a tant de conformité entre les jurisconsultes romains, que si vous supprimez les décisions qui aident à reconnoître les opinions et les raisonnemens, il est presque impossible de distinguer celui d'entre eux qui parle, et de s'en assurer par la différence du style. Non, jamais le droit naturel n'a été si fréquemment interrogé, si fidellement entendu, si ponctuellement

remonter aux premiers principes du droit naturel et du droit des gens. Le point de vue où il se plaçoit étoit toujours fort élevé, et de là il découvroit toujours un grand pays, dont il voyoit tout le détail d'un coup-d'œil. Cette théorie générale de jurisprudence, quoique fort courte, étoit si étendue, que la question du quiétisme alors agitée en France, s'y trouvoit fort naturellement dès l'entrée, et la décision de M. Leibnitz fut conforme à celle du pape.

Nous voici enfin arrivés à la partie de son mérite, qui intéresse le plus cette compagnie, il étoit excellent philosophe et mathématicien. Tout ce que renferment ces deux mots, il l'étoit.

Quand il eut été reçu docteur en droit à Altorf, il alla à Nuremberg pour y voir des savans. Il apprit qu'il y avoit dans cette ville une société fort cachée de gens qui travailloient

---

suivi que dans les ouvrages de ces grands hommes; et lorsqu'ils s'en sont écartés quelquefois, pour conserver certaines traditions de leurs ancêtres, et en suivant trop scrupuleusement leurs formules, ou même en établissant de nouvelles loix, ils raisonnent sur cette hypothèse arbitraire ajoutée aux règles immuables de la droite raison, et ils en déduisent les conséquences avec une sagacité vraiment admirable et une solidité qui ne l'est pas moins». *Tome 4, part. 3, pag. 267, Epist. ad Kestnerum.*

en chimie, et cherchoient la pierre philosophale. Aussitôt le voilà possédé du desir de profiter de cette occasion pour devenir chimiste; mais la difficulté étoit d'être initié dans les mystères. Il prit des livres de chimie, en rassembla les expressions les plus obscures et qu'il entendoit le moins, en composa une lettre inintelligible pour lui-même, et l'adressa au directeur de la société secrète, demandant à y être admis sur les preuves qu'il donnoit de son grand savoir. On ne douta point que l'auteur de la lettre ne fût un *adepte*, ou à-peu-près; il fut reçu avec honneur dans le laboratoire, et prié d'y faire les fonctions de secrétaire. On lui offrit même une pension. Il s'instruisit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'instruire avec lui; apparemment il leur donnoit pour des connoissances acquises par un long travail, les vues que son génie naturel lui fournissoit; et enfin il paroît hors de doute, que quand ils l'auroient reconnu, ils ne l'auroient pas chassé.

En 1670, M. Leibnitz, âgé de 24 ans, se déclara publiquement philosophe dans un livre dont voici l'histoire.

Marius Nizolius de Bersello, dans l'état de Modène, publia, en 1553, un traité, *de veris Principiis, et verâ ratione philosophandi contra Pseudophilosophos.* Les faux philo-

sophes étoient tous les scholastiques passés et présens, et Nizolius s'élevoit avec la dernière hardiesse contre leurs idées monstrueuses et leur langage barbare, jusques-là qu'il traitoit S. Thomas lui-même de borgne entre des aveugles. La longue et constante admiration qu'on a eue pour Aristote, ne prouve, disoit-il, que la multitude des sots et la durée de la sottise. La bile de l'auteur étoit encore animée par quelques contestations particulières avec des aristotéliciens.

Ce livre qui, dans le temps où il parut, n'avoit pas dû être indifférent, étoit tombé dans l'oubli, soit parce que l'Italie avoit eu intérêt à l'étouffer, et qu'à l'égard des autres pays, ce qu'il avoit de vrai n'étoit que trop clair et trop prouvé; soit parce qu'effectivement la dose des paroles y est beaucoup trop forte par rapport à celle des choses. M. Leibnitz jugea à propos de le mettre au jour avec une préface et des notes.

La préface annonce un éditeur et un commentateur d'une espèce fort singulière. Nul respect aveugle pour son auteur; nulles raisons forcées pour en relever le mérite, ou pour en couvrir les défauts. Il le loue, mais seulement par la circonstance du temps où il a écrit, par le courage de son entreprise, par quelques vérités qu'il a apperçues, mais il y reconnoît

de faux raisonnemens et des vues imparfaites; il le blâme de ses excès et de ses emportemens à l'égard d'Aristote, qui n'est pas coupable des rêveries de ses prétendus disciples, et même à l'égard de S. Thomas, dont la gloire pouvoit n'être pas si chère à un luthérien. Enfin il est aisé de s'appercevoir que le commentateur doit avoir un mérite fort indépendant de celui de l'auteur original.

Il paroît aussi qu'il avoit lu des philosophes sans nombre. L'histoire des pensées des hommes, certainement curieuse par le spectacle d'une variété infinie, est aussi quelquefois instructive. Elle peut donner de certaines idées détournées du chemin ordinaire, que le plus grand esprit n'auroit pas produites de son fonds; elle fournit des matériaux de pensées; elle fait connoître les principaux écueils de la raison humaine, marque les routes les plus sûres; et, ce qui est le plus considérable, elle apprend aux plus grands génies qu'ils ont eu des pareils, et que leurs pareils se sont trompés. Un solitaire peut s'estimer davantage que ne fera celui qui vit avec les autres et qui s'y compare.

M. Leibnitz avoit tiré ce fruit de sa grande lecture; il en avoit l'esprit plus exercé à recevoir toutes sortes d'idées, plus susceptible de toutes les formes, plus accessible à ce qui lui

étoit nouveau, et même opposé, plus indulgent pour la foiblesse humaine, plus disposé aux interprétations favorables, et plus industrieux à les trouver. Il donna une preuve de ce caractère dans une lettre, *de Aristotele Recentioribus reconciliabili*, qu'il imprima avec le Nizolius. Là il ose parler avantageusement d'Aristote, quoique ce fût une mode assez générale que de le décrier, et presque un titre d'esprit. Il va même jusqu'à dire qu'il approuve plus de choses dans ses ouvrages que dans ceux de Descartes. Ce n'est pas qu'il ne regardât la philosophie corpusculaire, ou mécanique, comme la seule légitime, mais on n'est pas cartésien pour cela; et il prétendoit que le véritable Aristote, et non pas celui des scholastiques, n'avoit pas connu d'autre philosophie. C'est par là qu'il fait la réconciliation. Il ne le justifie que sur les principes généraux, l'essence de la matière, le mouvement, etc.; mais il ne touche point à tout le détail immense de la physique, sur quoi il semble que les modernes seroient bien généreux, s'ils vouloient se mettre en communauté de biens avec Aristote.

Dans l'année qui suivit celle de l'édition du Nizolius, c'est-à-dire, en 1671, âgé de 25 ans, il publia deux petits traités de physique, *Theoria Motûs abstracti*, dédié à

l'académie des sciences; et *Theoria Motûs concreti*, dédié à la société royale de Londres. Il semble qu'il ait craint de faire de la jalousie.

Le premier de ces traités est une théorie très-subtile et presque toute neuve du mouvement en général. Le second est une application du premier à tous les phénomènes. Tous deux ensemble font une physique générale complette. Il dit lui-même qu'il croit *que son système réunit et concilie tous les autres, supplée à leurs imperfections, étend leurs bornes, éclaircit leurs obscurités, et que les philosophes n'ont plus qu'à travailler de concert sur ces principes, et à descendre dans des explications plus particulières, qu'ils porteront dans le trésor d'une solide philosophie.* Il est vrai que ses idées sont simples, étendues, vastes. Elles partent d'abord d'une grande universalité, qui en est comme le tronc, et ensuite se divisent, se subdivisent, et pour ainsi dire se ramifient presque à l'infini, avec un agrément inexprimable pour l'esprit et qui aide à la persuasion: c'est ainsi que la nature pourroit avoir pensé.

Dans ces deux ouvrages il admettoit du vide, et regardoit la matière comme une simple étendue absolument indifférente au mouvement et au repos; il a depuis changé de

sentiment sur ces deux points. A l'égard du dernier, il étoit venu à croire que pour découvrir l'essence de la matière, il falloit aller au-delà de l'étendue, et y concevoir une certaine force qui n'est plus une simple grandeur géométrique. C'est là fameuse et obscure entéléchie d'Aristote, dont les scholastiques ont fait les formes substantielles, et toute substance a une force selon sa nature. Celle de la matière est double, une tendance naturelle au mouvement, et une résistance au mouvement imprimé d'ailleurs. Un corps peut paroître en repos, parce que l'effort qu'il fait pour se mouvoir est réprimé ou contre-balancé par les corps environnans; mais il n'est jamais réellement ou absolument en repos, parce qu'il n'est jamais sans cet effort pour se mouvoir.

Descartes avoit vu très-ingénieusement que malgré les chocs innombrables des corps et les distributions inégales de mouvement qui se font sans cesse des uns aux autres, il devoit y avoir au fond de tout cela quelque chose d'égal, de constant, de perpétuel, et il a cru que c'étoit la quantité de mouvement dont la mesure est le produit de la masse par la vîtesse. Au lieu de cette quantité de mouvement, M. Leibnitz mettoit la force, dont la mesure est le produit de la masse par les hauteurs auxquelles cette force peut élever un

corps pesant; or ces hauteurs sont comme les quarrés des vîtesses. Sur ce principe, il prétendoit établir une nouvelle *dynamique*, ou science des forces; et il soutenoit que de celui de Descartes s'ensuivoit la possibilité du mouvement perpétuel artificiel, ou d'un effet plus grand que sa cause, conséquence qui ne se peut digérer ni en mécanique, ni en métaphysique.

Il fut fort attaqué par les cartésiens, surtout par MM. l'abbé Catelan et Papin. Il répondit avec vigueur; cependant il ne paroît pas que son sentiment ait prévalu; la matière est demeurée sans force, du moins active, et l'entéléchie sans application et sans usage. Si M. Leibnitz ne l'a pas rétablie, il n'y a guère d'apparence qu'elle se relève jamais.

Il avoit encore sur la physique générale une pensée particulière et contraire à celle de Descartes. Il croyoit que les causes finales pouvoient quelquefois être employées : par exemple, que le rapport des sinus d'incidence et de réfraction étoit constant, parce que Dieu vouloit qu'un rayon qui doit se détourner allât d'un point à un autre par deux chemins, qui, pris ensemble, lui fissent employer moins de temps que tous les autres chemins possibles, ce qui est plus conforme à la souveraine sagesse. La puissance de Dieu a fait tout ce qui peut être

de plus grand, et sa sagesse tout ce qui peut être de mieux ou de meilleur; l'univers n'est que le résultat total, la combinaison perpétuelle, le mélange intime de ce plus grand et de ce meilleur, et on ne peut le connoître qu'en connoissant les deux ensemble. Cette idée qui est certainement grande et noble, et digne de l'objet, demanderoit dans l'application une extrême dextérité et des ménagemens infinis. Ce qui appartient à la sagesse du créateur, semble être encore plus au-dessus de notre foible portée, que ce qui appartient à sa puissance.

Il seroit inutile de dire que M. Leibnitz étoit un mathématicien du premier ordre; c'est par là qu'il est le plus généralement connu. Son nom est à la tête des plus sublimes problêmes qui aient été résolus de nos jours, et il est mêlé dans tout ce que la géométrie moderne a fait de plus grand, de plus difficile et et de plus important. Les actes de Leipzig, les journaux des savans, nos histoires sont pleines de lui en tant que géomètre. Il n'a publié aucun corps d'ouvrages de mathématique, mais seulement quantité de morceaux détachés dont il auroit fait des livres s'il avoit voulu, et dont l'esprit et les vues ont servi à beaucoup de livres. Il disoit qu'il aimoit à voir croître dans les jardins d'autrui des plantes dont il avoit

fourni les graines. Ces graines sont souvent plus à estimer que les plantes mêmes ; l'art de découvrir en mathématique est plus précieux que la plupart des choses qu'on découvre.

L'histoire du calcul différentiel, ou des infiniment-petits, suffira pour faire voir quel étoit son génie. On sait que cette découverte porte nos connoissances jusques dans l'infini, et presque au-delà des bornes prescrites à l'esprit humain, du moins infiniment au-delà de celles où étoit renfermée l'ancienne géométrie. C'est une science toute nouvelle, née de nos jours, très-étendue, très-subtile et très-sûre. En 1684, M. Leibnitz donna dans les actes de Leipzig, les règles du calcul différentiel; mais il en cacha les démonstrations. Les illustres frères Bernoulli les trouvèrent, quoique fort difficiles à découvrir, et s'exercèrent dans ce calcul avec un succès surprenant. Les solutions les plus élevées, les plus hardies et les plus inespérées, naissoient sous leurs pas. En 1687, parut l'admirable livre de M. Newton, *des Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, qui étoit presque entièrement fondé sur ce même calcul; de sorte que l'on crut communément que M. Leibnitz et lui l'avoient trouvé chacun de leur côté par la conformité de leurs grandes lumières.

Ce qui aidoit encore à cette opinion, c'est qu'ils ne se rencontroient que sur le fond des choses ; ils leur donnoient des noms différens, et se servoient de différens caractères dans leur calcul. Ce que M. Newton appeloit *fluxions*, M. Leibnitz l'appeloit *différences* ; et le caractère par lequel M. Leibnitz marquoit l'infiniment-petit, étoit beaucoup plus commode et d'un plus grand usage que celui de M. Newton. Aussi ce nouveau calcul ayant été avidement reçu par toutes les nations savantes, les noms et les caractères de M. Leibnitz ont prévalu par-tout, hormis en Angleterre. Cela même faisoit quelque effet en faveur de M. Leibnitz, et eût accoutumé insensiblement les géomètres à le regarder comme seul ou principal inventeur.

Cependant ces deux grands hommes, sans se rien disputer, jouissoient du glorieux spectacle des progrès qu'on leur devoit ; mais cette paix fut enfin troublée. En 1699, M. Fatio ayant dit dans son écrit sur la *Ligne de la plus courte descente*, qu'il étoit obligé de reconnoître M. Newton pour le premier inventeur du calcul différentiel, et de plusieurs années le premier, et qu'il laissoit à juger si M. Leibnitz, second inventeur, avoit pris quelque chose de lui ; cette distinction si nette de premier et de second inventeur, et ce soupçon

qu'on insinuoit, excitèrent une contestation entre M. Leibnitz, soutenu des journalistes de Leipzig, et les géomètres anglois déclarés pour M. Newton, qui ne paroissoit point sur la scène. Sa gloire étoit devenue celle de la nation, et ses partisans n'étoient que de bons citoyens qu'il n'avoit pas besoin d'animer. Les écrits se sont succédés lentement de part et d'autre, peut-être à cause de l'éloignement des lieux; mais la contestation ne laissoit pas de s'échauffer toujours; et enfin elle vint au point, qu'en 1711, M. Leibnitz se plaignit à la société royale de ce que M. Keill l'accusoit d'avoir donné sous d'autres noms et d'autres caractères le calcul des fluxions inventé par M. Newton. Il soutenoit que personne ne savoit mieux que M. Newton qu'il ne lui avoit rien dérobé, et il demandoit que M. Keill désavouât publiquement le mauvais sens que pouvoient avoir ses paroles.

La société établie juge du procès, nomma des commissaires pour examiner toutes les anciennes lettres des savans mathématiciens que l'on pouvoit retrouver, et qui regardoient cette matière. Il y en avoit des deux partis. Après cet examen, les commissaires trouvèrent qu'il ne paroissoit pas que M. Leibnitz eût rien connu du calcul différentiel ou des infiniment-petits, avant une lettre de M. Newton, écrite

écrite en 1672, qui lui avoit été envoyée à Paris, et où la méthode des fluxions étoit assez expliquée pour donner toutes les ouvertures nécessaires à un homme aussi intelligent; que même M. Newton avoit inventé sa méthode avant 1669, et par conséquent quinze ans avant que M. Leibnitz eût rien donné sur ce sujet dans les actes de Leipzig; et de-là ils concluoient que M. Keill n'avoit nullement calomnié M. Leibnitz.

La société a fait imprimer ce jugement avec toutes les pièces qui y appartenoient sous le titre de *Commercium Epistolicum de Analysi promota*, 1712. On l'a distribué par toute l'Europe, et rien ne fait plus d'honneur au système des infiniment-petits, que cette jalousie de s'en assurer la découverte dont toute une nation si savante est possédée; car encore une fois, M. Newton n'a point paru, soit qu'il se soit reposé de sa gloire sur des compatriotes assez vifs, soit, comme on le peut croire d'un aussi grand homme, qu'il soit supérieur à cette gloire même.

M. Leibnitz, ou ses amis, n'ont pas pu avoir la même indifférence; il étoit accusé d'un vol, et tout le *Commercium Epistolicum*, ou le dit nettement, ou l'insinue. Il est vrai que ce vol ne peut avoir été que très-subtil, et qu'il ne faudroit pas d'autre preuve d'un grand

génie que de l'avoir fait; mais enfin il vaut mieux ne l'avoir pas fait, et par rapport au génie et par rapport aux mœurs.

Après que le jugement d'Angleterre fut public, il parut un écrit d'une seule feuille volante, du 29 juillet 1713; il est pour M. Leibnitz, qui étant alors à Vienne, ignoroit ce qui se passoit. Il est très-vif, et soutient hardiment que le calcul des fluxions n'a point précédé celui des différences, et insinue même qu'il pourroit en être né.

Le détail des preuves de part et d'autre seroit trop long, et ne pourroit même être entendu sans un commentaire infiniment plus long, qui entreroit dans la plus profonde géométrie.

M. Leibnitz avoit commencé à travailler à un *Commercium Mathematicum*, qu'il devoit opposer à celui d'Angleterre. Ainsi quoique la société royale puisse avoir bien jugé sur les pièces qu'elle avoit, elle ne les avoit donc pas toutes; et jusqu'à ce qu'on ait vu celles de M. Leibnitz, l'équité veut que l'on suspende son jugement.

En général, il faut des preuves d'une extrême évidence pour convaincre un homme tel que lui d'être plagiaire le moins du monde; car c'est là toute la question. M. Newton est certainement inventeur, et sa gloire est en sûreté.

Les gens riches ne dérobent pas, et combien M. Leibnitz l'étoit-il?

Il a blamé Descartes de n'avoir fait honneur ni à Képler de la cause de la pesanteur tirée des forces centrifuges, et de la découverte de l'égalité des angles d'incidence et de réflexion; ni à Snellius du rapport constant des sinus des angles d'incidence et de réfraction : *petits artifices*, dit-il, *qui lui ont fait perdre beaucoup de véritable gloire auprès de ceux qui s'y connoissent.* Auroit-il négligé cette gloire qu'il connoissoit si bien? Il n'avoit qu'à dire d'abord ce qu'il devoit à M. Newton, il lui en restoit encore une fort grande sur le fond du sujet, et il y gagnoit de plus celle de l'aveu.

Ce que nous supposons qu'il eût fait dans cette occasion, il l'a fait dans une autre. L'un des MM. Bernoulli ayant voulu conjecturer quelle étoit l'histoire de ses méditations mathématiques, il l'expose naïvement dans le mois de septembre 1691 des actes de Leipzig. Il dit qu'il étoit encore entièrement neuf dans la profonde géométrie, étant à Paris en 1672, qu'il y connut l'illustre M. Huygens, qui étoit après Galilée et Descartes, celui à qui il devoit le plus en ces matières; que la lecture de son livre, *de Horologio oscillatorio*, jointe à celle des ouvrages de Pascal et de Grégoire

de Saint-Vincent, lui ouvrit tout d'un coup l'esprit, et lui donna des vues qui l'étonnèrent lui-même, et tous ceux qui savoient combien il étoit encore neuf; qu'aussitôt il s'offrit à lui un grand nombre de théorêmes, qui n'étoient que des corollaires d'une méthode nouvelle, et dont il trouva depuis une partie dans les ouvrages de Grégory, de Barow et quelques autres; qu'enfin il avoit pénétré jusqu'à des sources plus éloignées et plus fécondes, et avoit soumis à l'analyse ce qui ne l'avoit jamais été. C'est son calcul dont il parle. Pourquoi dans cette histoire qui paroît si sincère, et si exempte de vanité, n'auroit-il pas donné place à M. Newton? Il est plus naturel de croire que ce qu'il pouvoit avoir vu de lui en 1672, il ne l'avoit pas entendu aussi finement qu'il en est accusé, puisqu'il n'étoit pas encore grand géomètre.

Dans la théorie du mouvement abstrait, qu'il dédia à l'académie en 1671, et avant que d'avoir encore rien vu de M. Newton, il pose déjà des infiniment-petits plus grands les uns que les autres. C'est-là une des clefs du système, et ce principe ne pouvoit guère demeurer stérile entre ses mains.

Quand le calcul de M. Leibnitz parut en 1684, il ne fut point réclamé; M. Newton ne le revendiqua point dans son beau livre qui

parut en 1687; il est vrai qu'il a la générosité de ne le revendiquer pas non plus à présent; mais ses amis plus zélés que lui pour ses intérêts auroient pu agir en sa place, comme ils agissent aujourd'hui. Dans tous les actes de Leipzig, M. Leibnitz est en une possession paisible et non interrompue de l'invention du calcul différentiel. Il y déclare même que MM. Bernoulli l'avoient si heureusement cultivé, qu'il leur appartenoit autant qu'à lui. C'est là un acte de propriété, et en quelque sorte de souveraineté.

On ne sent aucune jalousie dans M. Leibnitz. Il excite tout le monde à travailler; il se fait des concurrens, s'il le peut; il ne donne point de ces louanges bassement circonspectes qui craignent d'en trop dire; il se plaît au mérite d'autrui; tout cela n'est pas d'un plagiaire. Il n'a jamais été soupçonné de l'être en aucune autre occasion; il se seroit donc démenti cette seule fois, et auroit imité le héros de Machiavel qui est exactement vertueux jusqu'à ce qu'il s'agisse d'une couronne. La beauté du système des infiniment-petits justifie cette comparaison.

Enfin il s'en est remis avec une grande confiance au témoignage de M. Newton, et au jugement de la société royale. L'auroit-il osé?

Ce ne sont là que de simples présomptions, qui devront toujours céder à de véritables preuves. Il n'appartient pas à un historien de décider, et encore moins à moi. Atticus se seroit bien gardé de prendre parti entre ce César et ce Pompée.

Il ne faut pas dissimuler ici une chose assez singulière. Si M. Leibnitz n'est pas de son côté, aussi bien que M. Newton, l'inventeur du système des infiniment-petits, il s'en faut infiniment peu. Il a connu cette infinité d'ordres d'infiniment-petits, toujours infiniment plus petits les uns que les autres, et cela dans la rigueur géométrique; et les plus grands géomètres ont adopté cette idée dans toute cette rigueur. Il semble cependant qu'il en ait ensuite été effrayé lui-même, et qu'il ait cru que ces différens ordres d'infiniment-petits n'étoient que des grandeurs *incomparables*, à cause de leur extrême inégalité, comme le seroient un grain de sable et le globe de la terre, la terre et la sphère qui comprend les planètes, etc. Or ce ne seroit là qu'une grande inégalité, mais non pas infinie, telle qu'on l'établit dans ce système (1).

(1) Nous croyons que M. de Fontenelle n'a pas assez bien saisi l'ensemble de l'explication de Leibnitz, et que Leibnitz n'a jamais varié sur la véritable métaphysique

Aussi ceux-mêmes qui l'ont pris de lui, n'en ont-ils pas pris cet adoucissement qui gâteroit tout. Un architecte a fait un bâtiment si hardi, qu'il n'ose lui-même y loger, et il se trouve des gens qui se fient plus que lui à sa solidité, qui y logent sans crainte, et qui plus est sans accident. Mais peut-être l'adoucissement n'étoit-il qu'une condescendance pour ceux dont l'imagination se seroit révoltée. S'il faut tempérer la vérité en géométrie, que sera-ce en d'autres matières?

Il avoit entrepris un grand ouvrage, *de la Science de l'Infini.* C'étoit toute la plus sublime géométrie, le calcul intégral joint au différentiel. Apparemment il y fixoit ses idées sur la nature de l'infini et sur ses différens ordres; mais quand même il seroit possible qu'il n'eût pas pris le meilleur parti bien déterminément, on eût préféré les lumières qu'on tenoit de lui à son autorité. C'est une perte considérable pour les mathématiques que cet ouvrage n'ait pas été fini. Il est vrai que le plus difficile paroît fait; il a ouvert les grandes routes, mais il pouvoit encore ou y servir de guide, ou en ouvrir de nouvelles.

---

de son calcul. On peut consulter, tome 3, page 370, l'extrait d'une de ses lettres à M. Varignon, en 1702, ou la lettre qu'il écrivoit au P. Desbosses, le 11 mars 1706, tome 2, page 267.

De cette haute théorie il descendoit souvent à la pratique, où son amour pour le bien public le ramenoit. Il avoit songé à rendre les voitures et les carosses plus légers et plus commodes; et de-là un docteur qui se prenoit à lui de n'avoir pas eu une pension du duc d'Hanovre, prit occasion de lui imputer dans un écrit public, qu'il avoit eu dessein de construire un chariot qui auroit fait en vingt-quatre heures le voyage de Hanovre à Amsterdam : plaisanterie mal-entendue, puisqu'elle ne peut tourner qu'à la gloire de celui qu'on attaque, pourvu qu'il ne soit pas absolument insensé.

Il avoit proposé un moulin à vent pour épuiser l'eau des mines les plus profondes, et avoit beaucoup travaillé à cette machine; mais les ouvriers eurent leurs raisons pour en traverser le succès par toutes sortes d'artifices. Ils furent plus habiles que lui, et l'emportèrent.

On doit mettre au rang des inventions plus curieuses qu'utiles, une machine arithmétique différente de celle de M. Pascal, à laquelle il a travaillé toute sa vie à diverses reprises. Il ne l'a entièrement achevée que peu de temps avant sa mort, et il y a extrêmement dépensé (1).

(1) Voici ce que dit de sa machine M. Leibnitz, lettre 5,

Il étoit métaphysicien, et c'étoit une chose presque impossible qu'il ne le fût pas, il avoit

à M. Th. Burnet, tom. 6, pag. 248. « J'ai eu le bonheur de » produire une machine arithmétique infiniment différente » de celle de M. Pascal, puisque la mienne fait les grandes » multiplications et divisions en un moment et sans addi- » tions ou soustractions auxiliaires; au lieu que celle de » M. Pascal, dont on parloit comme d'une chose mer- » veilleuse (et non pas sans raison), n'étoit proprement » que pour les additions et soustractions ».

Cette machine existe encore. On la voit dans la bibliothèque du roi d'Angleterre à Hanovre.

Nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs une anecdote sur ces machines arithmétiques, qu'on n'iroit pas vraisemblablement chercher dans le neuvième volume des lettres de M. Arnaud, imprimé à Nanci, 1743. M. Arnaud écrivoit à M. Perier, le fils, neveu de M. Pascal, le 5 septembre 1673, et apparemment de Paris. « Il y a ici un » petit horloger qui ayant vu une machine de M. Pascal, » l'a perfectionnée de telle sorte, qu'elle est incompara- » blement plus facile que celle de M. votre oncle; car » les roues tournent d'un côté et d'autre, de sorte que » sans changer les chiffres par une règle, comme dans la » pascaline, on fait l'addition et la multiplication sur les » mêmes chiffres. Il y a de plus un endroit particulier » où on fait tout d'un coup la multiplication et les divi- » sions, un autre où on trouve les racines cubiques, et » d'autres où on fait les fractions. Quoique cette machine » ait les deniers et les sous, et qu'elle aille jusqu'à cent » mille, elle est beaucoup plus petite qu'aucune de M. Pas- » cal; et cet horloger en fait même présentement une

l'esprit trop universel. Je n'entends pas seulement universel, parce qu'il alloit à tout, mais encore parce qu'il saisissoit dans tous les principes les plus élevés et les plus généraux, ce qui est le caractère de la métaphysique. Il avoit projeté d'en faire une toute nouvelle, et il en a répandu ça et là différens morceaux, selon sa coutume.

Ses grands principes étoient que rien n'existe ou ne se fait sans une raison suffisante; que les changemens ne se font point brusquement et par sauts, mais par degrés et par nuances, comme dans des suites de nombres, ou dans des courbes; que dans tout l'univers, comme

---

» autre qui ne sera pas plus grande qu'un livre in-12, où » tout cela sera.

» Je ne vous parle pas par ouï-dire, nous avons vu cette » machine après dîner. Après tout, néanmoins, M. Pascal » ayant été le premier qui ait trouvé de ces sortes de » machines, quoiqu'on y puisse ajouter, il en aura tou- » jours la principale gloire ».

M. Arnaud écrivoit encore, le 10 avril 1686, à un abbé Perier (nous ignorons si c'est le même): « La machine de » M. Pascal est fort difficile à inventer, mais elle est fort » aisée à comprendre, quand on en a une qu'on peut exa- » miner à loisir. Il faut donc que ce soit la faute de l'ou- » vrier, si l'effet de celle que nous avons fait faire n'est » pas parfaitement sûr, et s'il y arrive des fautes: cela » n'arrivoit point à celle que M. Pascal a fait faire lui- » même ». *Tome* 9, *page* 271.

nous l'avons déjà dit, un meilleur est mêlé par-tout avec un plus grand, ou, ce qui revient au même, les loix de convenance avec les loix nécessaires ou géométriques. Ces principes si nobles et si spécieux ne sont pas aisés à appliquer ; car dès qu'on est hors du nécessaire rigoureux et absolu, qui n'est pas bien commun en métaphysique, le suffisant, le convenable, un degré, ou un saut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire ; et il faut prendre garde que ce ne soit le besoin du système qui décide.

Sa manière d'expliquer l'union de l'ame et du corps par une *harmonie préétablie*, a été quelque chose d'imprévu et d'inespéré sur une matière où la philosophie sembloit avoir fait ses derniers efforts. Les philosophes, aussi bien que le peuple, avoient cru que l'ame et le corps agissoient réellement et physiquement l'un sur l'autre. Descartes vint, qui prouva que leur nature ne permettoit point cette sorte de communication véritable, et qu'ils n'en pouvoient avoir qu'une apparente, dont Dieu étoit le médiateur. On croyoit qu'il n'y avoit que ces deux systêmes possibles ; M. Leibnitz en imagina un troisième. Une ame doit avoir par elle-même une certaine suite de pensées, de desirs, de volontés. Un corps qui n'est qu'une machine,

doit avoir par lui-même une certaine suite de mouvemens, qui seront déterminés par la combinaison de sa disposition machinale avec les impressions des corps extérieurs. S'il se trouve une ame et un corps tels que toute la suite des volontés de l'ame d'une part, et de l'autre toute la suite des mouvemens du corps se répondent exactement; et que dans l'instant, par exemple, que l'ame voudra aller dans un lieu, les deux pieds du corps se meuvent machinalement de ce côté-là, cette ame et ce corps auront un rapport, non par une action réelle de l'un sur l'autre, mais par la correspondance perpétuelle des actions séparées de l'un et de l'autre. Dieu aura mis ensemble l'ame et le corps qui avoient entre eux cette correspondance antérieure à leur union, cette *harmonie préétablie*. Et il en faut dire autant de tout ce qu'il y a jamais eu, et de tout ce qu'il y aura jamais d'ames et de corps unis.

Ce système donne une merveilleuse idée de l'intelligence infinie du créateur; mais peut-être cela même le rend-il trop sublime pour nous. Il a toujours pleinement contenté son auteur; cependant il n'a pas fait jusqu'ici, et il ne paroît pas devoir faire la même fortune que celui de Descartes. Si tous les deux succomboient aux objections, il faudroit, ce qui

seroit bien pénible pour les philosophes, qu'ils renonçassent à se tourmenter davantage sur l'union de l'ame et du corps. M. Descartes et M. Leibnitz les justifieroient de n'en plus chercher le secret.

M. Leibnitz avoit encore sur la métaphysique beaucoup d'autres pensées particulières. Il croyoit, par exemple, qu'il y a par-tout des substances simples, qu'il appeloit *monades* ou *unités*, qui sont les vies, les ames, les esprits qui peuvent dire *moi;* qui selon le lieu où elles sont, reçoivent des impressions de tout l'univers, mais confuses à cause de leur multitude; ou qui pour employer à-peu-près ses propres termes, sont des miroirs sur lesquels tout l'univers rayonne selon qu'ils lui sont exposés. Par-là il expliquoit les perceptions. Une monade est d'autant plus parfaite, qu'elle a des perceptions plus distinctes. Les monades qui sont des ames humaines, ne sont pas seulement des miroirs de l'univers des créatures, mais des miroirs ou images de Dieu même; et comme en vertu de la raison et des vérités éternelles elles entrent en une espèce de société avec lui, elles deviennent membres de la cité de Dieu. Mais c'est faire tort à ces sortes d'idées, que d'en détacher quelques-unes de tout le système, et d'en rompre le précieux enchaînement, qui les

éclaircit et les fortifie. Ainsi nous n'en dirons pas davantage ; et peut-être ce peu que nous avons dit, est-il de trop, parce qu'il n'est pas le tout.

On trouvera un assez grand détail de la métaphysique de M. Leibnitz dans un livre imprimé à Londres en 1717. C'est une dispute commencée en 1715, entre lui et le fameux M. Clarke, et qui n'a été terminée que par la mort de M. Leibnitz. Il s'agit entre eux de l'espace et du temps, du vide et des atomes, du naturel et du surnaturel, de la liberté, etc. Car, heureusement pour le public, la contestation en s'échauffant venoit toujours à embrasser plus de terrein. Les deux savans adversaires devenoient plus forts à proportion l'un de l'autre ; et les spectateurs qu'on accuse d'être cruels, seront fort excusables de regretter que ce combat soit sitôt fini ; on eût vu le bout des matières, ou qu'elles n'ont point de bout.

Enfin, pour terminer le détail des qualités acquises de M. Leibnitz, il étoit théologien, non pas seulement en tant que philosophe, ou métaphysicien, mais théologien dans le sens étroit ; il entendoit les différentes parties de la théologie chrétienne, que les simples philosophes ignorent communément à fond : il avoit beaucoup lu et les pères et les scholastiques.

En 1671, année où il donna les deux théories du mouvement abstrait et concret, il répondit aussi à un savant socinien, petit-fils de Socin, nommé Wissowatius, qui avoit employé contre la Trinité la dialectique subtile dont cette secte se pique, et qu'il avoit apprise presque avec la langue de sa nourrice. M. Leibnitz fit voir, dans un écrit intitulé : *Sacro-sancta Trinitas per nova inventa logica defensa*, que la logique ordinaire a de grandes défectuosités; qu'en la suivant, son adversaire pouvoit avoir eu quelques avantages; mais que si on la réformoit, il les perdoit tous; et que par conséquent la véritable logique étoit favorable à la foi des orthodoxes.

On étoit si persuadé de sa capacité en théologie, que comme on avoit proposé vers le commencement de ce siècle un mariage entre un grand prince catholique et une princesse luthérienne, il fut appelé aux conférences qui se tinrent sur les moyens de se concilier à l'égard de la religion. Il n'en résulta rien, sinon que M. Leibnitz admira la fermeté de la princesse.

Le savant évêque de Salisbury, M. Burnet, ayant eu sur la réunion de l'église anglicane avec la luthérienne des vues qui avoient été fort goûtées par des théologiens de la confession

d'Ausbourg, M. Leibnitz fit voir que cet évêque, tout habile qu'il étoit, n'avoit pas tout-à-fait bien pris le nœud de cette controverse; et l'on prétend que l'évêque en convint. On sait assez qu'il s'agit là des dernières finesses de l'art, et qu'il faut être véritablement théologien, même pour s'y méprendre.

Il parut ici, en 1692, un livre intitulé : *de la Tolérance des Religions.* M. Leibnitz la soutenoit contre feu M. Pelisson, devenu avec succès théologien et controversiste. Ils disputoient par lettres, et avec une politesse exemplaire. Le caractère naturel de M. Leibnitz le portoit à cette tolérance, que les esprits doux souhaiteroient d'établir, mais dont après cela ils auroient assez de peine à marquer les bornes et à prévenir les mauvais effets. Malgré la grande estime qu'on avoit pour lui, on imprima tous ses raisonnemens avec privilége, tant on se fioit aux réponses de M. Pelisson.

Le plus grand ouvrage de M. Leibnitz, qui se rapporte à la théologie, est sa *Théodicée*, imprimée en 1710. On connoît assez les difficultés que M. Bayle avoit proposées sur l'origine du mal, soit physique, soit moral; M. Leibnitz, qui craignit l'impression qu'elles pouvoient faire sur quantité d'esprits, entreprit d'y répondre.

Il commence par mettre dans le ciel M. Bayle qui

qui étoit mort, celui dont il vouloit détruire les dangereux raisonnemens. Il lui applique ces vers de Virgile :

Candidus insueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sydera Daphnis.

Il dit que M. Bayle voit présentement le vrai dans sa source ; charité rare parmi les théologiens, à qui il est fort familier de damner leurs adversaires.

Voici le gros du système (1). Dieu voit une

(1) La Sorbonne ou la Faculté de Théologie de Paris, dans la censure qu'elle fit en 1767, du livre de Bélisaire, prend en quelque sorte la défense du système de Leibnitz, ou du moins ne veut pas qu'on le confonde avec celui des stoïciens. Voici l'exposition également claire et exacte qu'elle fait de ce système.

« Dieu, quoiqu'il n'ait besoin d'aucune créature, et qu'il » se suffise parfaitement à lui-même, ne produit cependant » rien hors de lui, sans être déterminé par une raison » suffisante. C'est-là le grand principe de Leibnitz. Il en » conclut que, puisque Dieu a créé le monde, il faut en » premier lieu, qu'il ait jugé meilleur de communiquer sa » bonté par la création, que de ne point créer : en second » lieu, qu'entre tous les mondes possibles, il ait créé celui » que sa souveraine intelligence lui représentoit comme » le meilleur absolument. Car, dit-il, il n'y auroit eu en » Dieu aucune raison suffisante qui l'eût déterminé à choi- » sir, pour le créer, un monde que ses idées éternelles » lui auroient représenté comme moins parfait, par préfé- » rence à celui qu'elles lui auroient représenté comme meil- » leur et plus parfait : ou même de choisir entre deux

infinité de mondes ou univers possibles, qui tous prétendent à l'existence. Celui en qui la combinaison du bien métaphysique, physique et moral, avec les maux opposés, fait un *meilleur*, semblable aux *plus grands* géométriques, est préféré; de-là le mal quelconque, permis et non pas voulu. Dans cet univers qui a mérité la préférence, sont comprises les douleurs et les mauvaises actions des hommes, mais dans le moindre nombre, et avec les suites les plus avantageuses qu'il soit possible.

Cela se fait encore mieux sentir par une idée philosophique, théologique et poétique tout ensemble. Il y a un dialogue de Laurent

---

» mondes, l'un plutôt que l'autre pour le créer, si leur bonté » dans l'ordre des possibles, avoit été d'une égalité parfaite. De-là il soutient que, dans le nombre infini des » mondes possibles que Dieu connoît également par sa » science, et que par sa puissance il pourroit également » créer tous, un seul étoit absolument le meilleur; et que » c'est par des raisons supérieures de sa bonté et de sa » sagesse, qu'il s'est déterminé, soit à créer, soit à créer » par préférence à tout autre, le meilleur des mondes » possibles. Tel est l'optimisme de Leibnitz, que ce » philosophe croyoit démontré par des raisons tirées de » la cause, c'est-à-dire, des attributs de Dieu, et qu'il » pensoit en même temps ne pouvoir être ni établi ni détruit par aucune raison prise de la beauté de l'univers, » ou des désordres qu'on y observe ».

Valla, où cet auteur feint que Sextus, fils de Tarquin-le-Superbe, va consulter Apollon à Delphes sur sa destinée. Apollon lui prédit qu'il violera Lucrèce.

Sextus se plaint de la prédiction. Apollon répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'est que devin, que Jupiter a tout réglé, et que c'est à lui qu'il faut se plaindre. Là finit le dialogue, où l'on voit que Valla sauve la prescience de Dieu aux dépens de sa bonté; mais ce n'est pas là comme M. Leibnitz l'entend, il continue, selon son système, la fiction de Valla. Sextus va à Dodone se plaindre à Jupiter du crime auquel il est destiné. Jupiter lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome; mais Sextus déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'espérance d'être roi, et s'en va. Après son départ, le grand-prêtre Théodore demande à Jupiter pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à Sextus. Jupiter envoie Théodore à Athènes consulter Minerve. Elle lui montre le palais des destinées, où sont les tableaux de tous les univers possibles, depuis le *pire* jusqu'au *meilleur*. Théodore voit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où naît la liberté de Rome, un gouvernement fécond en vertu, un empire utile à une grande partie du genre humain, etc. Théodore n'a plus rien à dire.

La Théodicée seule suffiroit pour représenter M. Leibnitz. Une lecture immense, des anecdotes curieuses sur les livres ou les personnes, beaucoup d'équité et même de faveur pour tous les auteurs cités, fût-ce en les combattant, des vues sublimes et lumineuses, des raisonnemens au fond desquels on sent toujours l'esprit géométrique, un style où la force domine, et où cependant sont admis les agrémens d'une imagination heureuse.

Nous devrions présentement avoir épuisé M. Leibnitz, il ne l'est pourtant pas encore; non parce que nous avons passé sous silence très-grand nombre de choses particulières, qui auroient peut-être suffi pour l'éloge d'un autre, mais parce qu'il en reste une d'un genre tout différent; c'est le projet qu'il avoit conçu d'une langue philosophique et universelle (1).

(1) Voici comme il s'en explique dans sa première lettre à M. Remond de Montmort, tom. 5, p. 7. « Si j'avois été » moins distrait, ou si j'étois plus jeune, ou assisté par de » jeunes gens bien disposés, j'espérerois donner une ma- » nière de *spécieuse générale*, où toutes les vérités de » raison seroient réduites à une façon de calcul. Ce pour- » roit être en même temps une manière de langue ou » d'écriture universelle, mais infiniment différente de » toutes celles qu'on a projetées jusqu'ici : car les carac- » tères et les paroles même y dirigeroient la raison; et » les erreurs, excepté celles de fait, n'y seroient que des » erreurs de calcul. Il seroit très-difficile de former ou

Wilkins, évêque de Chester, et Dalgarme y avoient travaillé; mais dès le temps qu'il étoit en Angleterre, il avoit dit à MM. Boyle et

» d'inventer cette langue ou caractéristique, mais très-
» aisé de l'apprendre sans aucuns dictionnaires. Elle ser-
» viroit aussi à estimer les degrés de vraisemblance, lors-
» que nous n'avons pas *sufficientia data* pour parvenir à
» des vérités certaines, et pour voir ce qu'il faut pour y
» suppléer : et cette estime seroit des plus importantes
» pour l'usage de la vie et pour les délibérations de pra-
» tique, où en estimant les probabilités, on se mécompte le
» plus souvent de plus de la moitié ».

Il lui disoit encore dans une seconde lettre, tome 5, page 11 : « Si j'ai réussi à animer d'excellens hommes à
» cultiver le calcul des infinitésimales, c'est que j'ai pu
» donner des échantillons considérables de son usage.
» M. Huygens en ayant su quelque chose par mes lettres,
» le méprisa, et ne crut point qu'il y avoit là dedans quelque
» mystère, jusqu'à ce qu'il en vit des usages surprenans
» qui le portèrent à l'étudier un peu avant sa mort : lui
» à qui un mérite tout-à-fait éminent donnoit quasi droit
» de mépriser tout ce qu'il ne savoit pas. J'ai parlé de
» ma *spécieuse générale* à M. le marquis de l'Hôpital,
» et à d'autres; mais ils n'y ont pas donné plus d'atten-
» tion que si je leur avois conté un songe. Il faudroit que
» je l'appuyasse par quelque usage palpable; mais pour
» cet effet, il faudroit fabriquer une partie au moins de
» ma caractéristique; ce qui n'est pas aisé, sur-tout dans
» l'état où je suis, et sans la conversation de personnes
» qui me puisse animer et assister dans des travaux de
» cette nature ».

Il parle plus clairement dans les Nouveaux Essais sur

d'Oldenbourg, qu'il ne croyoit pas que ces grands hommes eussent encore frappé au but. Ils pouvoient bien faire que des nations qui

---

l'Entendement humain, p. 363. « On pourroit introduire » un *caractère universel*, fort populaire, et meilleur que » celui des Chinois, si on employoit de petites figures à la » place des mots, qui représentassent les choses visibles » par leurs traits, et les invisibles par des visibles qui les » accompagnent, y joignant de certaines marques addi- » tionnelles, convenables pour faire entendre les inflexions » et les particules. Cela serviroit d'abord pour commu- » niquer aisément avec les nations éloignées; mais si on » l'introduisoit aussi parmi nous, sans renoncer pourtant à » l'écriture ordinaire, l'usage de cette manière d'écrire » seroit d'une grande utilité pour enrichir l'imagination et » pour donner des pensées moins sourdes et moins ver- » bales qu'on n'en a maintenant. Il est vrai que l'art de » dessiner n'étant point connu de tous, il s'ensuit que, » excepté les livres imprimés de cette façon (que tout le » monde apprendroit bientôt à lire), tout le monde ne » pourroit point s'en servir autrement que par une ma- » nière d'imprimerie, c'est-à-dire, ayant des figures gra- » vées toutes prêtes pour les imprimer sur du papier, et » y ajoutant ensuite avec la plume les marques des in- » flexions ou particules. Mais avec le temps, tout le » monde apprendroit le dessin dès sa jeunesse, pour » n'être point privé de la commodité de ce caractère » figuré, qui parleroit véritablement aux yeux, et qui » seroit fort au gré du peuple; comme en effet les paysans » ont déjà certains almanachs qui leur disent sans paroles » une bonne partie de ce qu'ils demandent : et je me sou- » viens d'avoir vu des imprimés satiriques en taille-douce

ne s'entendoient pas, eussent aisément commerce; mais ils n'avoient pas attrapé les véritables caractères *réels*, qui étoient l'instrument le plus fin dont l'esprit humain se pût servir, et qui devoient extrêmement faciliter et le raisonnement et la mémoire, et l'invention des choses. Ils devoient ressembler, autant qu'il étoit possible, aux caractères d'algèbre, qui en effet sont très-simples et très-expressifs, qui n'ont jamais ni superfluité, ni équivoque, et dont toutes les variétés sont raisonnées. Il a parlé en quelque endroit d'un *Alphabet des pensées humaines*, qu'il méditoit, selon toutes les apparences; cet alphabet avoit rapport à sa langue universelle. Après l'avoir trouvée, il eût encore fallu, quelque commode et quelque utile qu'elle eût été, trouver l'art de persuader aux différens peuples de s'en servir, et ce n'eût pas été là le moins difficile. Ils ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs.

Jusqu'ici nous n'avons vu que la vie savante de M. Leibnitz, ses talens, ses ouvrages, ses

» qui tenoient un peu de l'énigme, où il y avoit des *figures* » *signifiantes par elles-mêmes*, mêlées avec des paroles; » au lieu que nos lettres et les caractères chinois ne sont » significatifs que par la volonté des hommes (*ex institu-* » *to*) ».

projets ; il reste le détail des événemens de sa vie particulière.

Il étoit dans la société secrette des chimistes de Nuremberg, lorsqu'il rencontra par hasard à la table de l'hôtellerie où il mangeoit, M. le baron de Boinebourg, ministre de l'électeur de Mayence, Jean-Philippe. Ce seigneur s'apperçut promptement du mérite d'un jeune homme encore inconnu ; il lui fit refuser des offres considérables que lui faisoit le comte palatin pour récompense du livre de George Wlicovius, et voulut absolument l'attacher à son maître et à lui. En 1668, l'électeur de Mayence le fit conseiller de la chambre de révision de la chancellerie.

M. de Boinebourg avoit des relations à la cour de France ; et de plus il avoit envoyé son fils à Paris pour y faire ses études et ses exercices. Il engagea M. Leibnitz à y aller aussi en 1672, tant par rapport aux affaires qu'à la conduite du jeune homme. M. de Boinebourg étant mort en 1673, il passa en Angleterre, où peu de temps après, il apprit aussi la mort de l'électeur de Mayence, qui renversoit les commencemens de sa fortune. Mais le duc de Brunswick Lunebourg se hâta de se saisir de lui pendant qu'il étoit vacant ; il lui écrivit une lettre très-honorable, et très-propre à lui faire sentir qu'il étoit bien connu ;

ce qui est le plus doux et le plus rare plaisir des gens de mérite. Il reçut avec toute la joie et toute la reconnoissance qu'il devoit, la place de conseiller et une pension qui lui étoient offertes.

Cependant il ne partit pas sur le champ pour l'Allemagne. Il obtint permission de retourner encore à Paris, qu'il n'avoit pas épuisé à son premier voyage. De-là il repassa en Angleterre où il fit peu de séjour, et enfin se rendit, en 1676, auprès du duc Jean-Frederic. Il y eut une considération qui appartiendroit autant, et peut-être plus, à l'éloge de ce prince, qu'à celui de M. Leibnitz.

Trois ans après il perdit ce grand protecteur, auquel succéda le duc Ernest Auguste, alors évêque d'Osnabruck. Il passa à ce nouveau maître, qui ne le connut pas moins bien. Ce fut sur ces vues et par ses ordres qu'il s'engagea à l'histoire de Brunswick; et en 1687, il commença les voyages qui y avoient rapport. L'électeur Ernest Auguste le fit, en 1696, son conseiller privé de justice. On ne croit point en Allemagne que les savans soint incapables des charges.

En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de cette académie. Il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plutôt, et à titre de pensionnaire. Pendant qu'il étoit à

Paris, on voulut l'y fixer fort avangeutasement, pourvu qu'il se fît catholique; mais tout tolérant qu'il étoit, il rejeta absolument cette condition.

Comme il avoit une extrême passion pour les sciences, il voulut leur être utile; non seulement par ses découvertes, mais par la grande considération où il étoit. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin, ce qui fut entièrement fini en 1700, sur le plan qu'il avoit donné. L'année suivante, cet électeur fut déclaré roi de Prusse; le nouveau royaume et la nouvelle académie prirent naissance presque en même temps. Cette compagnie, selon le génie de son fondateur, embrassoit, outre la physique et les mathématiques, l'histoire sacrée et profane et toute l'antiquité. Il en fut fait président perpétuel, et il n'y eut point de jaloux.

En 1710, parut un volume de l'académie de Berlin, sous le titre de *Miscellanea Berolinensia.*

Là M. Leibnitz paroît en divers endroits sous presque toutes ses différentes formes, d'historien, d'antiquaire, d'étymologiste, de physicien, de mathématicien; on y peut ajouter celle d'orateur, à cause d'une fort belle épître dédicatoire adressée au roi de

Prusse; il n'y manque que celle de jurisconsulte et de théologien, dont la constitution de son académie ne lui permettoit pas de se revêtir.

Il avoit les mêmes vues pour les états de l'électeur de Saxe, roi de Pologne; et il vouloit établir à Dresde une académie, qui eût correspondance avec celle de Berlin, mais les troubles de Pologne lui ôtèrent toute espérance de succès.

En récompense, il s'ouvrit à lui, en 1711, un champ plus vaste, et qui n'avoit point été cultivé. Le czar, qui a conçu la plus grande et la plus noble pensée qui puisse tomber dans l'esprit d'un souverain, celle de tirer ses peuples de la barbarie, et d'introduire chez eux les sciences et les arts, alla à Torgau pour le mariage du prince son fils aîné, avec la princesse Charlotte Christine, et y vit et consulta beaucoup M. Leibnitz sur son projet. Le sage étoit précisément tel que le monarque méritoit de le trouver.

Le czar fit à M. Leibnitz un magnifique présent, et lui donna le titre de son conseiller privé de justice, avec une pension considérable. Mais ce qui est encore plus glorieux pour lui, l'histoire de l'établissement des sciences en Moscovie ne pourra jamais l'oublier, et son nom y marchera à la suite de celui du

czar. C'est un bonheur rare pour un sage moderne, qu'une occasion d'être législateur de barbares : ceux qui l'ont été dans les premiers temps, sont ces chantres miraculeux qui attiroient les rochers, et bâtissoient des villes avec la lyre; et M. Leibnitz eût été travesti par la fable en Orphée, ou en Amphion.

Il n'y a point de prospérité continue. Le roi de Prusse mourut en 1713, et le goût du roi, son successeur, entièrement déclaré pour la guerre, menaçoit l'académie de Berlin d'une chûte prochaine. M. Leibnitz songea à procurer aux sciences un siége plus assuré, et se tourna du côté de la cour impériale. Il y trouva le prince Eugène, qui, pour être un si grand général, et fameux par tant de victoires, n'en aimoit pas moins les sciences, et qui favorisa de tout son pouvoir le dessein de M. Leibnitz. Mais la peste survenue à Vienne, rendit inutiles tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour y former une académie. Il n'eut qu'une assez grosse pension de l'empereur, avec des offres très-avantageuses, s'il vouloit demeurer dans sa cour. Dès le temps du couronnement de ce prince, il avoit déjà eu le titre de conseiller aulique.

Il étoit encore à Vienne en 1714, lorsque la reine Anne mourut, à laquelle succéda l'électeur d'Hanovre, qui réunissoit sous sa

domination un électorat et les trois royaumes de la Grande-Bretagne, M. Leibnitz et M. Newton. M. Leibnitz se rendit à Hanovre, mais il n'y trouva plus le roi, et il n'étoit plus d'âge à le suivre jusqu'en Angleterre. Il lui marqua son zèle plus utilement par des réponses qu'il fit à quelques libelles anglois, publiés contre sa majesté.

Le roi d'Angleterre repassa en Allemagne, où M. Leibnitz eut enfin la joie de le voir roi. Depuis ce temps, sa santé baissa toujours; il étoit sujet à la goutte, dont les attaques devenoient plus fréquentes. Elle lui gagna les épaules; et on croit qu'une certaine tisanne particulière qu'il prit dans un grand accès, et qui ne passa point, lui causa les convulsions et les douleurs excessives, dont il mourut en une heure, le 14 novembre 1716. Dans les derniers momens qu'il put parler, il raisonnoit sur la manière dont le fameux Furtembach avoit changé la moitié d'un clou de fer en or.

Le savant M. Eckard, qui avoit vécu dix-neuf ans avec lui, qui l'avoit aidé dans ses travaux historiques, et que le roi d'Angleterre a choisi en dernier lieu pour être historiographe de sa maison, et son bibliothécaire à Hanovre, prit soin de lui faire une sépulture très-honorable, ou plutôt une pompe funèbre.

Toute la cour y fut invitée, et personne n'y parut. M. Eckard dit qu'il en fut fort étonné ; cependant les courtisans ne firent que ce qu'ils devoient ; le mort ne laissoit après lui personne qu'ils eussent à considérer, et ils n'eussent rendu ce dernier devoir qu'au mérite.

M. Leibnitz ne s'étoit point marié, il y avoit pensé à l'âge de cinquante ans ; mais la personne qu'il avoit en vue voulut avoir le temps de faire ses réflexions. Cela donna à M. Leibnitz le loisir de faire aussi les siennes, et il ne se maria point (1).

(1) Jordan, auteur d'un recueil de littérature, imprimé à Amsterdam, 1730, a dit que Leibnitz a eu un bâtard dans sa jeunesse, dont il se servoit comme de domestique (l'auteur des Lettres Juives dit qu'il en avoit fait son secrétaire). Il avoit, dit-il, beaucoup de confiance en lui. M. Kirch, qui l'a souvent vu, a observé qu'il lui ressembloit ; il l'appeloit *Guillaume Dinninger*. Le P. Niceron, qui rapporte cette particularité sur l'autorité de Jordan, dit que cet auteur en ajoute une autre qui n'est pas si croyable, c'est que M. Leibnitz refusa la charge de bibliothécaire du Vatican, que le cardinal Casanata lui offrit pendant qu'il étoit à Rome. Nous pensons que la première anecdote n'est pas plus croyable que l'autre. M. de Fontenelle, très-instruit de toutes les particularités de la vie de Leibnitz, ne l'auroit pas vraisemblablement laissé ignorer à ses lecteurs, s'il l'avoit connue. Nemeitz, dans l'ouvrage déjà cité, révoque ce fait en doute. Sa raison est qu'il n'en a jamais entendu parler à Hanovre, où Leibnitz ne manquoit pas de censeurs et même d'ennemis.

Il étoit d'une forte complexion. Il n'avoit guère eu de maladies, excepté quelques vertiges dont il étoit quelquefois incommodé, et la goutte. Il mangeoit beaucoup et buvoit peu (1), quand on ne le forçoit pas, et jamais de vin sans eau. Chez lui il étoit absolument le maître, car il y mangeoit toujours seul. Il ne régloit pas ses repas à de certaines heures, mais selon ses études; il n'avoit point de ménage, et envoyoit querir chez un traiteur la première chose trouvée. Depuis qu'il avoit la goutte, il ne dînoit que d'un peu de lait, mais il faisoit un grand souper, sur lequel il se couchoit à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormoit qu'assis sur une chaise, et ne s'en réveilloit pas moins frais à 7 ou 8 heures du matin. Il étudioit de suite; et il a été des mois entiers sans quitter le siége, pratique fort propre à avancer beaucoup un travail, mais fort mal-saine. Aussi croit-on qu'elle lui attira une fluxion sur la jambe droite, avec un ulcère ouvert. Il y voulut remédier à sa manière, car il consultoit peu les

(1) Leibnitz étoit d'une taille médiocre, plutôt maigre que gras; il avoit la physionomie douce, la vue très-courte, mais infatigable, et qui s'est bien soutenue jusqu'à la fin. Il mangeoit bien et buvoit peu. *Niceron*, *Mémoires*, *tome 2*, *page 75*.

médecins (1), et il vint à ne pouvoir presque plus marcher, ni quitter le lit.

Il faisoit des extraits de tout ce qu'il lisoit,

(1) Diverses raisons ont pu engager Leibnitz à consulter rarement les médecins; mais il n'en est pas moins vrai que personne n'a jamais parlé plus honorablement de la médecine, et ne s'est intéressé aussi vivement et aussi constamment aux progrès de cet art. Nous avions rassemblé, dans la première édition de notre ouvrage, tous les textes où sont déposés les sentimens et les conseils de ce philosophe incomparable sur un art si précieux à l'humanité : et nous ne craignons point de dire que cette collection forme le titre le plus glorieux à la médecine, qui exista jamais. Nous allons en citer quelques traits.

« Il faut inculquer à tous ceux qui ont quelque autorité » dans les états, cette grande maxime qu'ils expérimen- » tent souvent dans leur propre personne et dans les per- » sonnes qui leur sont chères, et le plus souvent trop tard, » c'est qu'après la vertu et la tranquillité publique, il n'y » a rien de plus précieux aux hommes que la santé; et que » l'art de la conserver et de la rétablir, est celui de tous » les arts qui mérite le plus que le gouvernement n'épargne » rien pour favoriser ses progrès.

» Je parle ainsi avec d'autant plus de confiance que » n'étant pas médecin, on ne peut pas me soupçonner » d'avoir en vue mon intérêt particulier. J'ai même lieu » de penser que les princes ou leurs principaux ministres » rempliroient leur devoir à cet égard, si une certaine » opinion malheureuse ne s'étoit par-tout emparée de ces » hommes qu'on regarde comme plus pénétrans que les » autres, c'est que la médecine, si vous en exceptez une » petite partie, et connue encore de tout le monde, est

et

et y ajoutoit ses réflexions ; après quoi il mettoit tout cela à part, et ne les regardoit plus. Sa mémoire, qui étoit admirable, ne se

» un art incertain, et qui, semblable à la pierre philosophale, ne sert qu'à repaître de magnifiques espérances, » la crédulité des hommes ; et de même que par-tout on » rencontre des hommes ingénieux contre la religion, et » qui s'imaginent montrer une certaine force d'esprit à » tourner la piété en ridicule, on en rencontre aussi d'autres qui avec moins de méchanceté, mais aussi peu de » prudence, plaisantent perpétuellement sur les médecins : » hélas ! les uns et les autres se jouent aux dépens de leur » salut....

» Si la médecine est encore si imparfaite, avec la grande » facilité que Dieu nous fournit aujourd'hui d'en avancer » les progrès, il ne faut pas tant l'imputer aux médecins, » à qui leurs occupations souvent permettent à peine de » prendre la nourriture et le sommeil nécessaire, il faut, » dis-je, ne pas tant le leur imputer, qu'aux personnes » en place, qui se déchargent avec autant d'injustice que » d'imprudence, d'une partie si importante de l'administration publique, sur de simples particuliers, et tout occupés encore du soin d'assurer leur subsistance.

» Quoi de plus étonnant ? On fortifie des villes, on y » rassemble des ingénieurs ; on les environne d'ouvrages » construits avec des frais immenses, et qui suffiront quelquefois à peine pour soutenir un mois de siége ; et cependant on ne fait rien pour arrêter les ravages d'un » ennemi intérieur et perpétuel que notre nature, et quelquefois notre imprudence arment contre nous-mêmes. » *Tome 2, page 110, de Novo anti-disent.* »

Il dit ailleurs, tome 5, page 68, « La science de la

déchargeoit point, comme à l'ordinaire, des choses qui étoient écrites, mais seulement l'écriture avoit été nécessaire pour les y graver à jamais. Il étoit toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières; et le roi d'Angleterre l'appeloit son *dictionnaire vivant.*

» médecine vaut mieux que celle de la guerre, et seroit » beaucoup plus estimée, si les hommes étoient sages. Et si » on prenoit autant de soin de la médecine que de la » science militaire, et si les récompenses des grands mé- » decins étoient aussi grandes que celles des grands géné- » raux, la médecine seroit bien plus parfaite qu'elle ne » l'est ».

Dans les Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, page 392, il dit encore : « Il y aura un temps où le nombre » des bons médecins étant devenu plus grand, et le nombre » des gens de certaines professions, dont on aura moins » besoin alors, étant diminué à proportion, le public sera » en état de donner plus d'encouragement à la recherche » de la nature, et sur-tout à l'avancement de la méde- » cine; et alors cette science importante sera bientôt portée » fort au-delà de son présent état, et croîtra à vue d'œil. » Je crois en effet que cette partie de la police devroit » être l'objet des plus grands soins de ceux qui gouver- » nent, après celui de la vertu; et qu'un des plus grands » fruits de la bonne morale ou de la bonne politique, sera » de nous amener une meilleure médecine, quand les » hommes commenceront à être plus sages qu'ils ne sont, » et quand les grands auront appris à mieux employer » leurs richesses et leur puissance pour leur propre bon- » heur ».

Il s'entretenoit volontiers avec toutes sortes de personnes, gens de cour, artisans, laboureurs, soldats. Il n'y a guère d'ignorant qui ne puisse apprendre quelque chose au plus savant homme du monde; et en tout cas le savant s'instruit encore quand il sait bien considérer l'ignorant (1). Il s'entretenoit même souvent avec les dames, et ne comptoit point pour perdu le temps qu'il donnoit à leur conversation. Il se dépouilloit parfaitement avec elles du caractère de savant et de philosophe, caractères cependant presque indélébiles, et dont elles apperçoivent bien finement et avec bien du dégoût les traces les plus légères. Cette facilité de se communiquer, le faisoit aimer de tout le monde : un savant illustre, qui est populaire et familier, c'est presque un prince

(1) M. Nemeitz, dans la sixième partie de ses Mélanges, nous a conservé une anecdote qui peint le caractère véritablement bon de Leibnitz, et la manière innocente dont il savoit se délasser de ses travaux. Il faisoit venir fort souvent chez lui, dit-il, des enfans de l'un et de l'autre sexe, et leur ordonnoit de se livrer devant ses yeux aux amusemens de leur âge. Tranquillement assis sur son fauteuil, il prenoit plaisir à observer leurs jeux, à écouter leurs petits raisonnemens, à épier la nature dans les uns et les autres; et quand son ame avoit assez joui de ce spectacle innocent, il renvoyoit ces enfans après leur avoir fait donner quelques sucreries. *Observ. Hist. sur la Littérature allemande, chez Savoye*, 1782, *page* 139.

qui le seroit aussi ; le prince a pourtant beaucoup d'avantage.

M. Leibnitz avoit un commerce de lettres prodigieux. Il se plaisoit à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les savans de l'Europe ; il leur fournissoit des vues, il les animoit, et certainement il prêchoit d'exemple. On étoit sûr d'une réponse dès qu'on lui écrivoit, ne se fût-on proposé que l'honneur de lui écrire. Il est impossible que ses lettres ne lui aient emporté un temps très-considérable ; mais il aimoit autant l'employer au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à son profit ou à sa gloire particulière.

Il étoit toujours d'une humeur fort gaie ; et à quoi serviroit sans cela d'être philosophe ? On l'a vu très-affligé à la mort du feu roi de Prusse et de l'électrice Sophie. La douleur d'un tel homme est la plus belle oraison funèbre.

Il se mettoit aisément en colère, mais il en revenoit aussitôt. Ses premiers mouvemens n'étoient pas d'aimer la contradiction sur quoi que ce fût, mais il ne falloit qu'attendre les seconds ; et en effet, ces seconds mouvemens, qui sont les seuls dont il reste des marques, lui feront éternellement honneur.

On l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel. Ses pasteurs

lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles.

On l'accuse aussi d'avoir aimé l'argent. Il avoit un revenu très-considérable en pensions, du duc de Wolfembutel, du roi d'Angleterre, de l'empereur, du czar, et vivoit toujours assez grossièrement. Mais un philosophe ne peut guère, quoiqu'il devienne riche, se tourner à des dépenses inutiles et fastueuses qu'il méprise. De plus, M. Leibnitz laissoit aller le détail de sa maison comme il plaisoit à ses domestiques, et il dépensoit beaucoup en négligence; cependant la recette étoit toujours la plus forte; et on lui trouva après sa mort une grosse somme d'argent comptant qu'il avoit caché. C'étoient deux années de son revenu. Ce trésor lui avoit causé pendant sa vie de grandes inquiétudes qu'il avoit confiées à un ami; mais il fut encore plus funeste à la femme de son seul héritier, fils de sa sœur, qui étoit curé d'une paroisse près de Leipzig. Cette femme, en voyant tant d'argent ensemble qui lui appartenoit, fut si saisie de joie, qu'elle en mourut subitement (1).

M. Eckard promet une vie plus complette de M. Leibnitz; c'est aux mémoires qu'il a eu

(1) M. Nemeitz dit que le neveu emporta quatorze à seize mille écus, et ne parle pas de l'accident de sa femme.

la bonté de me fournir, qu'on en doit déjà cette ébauche. Il rassemblera en un volume toutes les pièces imprimées de ce grand homme, éparses en une infinité d'endroits, de quelque espèce qu'elles soient. Ce sera là, pour ainsi dire, une résurrection d'un corps dont les membres étoient extrêmement dispersés, et le tout prendra une nouvelle vie par cette réunion. De plus, M. Eckard donnera toutes les œuvres posthumes qui sont achevées, et des *leibniziana* qui ne seront pas la partie du recueil la moins curieuse. Enfin il continuera l'histoire de Brunswick, dont M. Leibnitz n'a fait que ce qui est depuis le commencement du règne de Charlemagne, jusqu'à l'an 1005. C'est prolonger la vie des grands hommes, que de poursuivre dignement leurs entreprises.

PENSÉES
DE LEIBNIZ (1)
SUR LA RELIGION,
LA MORALE ET L'ÉGLISE.

ATHÉISME.

Tom. 5, *p.* 344. *Epistola* 1, *ad Spizelium.*

IL seroit à souhaiter que les savans réunissent toutes leurs forces pour terrasser le monstre de l'athéisme, et ne souffrissent pas qu'un mal qui ne tend à rien moins qu'à l'anarchie universelle et au renversement de la société, fît parmi eux de plus grands progrès..... Il vient de paroître en Angleterre une apologie du genre humain contre l'accusation d'athéisme. Son auteur, M. Fabricius, y soutient qu'il n'a jamais existé de nation vraiment athée. Je suis très-persuadé qu'il a raison.

(1) Nous avons suivi dans l'éloge la manière d'écrire le nom de M. Leibniz qu'avoit adoptée M. de Fontenelle; mais dans le cours de l'ouvrage, nous écrirons ce nom comme l'écrivoit notre philosophe, qui a toujours signé *Leibniz*.

ATHÉES FANATIQUES.

Tome 5, page 55.

MILORD Shaftsbury a raison de dire que l'enthousiasme va plus loin qu'on ne pense, et qu'il y a jusqu'à des athées fanatiques; car ils peuvent avoir des imaginations ou visions creuses aussi bien que les autres. On peut être incrédule d'un côté et crédule de l'autre; comme un M. du Son, habile machiniste de l'électeur palatin Charles-Louis, qui croyoit les prophéties de Nostradamus, et ne croyoit pas celles de la Bible; et comme un juif des Pays-Bas, qui de tout le Nouveau Testament ne recevoit que l'Apocalypse, parce qu'il y croyoit trouver la pierre philosophale.

ORIGINE DU MATÉRIALISME.

Tom. 1, p. 5, Confessio fidei contra atheistas.

LE divin Bacon a très-bien dit que la philosophie superficiellement étudiée nous éloignoit de Dieu; mais qu'elle nous y ramenoit quand elle étoit approfondie. Nous l'éprouvons dans ce siècle également fécond en savans et

en impies. Car après que les sciences mathématiques eurent été plus cultivées que jamais, et que la chimie et l'anatomie nous eurent aidés à pénétrer jusque dans l'intérieur des corps, il sembla d'abord qu'on pouvoit, par leur figure et leur mouvement, rendre une raison mecanique de la plupart des effets, pour l'explication desquels les anciens recouroient à Dieu seul, ou à je ne sais quelles formes incorporelles : alors quelques hommes d'esprit essayèrent s'ils ne pourroient pas, sans admettre la supposition d'un Dieu, et sans le faire intervenir dans leurs raisonnemens, sauver et expliquer les phénomènes de la nature, c'est-à-dire tout ce que nous appercevons dans les corps. Cette tentative leur ayant paru réussir jusqu'à un certain point, ils avancèrent aussitôt avec autant de précipitation que de confiance (parce que sans doute ils n'étoient point remontés jusqu'aux fondemens et aux principes), que la raison naturelle ne leur fournissoit aucune preuve de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, mais qu'il falloit croire l'une et l'autre sur la relation des historiens, ou sur les ordres des princes. Tel a été le sentiment de Hobbes, auteur très-subtil, et qui par d'excellentes productions, mériteroit qu'on passât ici son nom sous silence, s'il n'étoit pas nécesssaire de prévenir contre l'abus qu'on pourroit faire

de son autorité : et plût à Dieu que d'autres allant encore plus loin, et mettant en doute jusqu'à l'autorité des écritures et la foi des histoires, n'eussent pas ouvertement tenté de précipiter l'univers dans l'athéisme.

J'avoue que j'ai toujours vu avec indignation qu'on abuse des lumières de l'esprit humain pour l'aveugler lui-même ; et je me suis appliqué à la recherche des vrais principes, avec d'autant plus d'ardeur, que je souffrois plus impatiemment que des novateurs entreprissent par leur subtilité de me priver du plus grand bien de cette vie, c'est-à-dire de la certitude que mon ame survivra éternellement à mon corps, et de l'espérance qu'un Dieu infiniment bon couronnera enfin la vertu et l'innocence.

EXISTENCE d'une première cause immatérielle.

Tome 1, *page* 6, *Confessio fidei contra atheïstas.*

METTANT à part tout préjugé ; et sans me prévaloir de l'autorité de l'écriture et de l'histoire, je vais pénétrer en esprit dans les corps, et tenter si l'on ne peut pas rendre raison des phénomènes qu'ils offrent à nos sens, sans avoir recours à la supposition d'une cause immatérielle.

Je commence par convenir avec les philosophes modernes, qui ont renouvellé la philosophie de Démocrite et d'Epicure, et que Boile appelle assez bien les philosophes corpusculaires, tels que sont Galilée, Bacon, Gassendi, Descartes, Hobbes, Digbi; je conviens, dis-je, avec eux, que quand il s'agit de rendre raison des phénomènes des corps, on ne doit pas recourir à Dieu, à une qualité ou forme incorporelle, ou à une autre chose quelconque, sans une véritable nécessité;

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

mais qu'on doit, autant qu'on le peut, les déduire tous de la nature du corps et de ses premières qualités, la grandeur, la figure et le mouvement.

Mais quoi! si je démontre qu'on ne peut trouver dans la nature du corps l'origine de ces premières qualités elles-mêmes, alors *nos naturalistes* seront forcés d'avouer, à ce que j'espère, que les corps ne se suffisent point à eux-mêmes, et qu'ils ne peuvent exister, à moins qu'un principe immatériel ne détermine leur existence. Or c'est ce que je vais démontrer clairement et directement.

N'est-il pas évident que si ces qualités ne peuvent être déduites de la nature du corps, elles ne peuvent exister dans les corps aban-

donnés à eux-mêmes, puisque la raison de toute modification et de toute manière d'être dans une chose, doit être déduite, ou de cette chose elle-même, ou d'un principe qui lui soit extrinsèque. Or on définit le corps, ce qui existe dans l'espace : tous les hommes effectivement appellent ce qui est renfermé dans un certain espace, un corps; et il n'y a point de corps qui ne soit contenu dans un certain espace. Cette définition est composée de deux termes, l'espace et l'existence.

Du terme d'*espace* résulte dans le corps la grandeur et la figure : car un corps a précisément la même grandeur et la même figure que l'espace qu'il remplit. Je demande maintenant pourquoi le corps occupe un tel espace et d'une dimension plutôt que d'une autre? Pourquoi, par exemple, il a trois pieds au lieu de deux, pourquoi il est quarré au lieu d'être rond? On ne peut en rendre aucune raison tirée de la nature du corps; car la même matière est d'elle-même indifférente à toutes sortes de figures, et n'est pas plus déterminée à la figure quarrée qu'à la figure ronde. On ne peut donc répondre que de l'une de ces deux manières, si l'on ne veut pas recourir à un principe incorporel, ou que le corps en question a été quarré de toute éternité, ou qu'il est devenu quarré par le choc

d'un autre corps. Si vous dites qu'il est quarré de toute éternité, par-là même vous ne donnez point la raison qu'on demande : car pourquoi n'auroit-il pas pu être rond de toute éternité? L'éternité ne peut être en effet conçue comme principe d'aucune chose. Si vous dites qu'il est devenu quarré par la rencontre d'un autre corps, je demande pourquoi avant cette rencontre il avoit une telle ou telle figure; et si pour m'en rendre raison, vous supposez encore la rencontre d'un autre corps, et ainsi de suite à l'infini, chacune de vos réponses amènera une question nouvelle, et il y aura toujours lieu de demander la raison de la raison, et ainsi vous n'aurez jamais donné de raison suffisante. Il sera donc démontré que si on ne consulte que la matière des corps, on ne rendra jamais raison pourquoi ils ont telle grandeur et telle figure.

Nous avons dit que la définition du corps avoit deux parties, l'espace et l'existence dans l'espace : que de la première il résultoit que le corps avoit nécessairement une certaine grandeur et une figure, quoique encore indéterminée; mais c'est à l'existence dans cet espace que se rapporte le mouvement, puisque dès que le corps commence à exister dans un espace différent de celui qu'il occupoit auparavant, il est censé en mouvement. Cependant si l'on

considère la chose plus attentivement, on verra que la mobilité suit bien de la nature du corps, mais non pas le mouvement même. Car par cela seul, qu'un corps est dans un tel espace, il peut être aussi dans un autre espace égal et semblable au premier, c'est-à-dire qu'il peut être mu ; puisque pouvoir être dans un autre espace, c'est pouvoir changer d'espace, et pouvoir changer d'espace, c'est pouvoir être mu, puisque le mouvement n'est qu'un changement d'espace.

Mais le mouvement actuel ne résulte point de l'existence du corps dans l'espace : au contraire, il en résulte le repos ou la persévérance dans le même espace, si l'on conçoit le corps abandonné à lui seul.... Il est donc bien démontré qu'aucun mouvement, aucune figure et aucune grandeur déterminées ne peuvent exister dans les corps abandonnés à eux-mêmes....

DÉMONSTRATION sommaire de l'existence de Dieu souverainement parfait.

Théodicée, tom. 1, p. 486, §. 7, édition de Lausanne.

DIEU est *la première raison des choses;* car celles qui sont bornées, comme celles que nous voyons et expérimentons, sont contingentes, et n'ont rien entre elles qui rende leur existence nécessaire; étant manifeste que le temps, l'espace et la matière, unies et uniformes en elles-mêmes, et indifférentes à tout, pouvoient recevoir de tout autres mouvemens et figures, et dans un autre ordre. Il faut donc chercher *la raison de l'existence du monde*, qui est l'assemblage entier des choses *contingentes :* et il faut la chercher dans *la substance qui porte la raison de son existence avec elle*, et laquelle par conséquent est *nécessaire* et éternelle. Il faut aussi que cette cause soit *intelligente;* car ce monde qui existe étant contingent, et une infinité d'autres mondes étant également possibles et également prétendans à l'existence, pour ainsi dire, aussi bien que lui, il faut que la cause du monde ait eu égard ou relation à tous ces mondes possibles, pour en déterminer un. Et cet égard ou rapport d'une substance existante à de

simples possibilités, ne peut être autre chose que l'*entendement* qui en a les idées; et en déterminer une, ne peut être autre chose que l'acte de la *volonté* qui choisit : et c'est la *puissance* de cette substance qui en rend la volonté efficace. La puissance va à l'*être*, la sagesse ou l'entendement *au vrai*, et la volonté *au bien*. Et cette cause intelligente doit être infinie de toutes les manières, et absolument parfaite en *puissance*, en *sagesse* et en *bonté*, puisqu'elle va à tout ce qui est possible; et comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'en admettre plus d'*une*. Son entendement est la source des *essences*, et sa volonté est l'origine des *existences*. Voilà en peu de mots la preuve d'un Dieu unique avec ses perfections, et par lui l'origine des choses.

IDÉES

IDÉES *et Vérités éternelles, preuve de l'Existence de Dieu.*

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 414.

LES scholastiques ont fort disputé *de constantiâ subjecti*, comme ils l'appeloient; c'est-à-dire, comment la proposition faite sur un sujet, peut avoir une vérité réelle, si ce sujet n'existe point? C'est que la vérité n'est que conditionnelle, et dit, qu'en cas que le sujet existe jamais, on le trouvera tel.

Mais on demandera encore en quoi est fondée cette connexion, puisqu'il y a de la réalité là-dedans qui ne trompe pas? La réponse sera, qu'elle est dans la liaison des idées.

Mais on demandera en répliquant, où seroient ces idées si aucun esprit n'existoit, et que deviendroit alors le fondement réel de cette certitude des vérités éternelles? Cela nous mène enfin au dernier fondement des vérités, savoir à cet esprit suprême et universel qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la région des vérités éternelles, comme S. Augustin l'a reconnu et l'exprime d'une manière assez vive; et afin qu'on ne pense pas qu'il n'est point nécessaire

d'y recourir, il faut considérer que ces vérités nécessaires contiennent la raison déterminante et le principe *régulatif* des existences mêmes, en un mot les loix de l'univers. Ainsi ces vérités nécessaires étant antérieures aux existences des êtres contingens, il faut bien qu'elles soient fondées dans l'existence d'une substance nécessaire. C'est là où je trouve l'original des idées et des vérités qui sont gravées dans nos ames, non pas en forme de propositions, mais comme des sources dont l'application et les occasions feront naître des énonciations actuelles.

LA Démonstration Cartésienne de l'Existence de Dieu complettée et mise hors de toute atteinte.

Tome 2, page 254.

J'AI déjà dit ailleurs mon sentiment sur la démonstration de l'existence de Dieu de Saint Anselme, renouvelée par Descartes, dont la substance est que ce qui renferme dans son idée toutes les perfections ou le plus grand de tous les êtres possibles, comprend aussi l'existence dans son essence, puisque l'existence est du nombre des perfections, et qu'autrement quelque chose pourroit être ajoutée à ce qui est parfait. Je

tiens le milieu entre ceux qui prennent ce raisonnement pour un sophisme, et entre l'opinion du R. P. Lami, expliquée ici, qui le prend pour une démonstration achevée. J'accorde donc que c'est une démonstration, mais imparfaite, qui demande ou suppose une vérité qui mérite d'être encore démontrée. Car on suppose tacitement que Dieu, ou bien l'être parfait, est possible. Si ce point étoit encore démontré comme il faut, on pourroit dire que l'existence de Dieu seroit démontrée géométriquement *à priori*. Et cela montre ce que j'ai déjà dit, qu'on ne peut raisonner parfaitement sur des idées, qu'en connoissant leur possibilité : à quoi les géomètres ont pris garde; mais pas assez les cartésiens. Cependant on peut dire que cette démonstration ne laisse pas d'être considérable, et pour ainsi dire présomptive. Car tout être doit être tenu possible jusqu'à ce qu'on prouve son impossibilité. Je doute cependant que le P. Lami ait eu sujet de dire qu'elle a été adoptée par l'école : car l'auteur de la note marginale remarque fort bien ici que S. Thomas l'avoit rejetée.

Quoi qu'il en soit, on pourroit former une démonstration encore plus simple, en ne parlant point des perfections, pour n'être point arrêté par ceux qui s'aviseroient de nier que

toutes les perfections soient compatibles, et par conséquent que l'idée en question soit possible. Car en disant seulement que Dieu est un être de soi ou primitif, *ens a se*, c'est-à-dire qui existe de son essence; il est aisé de conclure par cette définition, qu'un tel être, s'il est possible, existe; ou plutôt cette conclusion est un corollaire qui se tire immédiatement de la définition, et n'en diffère presque point. Car l'essence de la chose n'étant que ce qui fait sa possibilité en particulier, il est bien manifeste qu'exister par son essence, est exister par sa possibilité. Et si l'*être de soi* étoit défini en termes encore plus approchans, en disant que c'est l'*être qui doit exister parce qu'il est possible*, il est manifeste que tout ce que l'on pourroit dire de l'existence d'un tel être, seroit de nier sa possibilité.

On pourroit encore faire à ce sujet une proposition modale, qui seroit un des meilleurs fruits de toute la logique. Savoir que *si l'être necessaire est possible, il existe;* car l'*être nécessaire*, et l'*être par son essence* ne sont qu'une même chose. Ainsi le raisonnement pris de ce biais paroît avoir de la solidité; et ceux qui veulent que des seules notions, idées, définitions, ou essences possibles, on ne puisse jamais inférer l'existence actuelle, retombent en effet dans ce que je viens de dire,

c'est-à-dire qu'ils nient la possibilité de l'*être de soi*. Mais ce qui est bien à remarquer, ce biais même sert à faire connoître qu'ils ont tort, et remplit enfin le vide de la démonstration. Car si l'*être de soi* est impossible, tous les êtres par autrui le sont aussi; puisqu'ils ne sont enfin que par l'*être de soi*: ainsi rien ne sauroit exister.

Ce raisonnement nous conduit à une autre importante proposition modale, égale à la précédente, et qui, jointe avec elle, achève la démonstration. On la pourroit énoncer ainsi: *Si l'être nécessaire n'est point, il n'y a point d'être possible.* Il semble que cette démontration n'avoit pas été portée si loin jusqu'ici: cependant j'ai travaillé aussi ailleurs à prouver que l'être parfait est possible.

CONSIDÉRATIONS des Causes finales, propres à faire connoître et à prouver l'Existence de Dieu.

Tome 2, lettre à M. Nicaise, p. 245, 251, 252.

LES principes qu'a posés l'abbé Fayd'it renferment des conséquences étranges auxquelles on ne prend pas assez garde. Après avoir détourné les philosophes de la recherche des causes finales, ou, ce qui est la même chose, de la

considération de la sagesse divine dans l'ordre des choses, qui à mon avis doit être le plus grand but de la philosophie, il en fait entrevoir la raison dans un endroit de ses principes, où voulant s'excuser de ce qu'il semble avoir attribué arbitrairement à la matière certaines figures et certains mouvemens, il dit qu'il a eu droit de le faire, parce que la matière prend successivement toutes les formes possibles, et qu'ainsi il a fallu qu'elle soit enfin venue à celles qu'il a supposées. Mais si ce qu'il dit est vrai, si tout possible doit arriver, et s'il n'y a pas de fiction, quelque absurde et indigne qu'elle soit, qui n'arrive en quelque temps, ou en quelque lieu de l'univers; il s'en suit qu'il n'y a ni choix ni providence : que ce qui n'arrive point est impossible, et que ce qui arrive est nécessaire. Justement comme Hobbes et Spinosa le disent en termes plus clairs. . . . . .

. . Si Dieu est auteur des choses, et s'il est souverainement sage, on ne sauroit assez bien raisonner de la structure de l'univers, sans y faire entrer les vues de sa sagesse, comme on ne sauroit assez bien raisonner sur un bâtiment, sans entrer dans les fins de l'architecte. J'ai allégué ailleurs un excellent passage du Phédon de Platon (qui est le dialogue de la mort de Socrate), où le philosophe

Anaximandre, qui avoit posé deux principes, un esprit intelligent, et la matière, est blâmé pour n'avoir point employé cette intelligence ou cette sagesse dans le progrès de son ouvrage; s'étant contenté des figures, et des mouvemens de la matière : et c'est justement le cas de nos philosophes modernes trop matériels. Mais, dit-on, en physique on ne demande point pourquoi les choses sont, mais comment elles sont. Je réponds qu'on y demande l'un et l'autre. Souvent par la fin, on peut mieux juger des moyens. Outre que pour expliquer une machine, on ne sauroit mieux faire que de proposer son but, et de montrer comment toutes ses pièces y servent. Cela peut même être utile à trouver l'origine de l'intention. Je voudrois qu'on se servît de cette méthode encore dans la médecine; le corps de l'animal est une machine en même temps hydraulique, pneumatique et pyrobolique, dont le but est d'entretenir un certain mouvement; et en montrant ce qui sert à ce but et ce qui nuit, on feroit connoître tant la phisiologie que la thérapeutique. Ainsi on voit que les causes finales servent en physique, non seulement pour admirer la sagesse de Dieu, ce qui est le principal, mais encore pour connoître les choses et pour les manier. J'ai montré ailleurs que tandis qu'on peut encore disputer de la cause

efficiente de la lumière, que M. Descartes n'a pas assez bien expliquée, comme les plus intelligens avouent maintenant, la cause finale suffit pour deviner les loix qu'elle suit; car pourvu qu'on se figure que la nature a eu pour but de conduire les rayons d'un point donné à un autre point donné par le chemin le plus facile, on trouve admirablement bien toutes ces loix, en employant seulement quelques lignes d'analyse, comme j'ai fait dans les actes de Leipzig. M. Molineux m'en a su bon gré dans sa dioptrique, et il a fort approuvé la remarque que j'avois faite à cette occasion, du bel usage des causes finales, qui nous élève à la considération de la souveraine sagesse, en nous faisant connoître en même temps les loix de la nature qui en sont la suite..... Comme l'un des meilleurs usages de la véritable philosophie, et particulièrement de la physique, est de nourir la piété, et de nous élever à Dieu, je ne sais pas mauvais gré à ceux qui m'ont donné cette occasion de m'expliquer d'une manière qui pourra donner de bonnes impressions à quelqu'un.

Les grains de pousssière renferment peut-être des Mondes aussi et aussi beaux variés, que le nôtre (1).

Tome 1, *page* 415, *Commercii Epist. Lebnitzii et Bernoullii.*

JE ne crains point d'avancer qu'il y a dans l'univers des animaux qui sont en grandeur autant au-dessus des nôtres, que les nôtres sont

(1) Cette remarque se rapporte à une lettre que lui avoit écrite J. Bernoulli. « Je crois, lui écrivoit Bernoulli, dus-» siez-vous en rire, qu'il peut exister dans la nature d'au-» tres animaux qui soient en grandeur aussi supérieurs à » nous et à nos animaux ordinaires, que nous et nos ani-» maux ordinaires sommes supérieurs aux animacules mi-» croscopiques, et qui nous observent dans notre monde » avec leurs microscopes, comme nous observons cette mul-» titude infinie d'animalcules avec les nôtres. Je vais plus » loin, et je dis qu'il peut exister encore des animaux incom-» parablement plus grands que ceux-ci; et je pose autant » de degrés en montant que j'en ai trouvé en descendant; » car je ne vois pas, pour parler maintenant sérieusement, » pourquoi nous et nos animaux devrions constituer le de-» gré le plus élevé; parce qu'il est clair que des animal-» cules incomparablement plus petits que nous, pourroient » aussi se flatter qu'eux, et la goutte de liqueur dans la-» quelle ils habitent, constituent tout l'univers; s'ils avoient » une ame intelligente, en sorte qu'ils pussent raisonner. » Accordez, ou du moins imaginez, qu'un petit grain de

au-dessus des animalcules qu'on ne découvre qu'à la faveur des microscopes ; car la nature

---

» poivre dans lequel on apperçoit pareillement, à la faveur » du microscope, des mille milliers d'animalcules, ainsi » que le témoigne Leuwenhoek, et que je m'en suis assuré » par mes propres yeux ; imaginez, dis-je, que ce petit » grain de poivre ait ses parties proportionnelles en tout » aux parties de ce monde, c'est-à-dire son soleil, ses » étoiles fixes, ses planètes avec leurs satellites, sa terre » avec ses montagnes, ses campagnes, ses forêts, ses ro- » chers, ses fleuves, ses lacs, ses mers et ses divers ani- » maux : croyez-vous que les habitans de ce petit grain de » poivre, ou ces *pipericoles*, qui appercevroient tous les » objets sous le même angle de vision, et par conséquent » sous la même grandeur sous laquelle nous voyons les » nôtres, ne puissent pas penser, qu'hors de leur grain il » n'existe rien, par le même droit que nous pensons que » notre monde renferme toutes choses? Car, je vous de- » mande, quelle raison auroient-ils, ou quelle expérience » qui leur persuadât le contraire, et qui fît connoître à » ces pauvres petits animaux qu'il existe un autre monde » incomparablement plus grand que le leur, avec des » habitans qui sont pareillement incomparablement plus » grands qu'eux? Or si ces *pipericoles* sont hors d'état de » savoir cela, quel est donc parmi nous autres celui qui » sait si tout notre monde visible n'est peut-être pas un » grain par rapport à un autre monde incomparablement » plus grand ». *Tome* 1, *page* 410.

Leibniz ayant répondu ce qu'on vient de lire, Bernoulli lui écrivoit dans la lettre suivante : « Je ne suis pas sur- » pris que vous entriez dans mon sentiment, quand je » conjecture qu'il y a dans le monde des animaux, qui en

ne connoît point de termes. Réciproquement, il peut et même il doit se faire qu'il y ait dans

» grandeur sont aux nôtres ce que les nôtres sont aux » animalcules des microscopes; car tout l'univers n'est à » vos yeux qu'un assemblage d'animaux. Mais je prends » la chose plus à la lettre, et je crois que ces animaux, » incomparablement plus grands que nous et nos animaux, » sont des animaux dans le sens vulgaire, ayant un corps » et des membres semblables aux nôtres, ou quelque chose » d'analogue à leur place; et que parmi ces animaux, il en » est qui ont l'intelligence ou l'usage de la raison, c'est-à- » dire qui sont hommes. Mais véritablement je suis étonné » de vous entendre dire que l'ame en mourant est trans- » férée dans un monde incomparablement plus petit que » celui où elle a vécu, et que la mort n'est qu'une dimi- » nution de l'animal (*contractionnem animalis*). Cela » ressemble en quelque sorte à la métempsycose de Py- » thagore ».

Leibniz lui répondit : « Et moi aussi, j'admettrois vo- » lontiers qu'il existe des animaux dans le sens ordinaire » incomparablement plus grands que les nôtres; et j'ai dit » quelquefois en badinant, qu'il y a peut-être quelque » monde semblable au nôtre, qui sert d'horloge portatif » à un énorme géant.

» Puisque je crois avoir indiqué, et que j'ai même sou- » tenu publiquement que les entéléchies, ou pour ainsi dire » les atomes de substance, ne peuvent commencer ni périr » naturellement, et que la destruction d'un corps même » organique n'est qu'un enveloppement des organes, la » possibilité de sa translation dans un petit système où » tout iroit aussi bien, pour ne pas dire mieux, que dans » le nôtre, suit évidemment de mes principes : mais je

de petits grains de poussière, dans les plus petits atomes, des mondes qui ne soient pas inférieurs au nôtre en beauté et en variété ; et ce qui étonnera peut-être davantage, rien n'empêche que nos animaux en mourant ne soient transportés dans de tels mondes ; car je pense que la mort n'est autre chose que le rétrécissement ou la *contraction* de l'animal.

Les désordres et les irrégularités physiques ne prouvent rien contre l'ordre du monde.

Théod., *par.* 241, *et tome* 5, *page* 18.

Il est bon de considérer non seulement qu'il valoit mieux admettre des défauts et des monstres dans l'univers, que de violer les loix générales, comme raisonne quelquefois le R. P. Mallebranche ; mais aussi que ces monstres

---

» ne vais pas au-delà de la possibilité ; ce n'est pas la mé-
» tempsycose ou le passage de l'ame dans un nouvel animal
» que je soutiens, mais la métamorphose ἀυξησις, μειωσις
» du même animal. Au reste, quand j'ai parlé de l'origine
» de l'ame, et des révolutions de l'animal, j'ai protesté
» formellement que je n'entendois point du tout parler de
» l'origine et de l'état de l'ame raisonnable, et que le
» règne de la grace avoit des loix particulières distinguées
» des loix par lesquelles est gouverné le règne de la nature ».
Page 424.

mêmes sont dans les règles, et se trouvent conformes à des volontés générales, quoique nous ne soyons point capables de démêler cette conformité. C'est comme il y a quelquefois des apparences d'irrégularité dans les mathématiques, qui se terminent enfin dans un grand ordre, quand on a achevé de les approfondir : c'est pourquoi dans mes principes tous les événemens individuels, sans exception, sont des suites des volontés générales.

On ne doit point s'étonner que je tâche d'éclaircir ces choses par des comparaisons prises des mathématiques pures, où tout va dans l'ordre, et où il a moyen de les démêler par une méditation exacte, qui nous fait jouir, pour ainsi dire, de la vue des idées de Dieu. On peut proposer une suite ou *série* de nombre tout-à-fait irrégulière en apparence, où les nombres croissent variablement, sans qu'il y paroisse aucun ordre ; et cependant celui qui saura la clef du chiffre, et qui entendra l'origine et la construction de cette suite de nombres, pourra donner une règle, laquelle étant bien entendue, fera voir que la série est tout-à-fait régulière, et qu'elle a même de belles propriétés. On le peut rendre encore plus sensible dans les lignes : une ligne peut avoir des tours et des retours, des hauts

et des bas, des points de rebroussement et des points d'inflexion, des interruptions et d'autres variétés, de sorte qu'on n'y voie ni rime ni raison, sur-tout en ne considérant qu'une partie de la ligne; et cependant il se peut qu'on en puisse donner l'équation et la construction, dans laquelle un géomètre trouveroit la raison et la convenance de toutes ces prétendues irrégularités : et voilà comment il faut encore juger de celles des monstres et d'autres prétendus défauts dans l'univers.

C'est dans ce sens qu'on peut employer ce beau mot de S. Bernard (1) : *Ordinatissimum est, minùs interdùm ordinatè fieri aliquid*, il est dans le grand ordre qu'il y ait quelque petit désordre; et l'on peut même dire que ce petit désordre n'est qu'apparent dans le tout; et il n'est pas même apparent par rapport à la félicité de ceux qui se mettent dans la voie de l'ordre.

En parlant des monstres, j'entends encore quantité d'autres défauts apparens. Nous ne connoissons presque que la superficie de notre globe, nous ne pénétrons guère dans son intérieur au-delà de quelques centaines de toises : ce que nous trouvons dans cette écorce du globe, paroît l'effet de quelques grands boule-

(1) Epist. 276, ad Eugen. III.

versemens (1)..... Ces bouleversemens ont enfin cessé, et le globe a pris la forme que nous voyons. Mais qui ne voit que ces désordres ont servi à mener les choses au point où elles se trouvent présentement, que nous leur devons

(1) Il semble, dit Leibnitz, que ce globe a été un jour en feu, et que les rochers qui font la base de cette écorce de la terre, sont des scories restées d'une grande fusion : on trouve dans leurs entrailles des productions de métaux et de minéraux qui ressemblent fort à celles qui viennent de nos fournaux : et la mer toute entière peut être une espèce d'*oleum per deliquium*, comme l'huile de tartre se fait dans un lieu humide. Car lorsque la surface de la terre s'étoit refroidie après le grand incendie, l'humidité que le feu avoit poussée dans l'air, est retombée sur la terre, en a lavé la surface, et a dissous et imbibé le sel fixe resté dans les cendres, et a rempli enfin cette grande cavité de la surface de notre globe pour faire l'Océan plein d'une eau salée.

Mais après le feu, il faut juger que la terre et l'eau n'ont pas moins fait de ravages. Peut-être que la croûte formée par le refroidissement, qui avoit sous elle de grandes cavités, est tombée, de sorte que nous n'habitons que sur des ruines, comme entre autres M. Thomas Burnet, chapelain du feu roi de la Grande-Bretagne, a fort bien remarqué : et plusieurs déluges et inondations ont laissé des sédimens, dont on trouve des traces et des restes, qui font voir que la mer a été dans les lieux qui en sont les plus éloignés aujourd'hui. Moïse insinue ces grands changemens en peu de mots : la séparation de la lumière et des ténèbres indique la fusion causée par le feu ; et la séparation de l'humide et du sec marque l'effet des inondations.

nos richesses et nos commodités, et que c'est par leur moyen que ce globe est devenu propre à être cultivé par nos soins? Ces désordres sont allés dans l'ordre. Les désordres, vrais ou apparens, que nous voyons de loin sont les taches du soleil et des comètes; mais nous ne savons pas les usages qu'elles apportent, ni ce qu'il y a de réglé. Il y a eu un temps que les planètes passoient pour des étoiles errantes, maintenant leur mouvement se trouve régulier : peut-être qu'il en est de même des comètes; la postérité le saura.

On ne compte point parmi les désordres l'inégalité des conditions, et M. Jaquelot a raison de demander à ceux qui voudroient que tout fût également parfait, pourquoi les rochers ne sont pas couronnés de feuilles et de fleurs? pourquoi les fourmis ne sont pas des paons?

Je reviens encore à dire qu'il y a sans doute mille déréglemens, mille désordres dans le particulier. Mais il n'est pas possible qu'il y en ait dans le total, même de chaque monade; parce que chaque monade est un miroir vivant de l'univers, suivant son point de vue. Or il n'est pas possible que l'univers entier ne soit pas bien réglé, la prévalance en perfection étant la raison de l'existence de ce système des choses, préférablement à tout autre

système

système possible. Ainsi les désordres ne sauroient être que dans les parties. C'est ainsi qu'il y a des lignes de géométrie, desquelles il y a des parties irrégulières; mais quand on considère la ligne entière, on la trouve parfaitement réglée suivant son équation ou la nature générale. Donc tous ces désordres particuliers sont redressés avec avantage dans le total, même en chaque monade.

Le Mal occasion du Bien, et le Bien supérieur au Mal dans l'univers (1).

Théodicée, par. 8, *page* 488.

LA suprême sagesse de Dieu, jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a pu manquer de choisir le meilleur. Car comme un moindre mal est une espèce de bien, de même un moindre bien est une espèce de mal, s'il fait obstacle à un bien plus grand; et il y auroit quelque chose à corriger dans les

---

(1) Nous plaçons cet article ainsi que l'article suivant après les preuves de l'existence de Dieu, parce que c'est du mal moral et du mal physique, ou du moins de la grandeur de l'un et de l'autre, que les athées tirent leur principal argument contre l'existence de Dieu.

actions de Dieu, s'il y avoit moyen de mieux faire....

Quelque adversaire ne pouvant répondre à cet argument, répondra peut-être à la conclusion par un argument contraire, en disant que le monde auroit pu être sans péché et sans souffrances; mais je nie qu'alors il auroit été *meilleur*. Car il faut savoir que tout est lié dans chacun des mondes possibles : l'univers, quel qu'il puisse être, est tout d'une pièce comme un Océan; le moindre mouvement y étend son effet à quelque distance que ce soit, quoique cet effet devienne moins sensible à proportion de la distance; de sorte que Dieu y a tout réglé par avance une fois pour toutes, ayant prévu les prières, les bonnes et les mauvaises actions, et tout le reste; et chaque chose a contribué *idéalement* avant son existence à la résolution qui a été prise sur l'existence de toutes les choses. De sorte que rien ne peut être changé dans l'univers, non plus que dans un nombre, sauf son essence, ou si vous voulez, sauf son *individualité numérique*. Ainsi, si le moindre mal qui arrive dans le monde y manquoit, ce ne seroit plus ce monde, qui tout compté, tout rabattu, a été trouvé le meilleur par le créateur qui l'a choisi.

Il est vrai qu'on peut s'imaginer des mondes

possibles, sans péché et sans malheur, et on en pourroit faire comme des Romans, des Utopies, des Sevarambes; mais ces mêmes mondes seroient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nôtre. Je ne saurois vous le faire voir en détail; car puis-je connoître, et puis-je vous représenter des infinis, et les comparer ensemble? Mais vous le devez juger avec moi *ab effectu*, puisque Dieu a choisi ce monde tel qu'il est. Nous savons d'ailleurs que souvent un mal cause un bien auquel on ne seroit point arrivé sans ce mal. Souvent même deux maux ont fait un grand bien :

Et si fata volunt, bina venena juvant.

Comme deux liqueurs produisent quelquefois un corps sec, témoin l'esprit-de-vin et l'esprit d'urine mêlés par Van Helmont; ou comme deux corps froids et ténébreux produisent un grand feu, témoin une liqueur acide et une huile aromatique combinées par M. Hofman. Un général d'armée fait quelquefois une faute heureuse qui cause le gain d'une grande bataille; et ne chante-t-on pas la veille de Pâques dans les églises du rit romain :

O certè necessarium Adæ peccatum,
Quod Christi morte deletum est!
O felix culpa, quæ talem ac tantum
Meruit habere redemptorem!

Les illustres prélats de l'église gallicane,

qui ont écrit au pape Innocent XII, contre le livre du cardinal Sfondrate sur la prédestination, comme ils sont dans les principes de S. Augustin, ont dit des choses fort propres à éclaircir ce grand point. Le cardinal paroît préférer l'état des enfans morts sans baptême, au règne même des cieux; parce que le péché est le plus grand des maux, et qu'ils sont morts innocens du péché actuel.... MM. les prélats ont bien remarqué que ce sentiment est mal fondé. « L'apôtre, disent-ils (1), a » raison de désapprouver qu'on fasse des maux » afin que des biens arrivent: mais on ne peut » pas désapprouver que Dieu, par sa surémi- » nente puissance, tire de la permission des » péchés des biens plus grands que ceux qui » sont arrivés avant les péchés. Ce n'est pas » que nous devions prendre plaisir au péché; » à Dieu ne plaise! mais c'est que nous » croyons au même apôtre, qui dit (2) que là » où le péché a été abondant, la grace a été » surabondante; et nous nous souvenons que » nous avons obtenu Jesus-Christ lui-même à » l'occasion du péché ». Ainsi l'on voit que le sentiment de ces prélats va à soutenir qu'une suite de choses où le péché entre, a pu être et

(1) Rom. c. 3, v. 8.
(2) Rom. c. 5, v. 20.

a été effectivement meilleure qu'une autre suite sans péché.

On s'est servi de tout temps des comparaisons prises des plaisirs des sens, mêlés avec ce qui approche de la douleur, pour faire juger qu'il y a quelque chose de semblable dans les plaisirs intellectuels. Un peu d'acide, d'âcre ou d'amer, plaît souvent mieux que du sucre; les ombres rehaussent les couleurs; et même une dissonnance placée où il faut, donne du relief à l'harmonie. Nous voulons être effrayés par des danseurs de corde qui sont sur le point de tomber, et nous voulons que les tragédies nous fassent presque pleurer. Goûte-t-on assez la santé, et en rend-on assez graces à Dieu, sans avoir jamais été malade? et ne faut-il pas le plus souvent qu'un peu de mal rende le bien plus sensible, c'est-à-dire plus grand?

Mais l'on dira que les maux sont grands et en grand nombre, en comparaison des biens: l'on se trompe. Ce n'est que le défaut d'attention qui diminue nos biens, et il faut que cette attention nous soit donnée par quelque mélange de maux. Si nous étions ordinairement malades et rarement en bonne santé, nous sentirions merveilleusement ce grand bien, et nous sentirions moins nos maux; mais ne vaut-il pas mieux néanmoins que la santé soit ordinaire et la maladie rare? Suppléons donc

par notre réflexion à ce qui manque à notre perception, afin de nous rendre le bien de la santé plus sensible. Si nous n'avions point la connoissance de la vie future, je crois qu'il se trouveroit peu de personnes qui ne fussent contentes à l'article de la mort de reprendre la vie, à condition de repasser par la même valeur des biens et des maux, pourvu sur-tout que ce ne fût point par la même espèce. On se contenteroit de varier, sans exiger une meilleure condition que celle où l'on avoit été.

Quand on considère aussi la fragilité du corps humain, on admire la sagesse et la bonté de l'auteur de la nature qui l'a rendu si durable, et sa condition si tolérable. C'est ce qui m'a souvent fait dire que je ne m'étonne pas si les hommes sont quelquefois malades, mais que je m'étonne qu'ils le sont si peu, et qu'ils ne le sont pas toujours. Et c'est aussi ce qui nous doit faire estimer davantage l'artifice divin du mécanisme des animaux, dont l'auteur a fait des machines si frêles et si sujettes à la corruption, et pourtant si capables de se maintenir; car c'est la nature qui nous guérit plutôt que la médecine. Or cette fragilité même est une suite de la nature des choses, à moins qu'on ne veuille que cette espèce de créatures qui raisonne et qui est habillée de chair et d'os, ne soit point dans le monde.

Mais ce seroit apparemment un défaut que quelques philosophes d'autrefois auroient appelé *vacuum formarum*, un vide dans l'ordre des espèces.

Ceux qui sont d'humeur à se louer de la nature et de la fortune, et non pas à s'en plaindre, quand même ils ne seroient pas les mieux partagés, me paroissent préférables aux autres. Car outre que ces plaintes sont mal fondées, c'est murmurer en effet contre les ordres de la providence. Il ne faut pas être facilement du nombre des mécontens dans la république où l'on est, et il ne le faut point être du tout dans la cité de Dieu, où l'on ne le peut être qu'avec injustice. Les livres de la misère humaine, tels que celui du pape Innocent III, ne me paroissent pas des plus utiles: on redouble les maux en leur donnant une attention qu'on en devroit détourner, pour la tourner vers les biens qui l'emportent de beaucoup. J'approuve encore moins les livres tels que celui de l'abbé Esprit, *de la Fausseté des Vertus humaines*, dont on nous a donné dernièrement un abrégé; un tel livre servant à tourner tout du mauvais côté, et à rendre les hommes tels qu'ils les représente.

Il faut avouer cependant qu'il y a des désordres dans cette vie, qui se font voir particulièrement dans la prospérité de plusieurs

méchans, et dans l'infélicité de beaucoup de gens de bien.... Cependant il arrive souvent aussi, quoique ce ne soit peut-être pas le plus souvent,

Qu'aux yeux de l'univers le ciel se justifie;

et qu'on peut dire avec Claudien :

Abstulit tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.

Mais quand cela n'arriveroit pas ici, le remède est tout prêt dans l'autre vie. La religion et même la raison nous l'apprennent; et nous ne devons point murmurer contre un petit délai que la sagesse suprême a trouvé bon de donner aux hommes pour se repentir. Cependant c'est là où les objections redoublent d'un autre côté, quand on considère le salut et la damnation, parce qu'il paroît étrange que même dans le grand avenir de l'éternité, le mal doive avoir l'avantage sur le bien, sous l'autorité suprême de celui qui est le souverain bien; puisqu'il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus ou de sauvés. Il est vrai qu'on voit par quelques vers de Prudence, (*Hymn. ante somnum*).

Idem tamen benignus
Ultor retundit iram,
Paucosque non piorum
Patitur perire in ævum,

que plusieurs ont cru de son temps, que le

nombre de ceux qui seront assez méchans pour être damnés seroit très-petit.....

En nous en tenant à la doctrine établie, que le nombre des hommes damnés éternellement sera incomparablement plus grand que celui des sauvés ; il faut dire que le mal ne laisseroit pas de paroître presque comme rien en comparaison du bien, quand on considérera la véritable grandeur de la cité de Dieu. Cœlius Secundus Curio a fait un petit livre, *de amplitudine Regni cœlestis*, qui a été réimprimé il n'y a pas long-temps ; mais il s'en faut beaucoup qu'il ait compris l'étendue du royaume des cieux. Les anciens avoient de petites idées des ouvrages de Dieu, et S. Augustin, faute de savoir les découvertes modernes, étoit bien en peine quand il s'agissoit d'excuser la prévalence du mal. Il sembloit aux anciens qu'il n'y avoit que notre terre d'habitée, où ils avoient même peur des Antipodes ; le reste du monde étoit, selon eux, quelques globes luisans et quelques sphères cristallines. Aujourd'hui quelques bornes qu'on donne ou qu'on ne donne pas à l'univers, il faut reconnoître qu'il y a un nombre innombrable de globes, autant et plus grands que le nôtre, qui ont autant de droit que lui à avoir des habitans raisonnables, quoiqu'il ne s'ensuive point que ce soient des hommes. Il n'est qu'une

planète, c'est-à-dire, un des six satellites principaux de nôtre soleil; et comme toutes les fixes sont des soleils aussi, l'on voit combien notre terre est peu de chose par rapport aux choses visibles, puisqu'elle n'est qu'un appendice de l'un d'entre eux. Il se peut que tous les soleils ne soient habités que par des créatures heureuses, et rien ne nous oblige de croire qu'il y en a beaucoup de damnées; car peu d'exemples ou peu d'échantillons suffisent pour l'utilité que le bien retire du mal. D'ailleurs, comme il n'y a nulle raison qui porte à croire qu'il y a des étoiles par-tout, ne se peut-il point qu'il y ait un grand espace au-delà de la région des étoiles? Que ce soit le ciel empyrée, ou non, toujours cet espace immense qui environne toute cette région, pourra être rempli de bonheur et de gloire. Il pourra être conçu comme l'Océan, où se rendent les fleuves de toutes les créatures bienheureuses, quand elles seront venues à leur perfection dans le système des étoiles. Que deviendra la considération de notre globe et de ses habitans? Ne sera-ce pas quelque chose d'incomparablement moindre qu'un point physique, puisque notre terre est comme un point au prix de la distance de quelques fixes? Ainsi la proportion de la partie de l'univers que nous connoissons, se perdant presque dans le néant

au prix de ce qui nous est inconnu, et que nous avons pourtant sujet d'admettre; et tous les maux qu'on nous peut objecter n'étant que dans ce presque néant, il se peut que les maux ne soient aussi qu'un presque néant en comparaison des biens qui sont dans l'univers.

Le Bien physique sur la terre est supérieur au Mal physique.

Théodicée, tome 2, page 216, §. 251.

Monsieur Bayle agite cette question, s'il y a plus de mal physique que de bien physique dans les créatures raisonnables de ce monde? Pour la bien décider, il faut expliquer en quoi ces biens et ces maux consistent. Nous convenons que le mal physique n'est autre chose que le déplaisir, et je comprends là-dessous la douleur, le chagrin et toute autre sorte d'incommodité. Mais le bien physique consiste-t-il uniquement dans le plaisir? M. Bayle paroît être dans ce sentiment; mais je suis d'opinion qu'il consiste encore dans un état moyen, tel que celui de la santé. L'on est assez bien, quand on n'a point de mal; c'est un degré de la sagesse, de n'avoir rien de la folie.

Sapientia prima est,
Stultitiâ caruisse.

C'est comme on est fort louable quand on ne sauroit être blâmé avec justice :

Si non culpabor, sat mihi laudis erit.

Et sur ce pied-là, tous les sentimens qui ne nous déplaisent pas, tous les exercices de nos forces qui ne nous incommodent point, et dont l'empêchement nous incommoderoit, sont des biens physiques, lors même qu'ils ne nous causent aucun plaisir; car leur privation est un mal physique. Aussi ne nous appercevons-nous du bien de la santé et d'autres biens semblables que lorsque nous en sommes privés. Et sur ce pied là, j'oserois soutenir que même en cette vie les biens surpassent les maux, que nos commodités surpassent nos incommodités, et que M. Descartes a eu raison d'écrire (1), que *la raison naturelle nous apprend que nous avons plus de biens que de maux en cette vie.*

Il faut ajouter que l'usage trop fréquent et la grandeur des plaisirs, seroient un très-grand mal. Il y en a qu'Hippocrate a comparés avec le haut-mal, et Scioppius ne fit que semblant, sans doute, de porter envie aux passereaux pour badiner agréablement dans un ouvrage savant, mais plus que badin. Les viandes de haut goût font tort à la santé, et diminuent

(1) Tome 1, lettre IX.

la délicatesse d'un sentiment exquis; et généralement les plaisirs corporels sont une espèce de dépense en esprits, quoiqu'ils soient mieux réparés dans les uns que dans les autres.

Cependant pour prouver que le mal surpasse le bien, on cite M. de la Mothe le Vayer (1), qui n'eût point voulu revenir au monde, s'il eût fallu qu'il jouât le même rôle que la providence lui avoit déjà imposé. Mais j'ai déjà dit que je crois qu'on accepteroit la proposition de celui qui pourroit renouer le fil de la parque, si on nous promettoit un nouveau rôle, quoiqu'il ne dût pas être meilleur que le premier. Ainsi de ce que M. de la Mothe le Vayer a dit, il ne s'ensuit point qu'il n'eût point voulu du rôle qu'il avoit déjà joué, s'il eût été nouveau, comme il semble que M. Bayle le prend.

Les plaisirs de l'esprit sont les plus purs et les plus utiles pour faire durer la joie. Cardan, déjà vieillard, étoit si content de son état, qu'il protesta avec serment qu'il ne le changeroit pas avec celui d'un jeune homme des plus riches, mais ignorant. M. de la Mothe le Vayer le rapporte lui-même sans le critiquer. Il paroît que le savoir a des charmes, qui ne sauroient être conçus par ceux qui ne les ont point goûtés. Je n'entends pas un simple savoir

(1). Lettre CXXXIV.

des faits, sans celui des raisons; mais tel que celui de Cardan, qui étoit effectivement un grand homme avec tous ses défauts, et auroit été incomparable sans ces défauts.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Ille metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus.

Ce n'est pas peu de chose d'être content de Dieu et de l'univers; de ne point craindre ce qui nous est destiné, ni de se plaindre de ce qui nous arrive. La connoissance des vrais principes nous donne cet avantage, tout autre que celui que les stoïciens et les épicuriens tiroient de leur philosophie. Il y a autant de différence entre la véritable morale et la leur, qu'il y en a entre la joie et la patience : car leur tranquillité n'étoit fondée que sur la nécessité; la nôtre le doit être sur la perfection et sur la beauté des choses, sur notre propre félicité.

Mais que dirons-nous des douleurs corporelles? ne peuvent-elles pas être assez aigres pour interrompre cette tranquillité du sage? Aristote en demeure d'accord; les stoïciens étoient d'un autre sentiment, et même les épicuriens. M. Descartes a renouvellé celui de ces philosophes : il dit dans la lettre qu'on vient de citer, *que même parmi les plus tristes accidens et les plus pressantes douleurs, on peut toujours être content pourvu qu'on*

sache user de la raison. M. Bayle dit, là-dessus (1), *que c'est ne rien dire, que c'est nous marquer un remède dont presque personne ne sait la préparation.* Je tiens que la chose n'est pas impossible, et que les hommes y pourroient parvenir à force de méditation et d'exercice. Car sans parler des vrais martyrs, et de ceux qui ont été assistés extraordinairement d'en haut, il y en a eu de faux qui les ont imités ; et cet esclave espagnol qui tua le gouverneur carthaginois, pour venger son maître, et qui en témoigna beaucoup de joie dans les plus grands tourmens, peut faire honte aux philosophes. Pourquoi n'iroit-on pas aussi loin que lui ? On peut dire d'un avantage comme d'un désavantage :

Cuivis potest accidere, quod cuicquam potest.

Mais encore aujourd'hui des nations entières, comme les Hurons, les Iroquois, les Galibis et autres peuples de l'Amérique, nous font une grande leçon là-dessus : l'on ne sauroit lire sans étonnement avec quelle intrépidité et presque insensibilité ils bravent leurs ennemis qui les rôtissent à petit feu, et les mangent par tranches. Si de telles gens pouvoient garder les avantages du corps et du

(1) Réponse au Provincial, tom. 3, chap. 157, p. 991.

cœur, et les joindre à nos connoissances, ils nous passeroient de toutes les manières.

Extat ut in mediis turris aprica casis.

Ils seroient par rapport à nous, ce qu'un géant est à un nain, une montagne à une colline :

Quantus Eryx, et quantus Athos, gaudetque nivali
Vertice se attollens pater Apenninus ad auras.

Tout ce qu'une merveilleuse vigueur de corps et d'esprit fait dans ces sauvages entêtés d'un point d'honneur des plus singuliers, pourroit être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien assaisonnées, par une joie dominante fondée en raison, par un grand exercice à conserver une certaine présence d'esprit, au milieu des distractions et des impressions les plus capables de le troubler. On raconte quelque chose d'approchant des anciens assassins, sujets et élèves du vieux ou plutôt seigneur (*Senior*) de la Montagne. Une telle école, mais pour un meilleur but, seroit bonne pour les missionnaires qui voudroient rentrer dans le Japon. Les gymnosophistes des anciens Indiens, avoient peut-être quelque chose d'approchant; et ce Calanus qui donna au grand Alexandre le spectacle de se faire brûler tout vif, avoit sans doute été encouragé par de grands exemples de ses maîtres, et exercé par de grandes souffrances à ne point redouter la douleur

douleur. Les femmes de ces mêmes Indiens, qui demandent encore aujourd'hui d'être brûlées avec les corps de leurs maris, semblent tenir encore quelque chose du courage de ces anciens philosophes de leur pays. Je ne m'attends pas qu'on fonde si-tôt un ordre religieux, dont le but soit d'élever l'homme à ce haut point de perfection : de telles gens seroient trop au-dessus des autres, et trop formidables aux puissances. Comme il est rare qu'on soit exposé aux extrémités où l'on auroit besoin d'une si grande force d'esprit, on ne s'avisera guère d'en faire provision aux dépens de nos commodités ordinaires, quoiqu'on y gagneroit incomparablement plus qu'on n'y perdroit.

Cependant cela même est une preuve que le bien surpasse déjà le mal, puisqu'on n'a pas besoin de ce grand remède. Euripide l'a dit aussi :

Mala nostra longè judico vinci à bonis.

Homère et plusieurs autres poètes étoient d'un autre sentiment, et le vulgaire est du leur. Cela vient de ce que le mal excite plutôt notre attention que le bien : mais cette même raison confirme que le mal est plus rare. Il ne faut donc pas ajouter foi aux expressions chagrines de Pline, qui fait passer la nature pour une marâtre, et qui prétend que l'homme est la plus misérable et la plus vaine de toutes les

créatures. Ces deux épithètes ne s'accordent point : on n'est pas assez misérable quand on est plein de soi-même. Il est vrai que les hommes ne méprisent que trop la nature humaine; apparemment parce qu'ils ne voient point d'autres créatures capables d'exciter leur émulation; mais ils ne s'estiment que trop, et ne se contentent que trop facilement en particulier.....

Dans la comparaison des prospérités et des adversités de cette vie, M. Bayle voudroit presque écarter la considération de la santé : il la compare aux corps raréfiés qui ne se font guère sentir, comme l'air, par exemple; mais il compare la douleur aux corps qui ont beaucoup de densité, et qui pèsent beaucoup en peu de volume. Mais la douleur même fait connoître l'importance de la santé lorsque nous en sommes privés. J'ai déjà remarqué que trop de plaisirs corporels seroient un vrai mal, et la chose ne doit pas être autrement; il importe trop que l'esprit soit libre. Lactance (1) avoit dit que les hommes sont si délicats, qu'ils se plaignent du moindre mal, comme s'il absorboit tous les biens dont ils ont joui. M. Bayle dit là-dessus qu'il suffit que les hommes soient de ce sentiment pour juger qu'ils sont mal,

(1) Divin. Instit. lib. 3, cap. 18.

puisque c'est le sentiment qui fait la mesure du bien et du mal. Mais je réponds que le présent sentiment n'est rien moins que la véritable mesure du bien et du mal passé et futur. Je lui accorde qu'on est mal pendant qu'on fait ces réflexions chagrines ; mais cela n'empêche point qu'on n'ait été bien auparavant, et que tout compté et tout rabattu, le bien ne surpasse le mal.

Je ne m'étonne pas que les payens peu contens de leurs dieux, se soient plaints de Promethée et d'Epimethée, de ce qu'ils avoient forgé un aussi foible animal que l'homme ; et qu'ils aient applaudi à la fable du vieux Silène, nourricier de Bacchus, qui fut pris par le roi Midas, et pour prix de sa délivrance lui enseigna cette prétendue belle sentence : Que le premier et le plus grand des biens étoit de ne point naître ; et le second, de sortir promptement de cette vie (1). Platon a cru que les ames avoient été dans un état plus heureux ; et plusieurs des anciens, et Cicéron entre autres dans sa consolation (au rapport de Lactance), ont cru que pour leurs péchés elles ont été confinées dans les corps, comme dans une prison. Ils rendoient par-là une raison de nos maux, et confirmoient leurs préjugés

(1) Cic. Tuscul. lib. 1.

contre la vie humaine : il n'y a point de belle prison. Mais outre que même, selon ces mêmes payens, les maux de cette vie seroient contrebalancés et surpassés par les biens des vies passées et futures ; j'ose dire qu'en examinant les choses sans prévention, nous trouverons que l'un portant l'autre, la vie humaine est passable ordinairement ; et y joignant les motifs de la religion, nous serons contens de l'ordre que Dieu y a mis.... Mais quand même il seroit échu plus de mal que de bien au genre humain, il suffit par rapport à Dieu qu'il y ait incomparablement plus de bien que de mal dans l'univers.

Dialogue de Laurent Valla, sur le Libre Arbitre et la Providence, abrégé et continué par Leibniz.

Théodicée, tom. 2, §. 405, *p.* 398.

Le dialogue de Valla et ses livres sur la volupté et le vrai bien, font assez voir qu'il n'étoit pas moins philosophe qu'humaniste. Ces quatre livres étoient opposés aux quatre livres de la consolation de Boëce, et le dialogue au cinquième. Un certain Antoine Glarea, espagnol, lui demande un éclaircisssement sur la difficulté du libre arbitre, aussi peu

connu qu'il est digne de l'être, d'où dépend la justice et l'injustice, le châtiment et la récompense dans cette vie et dans la vie future. Laurent Valla lui répond qu'il faut se consoler d'une ignorance qui nous est commune avec tout le monde, comme l'on se console de n'avoir point les ailes des oiseaux.

ANTOINE. Je sais que vous me pouvez donner ces ailes, comme un autre Dédale, pour sortir de la prison de l'ignorance, et pour m'élever jusqu'à la région de la vérité, qui est la patrie des ames. Les livres que j'ai vus ne m'ont point satisfaits, pas même le célèbre Boëce, qui a l'approbation générale. Je ne sais s'il a bien compris lui-même ce qu'il dit de l'entendement de Dieu, et de l'éternité supérieure au temps. Et je vous demande votre sentiment sur sa manière d'accorder la prescience avec la liberté.

LAURENT. J'appréhende de choquer bien des gens, en réfutant ce grand homme; je veux pourtant préférer à cette crainte l'égard que j'ai aux prières d'un ami, pourvu que vous me promettiez.....

ANT. Quoi?

LAUR. C'est que lorsque vous aurez dîné chez moi, vous ne demanderez point que je vous donne à souper; c'est-à-dire, je desire que vous soyez content de la solution de la

question que vous m'avez faite, sans m'en proposer une autre.

ANT. Je vous le promets. Voici le point de la difficulté : Si Dieu a prévu la trahison de Judas, il étoit nécessaire qu'il trahît, il étoit impossible qu'il ne trahît pas. Il n'y a point d'obligation à l'impossible. Il ne péchoit donc pas; il ne méritoit point d'être puni. Cela détruit la justice et la religion, avec la crainte de Dieu.

LAUR. Dieu a prévu le péché; mais il n'a point forcé l'homme à le commettre; le péché est volontaire.

ANT. Cette volonté étoit nécessaire, puisqu'elle étoit prévue.

LAUR. Si ma science ne fait pas que les choses passées ou présentes existent, ma prescience ne fera pas non plus exister les futures.

ANT. Cette comparaison est trompeuse : le présent ni le passé ne sauroient être changés, ils sont déjà nécessaires; mais le futur muable en soi, devient fixe et nécessaire par la prescience. Feignons qu'un Dieu du paganisme se vante de savoir l'avenir; je lui demanderai s'il sait quel pied je mettrai devant, puis je ferai le contraire de ce qu'il aura prédit.

LAUR. Ce Dieu sait ce que vous voudrez faire.

ANT. Comment le sait-il, puisque je ferai

le contraire de ce qu'il dit, et je suppose qu'il dira ce qu'il pense.

LAUR. Votre fiction est fausse : Dieu ne vous répondra pas, ou bien s'il vous répondoit, la vénération que vous auriez pour lui, vous feroit hâter de faire ce qu'il auroit dit; sa prédiction vous seroit un ordre. Mais nous avons changé de question. Il ne s'agit point de ce que Dieu prédira, mais de ce qu'il prévoit. Revenons donc à la prescience, et distinguons entre le nécessaire et le certain. Il n'est pas impossible que ce qui est prévu n'arrive pas; mais il est infaillible qu'il arrivera. Je puis devenir soldat ou prêtre, mais je ne le deviendrai pas.

ANT. C'est ici que je vous tiens. La règle des philosophes veut que tout ce qui est possible peut être considéré comme existant. Mais si ce que vous dites être possible, c'est-à-dire un événement différent de ce qui a été prévu, arrivoit actuellement, Dieu se seroit trompé.

LAUR. Les règles des philosophes ne sont point des oracles pour moi. Celle-ci particulièrement n'est point exacte. Les deux contradictoires sont souvent possibles toutes deux : est-ce qu'elles peuvent aussi exister toutes deux? Mais pour vous donner plus d'éclaircissement, feignons que Sextus Tarquinius venant

à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon, ait pour réponse :

Exul inopsque cades iratâ pulsus ab urbe.
Pauvre et banni de ta patrie,
On te verra perdre la vie.

Le jeune homme s'en plaindra. Je vous ai apporté un présent royal, ô Apollon, et vous m'annoncez un sort si malheureux ! Apollon lui dira : votre présent m'est agréable, et je fais ce que vous me demandez, je vous dis ce qui arrivera. Je sais l'avenir, mais je ne le fais pas. Allez vous plaindre à Jupiter et aux parques. Sextus seroit ridicule, s'il continuoit après cela de se plaindre d'Apollon ; n'est-il pas vrai ?

ANT. Il dira : Je vous remercie, ô Saint Apollon ! de m'avoir découvert la vérité. Mais d'où vient que Jupiter est si cruel à mon égard, qu'il prépare un destin si dur à un homme innocent, à un adorateur religieux des dieux ?

LAUR. Vous, innocent ! dira Apollon. Sachez que vous serez superbe, que vous commettrez des adultères, que vous serez traître à la patrie. Sextus pourroit-il répliquer : c'est vous qui en êtes la cause, ô Apollon ! vous me forcez de le faire, en le prévoyant.

ANT. J'avoue, qu'il auroit perdu le sens s'il faisoit cette réplique.

LAUR. Donc le traître Judas ne peut point

se plaindre non plus de la prescience de Dieu. Et voilà la solution de la question.

ANT. Vous m'avez satisfait au-delà de ce que j'espérois; vous avez fait ce que Boëce n'a pu faire : je vous en serai obligé toute ma vie.

LAUR. Cependant poursuivons encore un peu notre historiette. Sextus dira : Non, Apollon, je ne veux point faire ce que vous dites.

ANT. Comment! dira le dieu, je serois donc un menteur? Je vous le répète encore, vous ferez tout ce que je viens de dire.

LAUR. Sextus prieroit peut-être les dieux de changer les destins, de lui donner un meilleur cœur.

ANT. On lui répondroit :

Desine fata Deûm flecti sperare precando.

Il ne sauroit faire mentir la prescience divine. Mais que dira donc Sextus? N'éclatera-t-il pas en plaintes contre les dieux? Ne dira-t-il pas : Comment? je ne suis donc point libre? Il n'est pas dans mon pouvoir de suivre la vertu?

LAUR. Apollon lui dira peut-être : Sachez, mon pauvre Sextus, que les dieux font chacun tel qu'il est. Jupiter a fait le loup ravissant, le lièvre timide, l'âne sot, le lion courageux; il vous a donné une ame méchante et incorrigible; vous agirez conformément à votre

naturel, et Jupiter vous traitera comme vos actions le mériteront; il en a juré par le Styx.

ANT. Je vous avoue qu'il me semble qu'Apollon, en s'excusant, accuse Jupiter plus qu'il n'accuse Sextus; et Sextus lui répondroit: Jupiter condamne donc en moi son propre crime, et c'est lui qui est le seul coupable. Il me pouvoit faire tout autre; mais fait comme je suis, je dois agir comme il a voulu. Pourquoi donc me punit-il? Pouvois-je résister à sa volonté?

LAUR. Je vous avoue que je me trouve arrêté ici, aussi bien que vous. J'ai fait venir les dieux sur le théâtre, Apollon et Jupiter, pour vous faire distinguer la prescience et la providence divine. J'ai fait voir qu'Apollon, que la prescience ne nuisent point à la liberté; mais je ne saurois vous satisfaire sur les décrets de la volonté de Jupiter, c'est-à-dire sur les ordres de la providence.

ANT. Vous m'avez tirez d'un abîme, et vous me replongez dans un autre abîme plus grand.

LAUR. Souvenez-vous de notre contrat. Je vous ai fait dîner, et vous me demandez de vous donner aussi à souper.

ANT. Je vois maintenant votre finesse; vous m'avez attrapé; ce n'est pas un contrat de bonne foi.

LAUR. Que voulez-vous que je fasse? Je vous ai donné du vin et des viandes de mon cru, que mon petit bien peut fournir : pour le nectar et l'ambroisie, vous les demanderez aux dieux. Cette divine nourriture ne se trouve point parmi les hommes. Ecoutez S. Paul, ce vaisseau d'élection qui a été ravi jusqu'au troisième ciel, qui y a entendu des paroles inexprimables : il vous répondra par la comparaison du potier, par l'incompréhensibilité des voies de Dieu, par l'admiration de la profondeur de sa sagesse. Cependant il est bon de remarquer qu'on ne demande pas pourquoi Dieu prévoit la chose, car cela s'entend; c'est parce qu'elle sera. Mais on demande pourquoi il en ordonne ainsi, pourquoi il endurcit un tel, pourquoi il a pitié d'un autre. Nous ne connoissons pas les raisons qu'il en peut avoir; mais c'est assez qu'il soit très-bon et très-sage, pour nous faire juger qu'elles sont bonnes. Et comme il est juste aussi, il s'ensuit que ses décrets et ses opérations ne détruisent point notre liberté. Quelques-uns y ont cherché quelque raison. Ils ont dit que nous sommes faits d'une masse corrompue et impure, de boue. Mais Adam, mais les anges étoient faits d'argent et d'or, et ils n'ont pas laissé de pécher. On est encore endurci quelquefois, après la régénération. Il faut donc chercher une autre cause du mal,

et je doute que les anges même la sachent. Ils ne laissent pas d'être heureux et de louer Dieu. Boëce a plus écouté la réponse de la philosophie que celle de S. Paul; c'est ce qui l'a fait échouer. Croyons à Jesus-Christ, il est la vertu et la sagesse de Dieu; il nous apprend que Dieu veut le salut de tous, qu'il ne veut point la mort du pécheur. Fions-nous à la miséricorde divine, et ne nous en rendons pas incapables par notre vanité et par notre malice.

Ce dialogue de Valla est beau, quoiqu'il y ait quelque chose à redire par-ci par-là; mais le principal défaut y est, qu'il coupe le nœud et qu'il semble condamner la providence sous le nom de Jupiter, qu'il fait presque auteur du pêché. Poussons donc plus avant la petite fable.

Sextus quittant Apollon et Delphes, va trouver Jupiter à Dodone. Il fait des sacrifices, et puis il étale ses plaintes. Pourquoi m'avez-vous condamné, ô grand Dieu! à être méchant, à être malheureux? Changez mon sort et mon cœur, ou reconnoissez votre tort. *Jupiter* lui répondit: Si vous voulez renoncer à Rome, les Parques vous fileront d'autres destinées; vous serez heureux. *Sextus.* Pourquoi dois-je renoncer à l'espérance d'une couronne? Ne pourrai-je pas être bon roi? *Jupiter.* Sextus, je sais mieux ce qu'il vous faut.

Si vous allez à Rome, vous êtes perdu. Sextus ne pouvant se résoudre à un si grand sacrifice, sortit du temple et s'abandonna à son destin. Théodore, le grand sacrificateur qui avoit assisté au dialogue du Dieu avec Sextus, adressa ces paroles à Jupiter : Votre sagesse est adorable, ô grand maître des Dieux! Vous avez convaincu cet homme de son tort; il faut qu'il impute, dès-à-présent, son malheur à sa mauvaise volonté; il n'a pas le mot à dire. Mais vos fidèles adorateurs sont étonnés; ils souhaiteroient d'admirer votre bonté, aussi bien que votre grandeur : il dépendoit de vous de lui donner une autre volonté. *Jupiter.* Allez à ma fille *Pallas*, elle vous apprendra ce que je devois faire.

Théodore fit le voyage d'Athènes : on lui ordonna de coucher dans le temple de la déesse. En songeant, il se trouva transporté dans un pays inconnu. Il y avoit là un palais d'un brillant inconcevable et d'une grandeur immense. La déesse *Pallas* parut à la porte, environnée des rayons d'une majesté éblouissante :

Qualisque videri
Cœlicolis et quanta solet.

Elle toucha le visage de Théodore, d'un rameau d'olivier qu'elle tenoit dans la main. Le voilà capable de soutenir le divin éclat de la fille de Jupiter, et de tout ce qu'elle lui devoit

montrer. Jupiter qui vous aime, lui dit-elle, vous a recommandé à moi pour être instruit. Vous voyez ici *le palais des destinées*, dont j'ai la garde : il y a des représentations non-seulement de ce qui arrive, mais encore de tout ce qui est possible; et Jupiter en ayant fait la revue, avant le commencement du monde existant, a digéré les possibilités en mondes, et a fait le choix du meilleur de tous. Il vient quelquefois visiter ces lieux pour se donner le plaisir de récapituler les choses, et de renouveler son propre choix, où il ne peut manquer de se complaire. Je n'ai qu'à parler, et nous allons voir tout un monde que mon père pouvoit produire, où se trouvera représenté tout ce qu'on en peut demander; et par ce moyen on peut savoir encore ce qui arriveroit, si telle ou telle possibilité devoit exister. Et quand les conditions ne seroient pas assez déterminées, il y aura autant qu'on voudra de tels mondes différens entre eux, qui répondront différemment à la même question, en autant de manières qu'il est possible. Vous avez appris la géométrie, quand vous étiez encore jeune, comme tous les Grecs bien élevés. Vous savez donc que lorsque les conditions d'un point qu'on demande ne le déterminent pas assez, et qu'il y en a une infinité, ils tombent tous dans ce que les géomètres appellent un lieu;

et ce lieu au moins (qui est souvent une ligne), sera déterminé. Ainsi vous pouvez vous figurer une suite réglée de mondes, qui contiendront tous et seuls le cas dont il s'agit, et en varieront les circonstances et les conséquences. Mais si vous posez un cas qui ne diffère du monde actuel, que dans une seule chose définie et dans ses suites, un certain monde déterminé vous répondra : Ces mondes sont tous ici, c'est-à-dire en idées. Je vous en montrerai où se trouvera, non pas tout-à-fait le même Sextus que vous avez vu (cela ne se peut ; il porte toujours avec lui ce qu'il sera), mais des Sextus approchans, qui auront tout ce que vous connoissez déjà du véritable Sextus ; mais non pas tout ce qui est déjà dans lui, sans qu'on s'en apperçoive ; ni par conséquent tout ce qui lui arrivera encore. Vous trouverez dans un monde, un Sextus fort heureux et élevé ; dans un autre, un Sextus content d'un état médiocre ; des Sextus de toute espèce et d'une infinité de façons.

Là-dessus la déesse mena Théodore dans un des appartemens : quand il y fut, ce n'étoit plus un appartement, c'étoit un monde :

Solemque suum, sua sydera norat.

Par l'ordre de Pallas, on vit paroître Dodone avec le temple de Jupiter, et Sextus qui

en sortoit. On l'entendoit dire qu'il obéiroit au Dieu. Le voilà qui va à une ville placée entre deux mers, semblable à Corinthe. Il y achète un petit jardin; en le cultivant il trouve un trésor; il devient un homme riche, aimé, considéré; il meurt dans une grande vieillesse, chéri de toute la ville. Théodore vit toute sa vie comme d'un coup-d'œil, et comme dans une représentation de théâtre. Il y avoit un grand volume d'écritures dans cet appartement; Théodore ne put s'empêcher de demander ce que cela vouloit dire. C'est l'histoire de ce monde où nous sommes maintenant en visite, *lui dit la déesse;* c'est le livre de ses destinées. Vous avez vu un nombre sur le front de Sextus, cherchez dans ce livre l'endroit qu'il marque. Théodore le chercha et y trouva l'histoire de Sextus plus ample que celle qu'il avoit vue en abrégé. Mettez le doigt sur la ligne qu'il vous plaira, *lui dit Pallas*, et vous verrez représenté effectivement, dans tout son détail, ce que la ligne marque en gros. Il obéit, et il vit paroître toutes les particularités d'une partie de la vie de ce Sextus. On passa dans un autre appartement, et voilà un autre monde, un autre Sextus qui, sortant du temple et résolu d'obéir à Jupiter, va en Thrace. Il y épouse la fille du roi, qui n'avoit point d'autres enfans,

enfans, et lui succède. Il est adoré de ses sujets. On alloit en d'autres chambres, et on voyoit toujours de nouvelles scènes.

Les appartemens alloient en pyramide; ils devenoient toujours plus beaux à mesure qu'on montoit vers la pointe, et ils représentoient de plus beaux mondes. On vint enfin dans le suprême qui terminoit la pyramide, et qui étoit le plus beau de tous; car la pyramide avoit un commencement, mais on n'en voyoit point la fin; elle avoit une pointe, mais point de base; elle alloit croissant à l'infini. C'est (comme *la déesse* l'expliqua), parce qu'entre une infinité de mondes possibles, il y a le meilleur de tous, autrement Dieu ne se seroit point déterminé à en créer aucun; mais il n'y en a aucun qui n'en ait encore de moins parfaits au-dessous de lui; c'est pourquoi la pyramide descend à l'infini. Théodore, entrant dans cet appartement suprême, se trouva ravi en extase; il lui fallut le secours de la déesse: une goutte d'une liqueur divine mise sur la langue, le remit. Il ne se sentoit pas de joie. Nous sommes dans le vrai monde actuel (*dit la déesse*), et vous y êtes à la source du bonheur. Voilà ce que Jupiter vous y prépare, si vous continuez de le servir fidellement. Voici Sextus tel qu'il est, et tel qu'il sera actuellement. Il sort du temple tout en colère; il méprise le conseil des Dieux.

Vous le voyez allant à Rome, mettant tout en désordre, violant la femme de son ami. Le voilà chassé avec son père, battu, malheureux. Si Jupiter avoit pris ici un Sextus heureux à Corinthe, ou roi en Thrace, ce ne seroit plus ce monde. Et cependant il ne pouvoit manquer de choisir ce monde, qui surpasse en perfections tous les autres, qui fait la pointe de la pyramide; autrement Jupiter auroit renoncé à sa sagesse; il m'auroit bannie, moi qui suis sa fille. Vous voyez que mon père n'a point fait Sextus méchant; il l'étoit de toute éternité; il l'étoit toujours librement; il n'a fait que lui accorder l'existence, que sa sagesse ne pouvoit refuser au monde où il est compris: il l'a fait passer de la région des possibles à celle des êtres actuels. Le crime de Sextus sert à de grandes choses; il en naîtra un grand empire, qui donnera de grands exemples. Mais cela n'est rien au prix du total de ce monde, dont vous admirerez la beauté, lorsqu'après un heureux passage de cet état mortel à un autre meilleur, les dieux vous auront rendu capable de le connoître.

Dans ce moment Théodore s'éveille, il rend graces à la déesse, il rend justice à Jupiter, et pénétré de ce qu'il a vu et entendu, il continue la fonction de grand sacrificateur, avec tout le zèle d'un vrai serviteur de son Dieu,

avec toute la joie dont un mortel est capable. Il me semble que cette continuation de la fiction peut éclaircir la difficulté à laquelle Valla n'a point voulu toucher. Si Apollon a bien représenté la science divine de vision (qui regarde les existences), j'espère que Pallas n'aura pas mal fait le personnage de ce qu'on appelle la science de simple intelligence (qui regarde tous les possibles), où il faut enfin chercher la source des choses.

Abrégé de la Controverse entre Bayle et M. Leibniz, sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'homme et l'Origine du mal, réduite à des argumens en forme.

Tome 2 de la Théod., page 415.

Première Objection.

Quiconque ne prend point le meilleur parti, manque de puissance, ou de connoissance, ou de bonté.

Dieu n'a point pris le meilleur en créant le monde.

Donc Dieu a manqué de puissance, ou de connoissance, ou de bonté.

Réponse. On nie la mineure, c'est-à-dire

la seconde prémisse de ce syllogisme, et l'adversaire le prouve par ce

PROSYLLOGISME. Quiconque fait des choses où il y a du mal, qui pouvoient être faites sans aucun mal, ou dont la production pouvoit être omise, ne prend point le meilleur parti.

Dieu a fait un monde où il y a du mal; un monde, dis-je, qui pouvoit être fait sans aucun mal, ou dont la production pouvoit être omise tout-à-fait.

Donc Dieu n'a point pris le meilleur parti.

RÉPONSE. On accorde la mineure de ce prosyllogisme; car il faut avouer qu'il y a du mal dans le monde que Dieu a fait, et qu'il étoit possible de faire un monde sans mal, ou même de ne point créer de monde, puisque la création a dépendu de la volonté libre de Dieu; mais on nie la majeure, c'est-à-dire, la première des deux prémisses du prosyllogisme, et on pourroit se contenter d'en demander la preuve. Mais pour donner plus d'éclaircissement à la matière, on a voulu justifier cette négation, en faisant remarquer que le meilleur parti n'est pas toujours celui qui tend à éviter le mal, puisqu'il se peut que le mal soit accompagné d'un plus grand bien. Par exemple, un général d'armée aimera mieux une grande victoire avec une légère blessure, qu'un état sans blessure et sans victoire. On a montré cela

plus amplement dans cet ouvrage, en faisant même voir par des instances prises des mathématiques et d'ailleurs, qu'une imperfection dans la partie peut être requise à une plus grande perfection dans le tout. On a suivi en cela le sentiment de S. Augustin, qui a dit cent fois que Dieu a permis le mal pour en tirer un bien, c'est-à-dire un plus grand bien : et celui de Thomas d'Aquin (*in lib.* 2, *sent. dist.* 32, *quæst.* 1, *art.* 1.), que la permission du mal tend au bien de l'univers. On a fait voir que chez les anciens, la chûte d'Adam a été appelée *felix culpa*, un péché heureux, parce qu'il avoit été réparé avec un avantage immense, par l'incarnation du Fils de Dieu, qui a donné à l'univers quelque chose de plus noble que tout ce qu'il y auroit eu sans cela parmi les créatures. Et pour plus d'intelligence, on a ajouté, après plusieurs bons auteurs, qu'il étoit de l'ordre et du bien général, que Dieu laissât à certaines créatures l'occasion d'exercer leur liberté, lors même qu'il a prévu qu'elles se tourneroient au mal, mais qu'il pouvoit si bien redresser; parce qu'il ne convenoit pas que pour empêcher le péché, Dieu agît toujours d'une manière extraordinaire. Il suffit donc pour anéantir l'objection, de faire voir qu'un monde avec le mal pouvoit être meilleur qu'un monde sans mal; mais on

est encore allé plus avant dans l'ouvrage, et l'on a même montré que cet univers doit être effectivement meilleur que tout autre univers possible.

SECONDE OBJECTION.

S'il y a plus de mal que de bien dans les créatures intelligentes, il y a plus de mal que de bien dans tout l'ouvrage de Dieu.

Or il y a plus de mal que de bien dans les créatures intelligentes.

Donc il y a plus de mal que de bien dans tout l'ouvrage de Dieu.

RÉPONSE. On nie la majeure et la mineure de ce syllogisme conditionnel. Quant à la majeure, on ne l'accorde point, parce que cette prétendue conséquence de la partie au tout, des créatures intelligentes à toutes les créatures, suppose tacitement et sans preuve, que les créatures destituées de raison ne peuvent point entrer en comparaison et en ligne de compte avec celles qui en ont; mais pourquoi ne se pourroit-il pas que le surplus du bien dans les créatures non intelligentes qui remplissent le monde, récompensât et surpassât même incomparablement le surplus du mal dans les créatures raisonnables? Il est vrai que le prix des dernières est plus grand; mais en récompense, les autres sont en plus grand

nombre sans comparaison, et il se peut que la proportion du nombre et de la quantité surpasse celle du prix et de la qualité.

Quant à la mineure, on ne la doit point accorder non plus, c'est-à-dire, on ne doit point accorder qu'il y a plus de mal que de bien dans les créatures intelligentes. On n'a pas même besoin de convenir qu'il y a plus de mal que de bien dans le genre humain, parce qu'il se peut, et il est même fort raisonnable que la gloire et la perfection des bienheureux soient incomparablement plus grandes que la misère et l'imperfection des damnés, et qu'ici l'excellence du bien total dans le plus petit nombre, prévaille au mal total dans le nombre plus grand. Les bienheureux approchent de la divinité par le moyen du divin médiateur, autant qu'il peut convenir à ces créatures, et font des progrès dans le bien, qu'il est impossible que les damnés fassent dans le mal, quand ils approcheroient le plus près qu'il se peut de la nature des démons. Dieu est infini, et le démon est borné ; le bien peut aller et va à l'infini, au lieu que le mal a ses bornes. Il se peut donc et il est à croire qu'il arrive dans la comparaison des bienheureux et des damnés, le contraire de ce que nous avons dit pouvoir arriver dans la comparaison des créatures intelligentes et non intelligentes ; c'est-à-dire, il se peut

que dans la comparaison des heureux et des malheureux, la proportion des degrés surpasse celle des nombres, et que dans la comparaison des créatures intelligentes et non intelligentes, la proportion des nombres soit plus grande que celle des prix. On est en droit de supposer qu'une chose se peut, tant qu'on ne prouve point qu'elle est impossible; et même ce qu'on avance ici passe la supposition.

Mais en second lieu, quand on accorderoit qu'il y a plus de mal que de bien dans le genre humain, on a encore tout sujet de ne point accorder qu'il y a plus de mal que de bien dans toutes les créatures intelligentes; car il y a un nombre inconcevable de génies, et peut-être encore d'autres créatures raisonnables. Et un adversaire ne sauroit prouver que dans toute la cité de Dieu, composée tant de génies que d'animaux raisonnables sans nombre, et d'une infinité d'espèces, le mal surpasse le bien. Et quoiqu'on n'ait point besoin pour répondre à une objection, de prouver qu'une chose est, quand sa seule possibilité suffit, on n'a pas laissé de montrer dans cet ouvrage que c'est une suite de la suprême perfection du souverain de l'univers, que le royaume de Dieu soit le plus parfait de tous les états ou gouvernemens possibles; et que par conséquent le peu de mal qu'il y a, soit requis pour le comble
[illegible]euse qui s'y trouve.

TROISIÈME OBJECTION.

S'il est toujours impossible de ne point pécher, il est toujours injuste de punir.

Or il est toujours impossible de ne point pécher; ou bien tout péché est nécessaire.

Donc il est toujours injuste de punir.

On en prouve la mineure.

Ier. PROSYLLOGISME. Tout prédéterminé est nécessaire. Tout événement est prédéterminé.

Donc tout événement (et par conséquent le péché aussi) est nécessaire.

On prouve encore ainsi cette seconde mineure.

IIe. PROSYLLOGISME. Ce qui est futur, ce qui est prévu, ce qui est enveloppé dans les causes, est prédéterminé. Tout événement est tel.

Donc tout événement est prédéterminé.

RÉPONSE. On accorde dans un certain sens la conclusion du second prosyllogisme, qui est la mineure du premier; mais on niera la majeure du premier prosyllogisme, c'est-à-dire, que tout prédéterminé est nécessaire : entendant par la nécessité de pécher, par exemple, ou par l'impossibilité de ne point pécher, ou de ne point faire quelque action, la nécessité dont il s'agit ici, c'est-à-dire celle qui est essentielle et absolue, et qui détruit la moralité de

l'action et la justice des châtimens. Car si quelqu'un entendoit une autre nécessité ou impossibilité, c'est-à-dire une nécessité qui ne fût que morale, ou qui ne fût qu'hypothétique (qu'on expliquera tantôt), il est manifeste qu'on lui nieroit là majeure de l'objection même. On se pourroit contenter de cette réponse, et demander la preuve de la proposition niée; mais on a bien voulu encore rendre raison de son procédé dans cet ouvrage, pour mieux éclaircir la chose, et pour donner plus de jour à toute cette matière, en expliquant la nécessité qui doit être rejetée, et la détermination qui doit avoir lieu. C'est que la nécessité, contraire à la moralité, qui doit être évitée, et qui feroit que le châtiment seroit injuste, est une nécessité insurmontable, qui rendroit toute opposition inutile, quand même on voudroit de tout son cœur éviter l'action nécessaire, et quand on feroit tous les efforts possibles pour cela. Or il est manifeste que cela n'est point applicable aux actions volontaires, puisqu'on ne les feroit point, si on ne le vouloit bien. Aussi leur prévision et prédétermination n'est point absolue, mais elle suppose la volonté: s'il est sûr qu'on les fera, il n'est pas moins sûr qu'on les voudra faire. Ces actions volontaires et leurs suites n'arriveront point, quoi qu'on fasse, ou soit qu'on les veuille ou non,

mais parce qu'on fera et parce qu'on voudra faire ce qui y conduit; et cela est contenu dans la prévision et dans la prédétermination, et en fait même la raison : et la nécessité de tels événemens est appelée conditionnelle hypothétique, ou bien nécessité de conséquence, parce qu'elle suppose la volonté et les autres *requisits*; au lieu que la nécessité qui détruit la moralité, et qui rend le châtiment injuste et la récompense inutile, est dans les choses qui seront quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille faire, et en un mot, dans ce qui est essentiel; et c'est ce qu'on appelle une nécessité absolue. Aussi ne sert-il de rien à l'égard de ce qui est nécessaire absolument, de faire des défenses ou des commandemens, de proposer des peines ou des prix, de blâmer ou de louer; il n'en sera ni plus ni moins. Au lieu que dans les actions volontaires, et dans ce qui en dépend, les préceptes, armés du pouvoir de punir et de récompenser, servent très-souvent, et sont compris dans l'ordre des causes qui font exister l'action : et c'est par cette raison que non-seulement les soins et les travaux, mais encore les prières sont utiles, Dieu ayant encore eu ces prières en vue, avant qu'il ait réglé les choses et y ayant eu l'égard qui étoit convenable. C'est pourquoi le précepte qui dit, *ora et labora* (priez et travaillez), subsiste tout entier; et

non-seulement ceux qui prétendent, sous le vain prétexte de la nécessité des événemens, qu'on peut négliger les soins que les affaires demandent, mais encore ceux qui raisonnent contre les prières, tombent dans ce que les anciens appeloient déjà *le sophisme paresseux*. Ainsi la prédétermination des événemens par les causes, est justement ce qui contribue à la moralité au lieu de la détruire, et les causes inclinent la volonté sans la nécessiter. C'est pourquoi la détermination dont il s'agit n'est point une nécessitation : il est certain (à celui qui sait tout) que l'effet suivra cette inclination; mais cet effet n'en suit point par une conséquence nécessaire, c'est-à-dire, dont le contraire implique contradiction : et c'est aussi par une telle inclination interne que la volonté se détermine, sans qu'il y ait de la nécessité. Supposé qu'on ait la plus grande passion du monde (par exemple une grande soif), vous m'avouerez que l'ame peut trouver quelque raison pour y résister, quand ce ne seroit que celle de montrer son pouvoir. Ainsi quoiqu'on ne soit jamais dans une parfaite indifférence d'équilibre, et qu'il y ait toujours une prévalence d'inclination pour le parti qu'on prend, elle ne rend pourtant jamais la résolution qu'on prend absolument nécessaire.

QUATRIÈME OBJECTION.

Quiconque peut empêcher le péché d'autrui, et ne le fait pas, mais y contribue plutôt, quoiqu'il en soit bien informé, en est complice.

Dieu peut empêcher le péché des créatures intelligentes; mais il ne le fait pas, et y contribue plutôt par son concours et par les occasions qu'il fait naître, quoiqu'il en ait une parfaite connoissance.

Donc, etc.

RÉPONSE. On nie la majeure de ce syllogisme. Car il se peut qu'on puisse empêcher le péché, mais qu'on ne doive point le faire, parce qu'on ne le pourroit sans commettre soi-même un pêché, ou (quand il s'agit de Dieu) sans faire une action déraisonnable. On en a donné des instances, et on en a fait l'application à Dieu lui-même. Il se peut aussi qu'on contribue au mal et qu'on lui ouvre même quelquefois le chemin, en faisant des choses qu'on est obligé de faire : et quand on fait son devoir, ou (en parlant de Dieu) quand, tout bien considéré, on fait ce que la raison demande, on n'est point responsable des événemens, lors même qu'on les prévoit. On ne veut pas ces maux; mais on les veut permettre pour un plus grand bien, qu'on ne sauroit se dispenser raisonnablement de préférer à d'autres

considérations; et c'est une volonté conséquente qui résulte des volontés antécédentes, par lesquelles on veut le bien. Je sais que quelques-uns, en parlant de la volonté de Dieu antécédente et conséquente, ont entendu par l'*antécédente* celle qui veut que tous les hommes soient sauvés; et par la *conséquente*, celle qui veut, en conséquence du péché persévérant, qu'il y en ait de damnés. Mais ce ne sont que des exemples d'une notion plus générale; et on peut dire par la même raison, que Dieu veut par sa volonté antécédente que les hommes ne pèchent point; et que par sa volonté conséquente ou filiale et décrétoire (qui a toujours son effet) il veut permettre qu'ils pèchent, cette permission étant une suite des raisons supérieures; et on a sujet de dire généralement que la volonté antécédente de Dieu va à la production du bien et à l'empêchement du mal, chacun pris en soi, et comme détaché (*particulariter et secundùm quid*, *Thom.* 1. *q.* 19, *art.* 6.) suivant la mesure du degré de chaque bien ou de chaque mal; mais que la volonté divine conséquente, ou finale et totale, va à la production d'autant de biens qu'on en peut mettre ensemble, dont la combinaison devient par-là déterminée, et comprend aussi la permission de quelques maux et l'exclusion de quelques biens, comme le meilleur plan possible

de l'univers le demande. Arminius, dans son *Antiperkinsus*, a fort bien expliqué que la volonté de Dieu peut être appelée conséquente, non-seulement par rapport à l'action de la créature considérée auparavant dans l'entendement divin, mais encore par rapport à d'autres volontés divines antérieures. Mais il suffit de considérer le passage cité de Thomas d'Aquin, et celui de Scot, dist. 46, question 11, pour voir qu'ils prennent cette distinction comme on l'a prise ici. Cependant si quelqu'un ne veut point souffrir cet usage des termes, qu'il mette *volonté préalable*, au lieu d'antécédente ; et *volonté finale* ou décrétoire, au lieu de conséquente ; car on ne veut point disputer des mots.

Cinquième Objection.

Quiconque produit tout ce qu'il y a de réel dans une chose, en est la cause.

Dieu produit tout ce qu'il y a de réel dans le péché : donc Dieu est la cause du péché.

Réponse. On pourroit se contenter de nier la majeure ou la mineure, parce que le terme de réel reçoit des interprétations qui peuvent rendre ces propositions fausses. Mais pour mieux s'expliquer, l'on distinguera. *Réel* signifie ou ce qui est positif seulement, ou bien il comprend encore les êtres privatifs : au

premier cas on nie la majeure, et on accorde la mineure : au second cas, on fait le contraire. On auroit pu se borner à cela ; mais on a bien voulu aller encore plus loin pour rendre raison de cette distinction. On a donc été bien aise de faire considérer que toute réalité purement positive ou absolue, est une perfection ; et que l'imperfection vient de la limitation, c'est-à-dire du privatif : car limiter, est refuser le progrès, ou le plus outre. Or Dieu est la cause de toutes les perfections, et par conséquent de toutes les réalités, lorsqu'on les considère comme purement positives. Mais les limitations ou les privations résultent de l'imperfection des créatures, qui borne leur réceptivité : et il en est comme d'un bateau chargé, que la rivière fait aller plus ou moins lentement, à mesure du poids qu'il porte ; ainsi sa vîtesse vient de la rivière ; mais le retardement qui borne cette vîtesse, vient de la charge. Aussi a-t-on fait voir dans cet ouvrage comment la créature, en causant le péché, est une cause déficiente ; comment les erreurs et les mauvaises inclinations naissent de la privation ; et comment la privation est efficace par accident ; et on a justifié le sentiment de Saint Augusin (*lib.* 1, *ad Simpl. q.* 2.), qui explique, par exemple, comment Dieu endurcit, non pas en donnant quelque chose de mauvais à l'ame, mais

mais parce que l'effet de sa bonne impression est borné par la résistance de l'ame et par les circonstances qui contribuent à cette résistance; en sorte qu'il ne lui donne pas tout le bien qui surmonteroit son mal : *Nec*, inquit, *ab illo arrogatur aliquid quo hòmo fit deterior, sed tantùm quo fit melior, non erogatur.* Mais si Dieu y avoit voulu faire davantage, il auroit fallu faire, ou d'autres natures de créatures, ou d'autres miracles pour changer leurs natures, que le meilleur plan n'a pu admettre. C'est comme il faudroit que le courant de la rivière fût plus rapide que sa pente ne permet, ou que les bateaux fussent moins chargés, s'il devoit faire aller ces bateaux avec plus de vîtesse : et la limitation ou l'imperfection originale des créatures fait que même le meilleur plan de l'univers ne sauroit être exempté de certains maux, mais qui y doivent tourner à un plus grand bien. Ce sont quelques désordres dans les parties, qui relèvent merveilleusement la beauté du tout; comme certaines dissonnances, employées comme il faut, rendent l'harmonie plus belle. Mais cela dépend de ce qu'on a déjà répondu à la première objection.

Sixième Objection.

Quiconque punit ceux qui ont fait aussi bien qu'il étoit en leur pouvoir de faire, est injuste.

Dieu le fait.

Donc, etc.

Réponse. On nie la mineure de cet argument; et l'on croit que Dieu donne toujours les aides et les graces qui suffiroient à ceux qui auroient une bonne volonté, c'est-à-dire, qui ne rejetteroient pas ces graces par un nouveau péché. Ainsi on n'accorde point la damnation des enfans morts sans baptême, ou hors de l'église, ni la damnation des adultes qui ont agi suivant les lumières que Dieu leur a données : et l'on croit que si quelqu'un a suivi les lumières qu'il avoit, il en recevra indubitablement de plus grandes dont il a besoin, comme feu M. Hulseman, théologien célèbre et profond à Leipzig, a remarqué quelque part; et si un tel homme en avoit manqué pendant sa vie, il les recevroit au moins à l'article de la mort.

Septième Objection.

Quiconque donne à quelques-uns seulement, et non pas à tous les moyens qui leur font avoir effectivement la bonne volonté

et la foi finale salutaire, n'a pas assez de bonne volonté.

Dieu le fait.

Donc, etc.

Réponse. On nie la majeure. Il est vrai que Dieu pourroit surmonter la plus grande résistance du cœur humain; et il le fait aussi quelquefois, soit par une grace interne, soit par les circonstances externes qui peuvent beaucoup sur les ames, mais il ne le fait point toujours. D'où vient cette distinction, dira-t-on, et pourquoi sa bonté paroît-elle bornée? C'est qu'il n'auroit point été dans l'ordre d'agir toujours extraordinairement, et de renverser la liaison des choses, comme on a déjà remarqué en répondant à la première objection. Les raisons de cette liaison, par laquelle l'un est placé dans des circonstances plus favorables que l'autre, sont cachées dans la profondeur de la sagesse de Dieu: elles dépendent de l'harmonie universelle. Le meilleur plan de l'univers, que Dieu ne pouvoit point manquer de choisir, le portoit ainsi. On le juge par l'événement même, puisque Dieu l'a fait, il n'étoit point possible de mieux faire. Bien loin que cette conduite soit contraire à la bonté, c'est la suprême bonté qui l'y a porté. Cette objection avec sa solution pouvoit être tirée de ce qui a été dit à l'égard de la première

objection ; mais il a paru utile de la toucher à part.

Huitième Objection.

Quiconque ne peut manquer de choisir le meilleur, n'est point libre.

Dieu ne peut manquer de choisir le meilleur.

Donc Dieu n'est point libre.

Reponse. On nie la majeure de cet argument : c'est plutôt la vraie liberté, et la plus parfaite, de pouvoir user le mieux de son franc-arbitre, et d'exercer toujours ce pouvoir, sans en être détourné, ni par la force externe, ni par les passions internes, dont l'une fait l'esclavage des corps, et les autres celui des ames. Il n'y a rien de moins servile que d'être toujours mené au bien, et toujours par sa propre inclination, sans aucune contrainte et sans aucun déplaisir : et objecter que Dieu avoit donc besoin des choses externes, ce n'est qu'un sophisme. Il les crée librement : mais s'étant proposé une fin, qui est d'exercer sa bonté, la sagesse l'a déterminé à choisir les moyens les plus propres à obtenir cette fin. Appeler cela *besoin*, c'est prendre le terme dans un sens non ordinaire qui le purge de toute imperfection, à-peu-près comme l'on fait quand on parle de la colère de Dieu.

Sénèque dit quelque part que Dieu n'a commandé qu'une fois, mais qu'il obéit toujours, parce qu'il obéit aux loix qu'il a voulu se prescrire : *Semel jussit, semper paret.* Mais il auroit mieux dit que Dieu commande toujours, et qu'il est toujours obéi : car en voulant, il suit toujours le penchant de sa propre nature, et tout le reste des choses suit toujours sa volonté, et comme cette volonté est toujours la même, on ne peut point dire qu'il n'obéit qu'à celle qu'il avoit autrefois. Cependant, quoique sa volonté soit toujours immanquable, et aille toujours au meilleur, le mal, ou le moindre bien qu'il rebute, ne laisse pas d'être possible en soi; autrement la nécessité du bien seroit géométrique (pour dire ainsi), ou métaphysique, et tout-à-fait absolue; la contingence des choses seroit détruite, il n'y auroit point de choix. Mais cette manière de nécessité, qui ne détruit point la possibilité du contraire, n'a ce nom que par analogie; elle devient effective, non pas par la seule essence des choses, mais par ce qui est hors d'elles et au-dessus d'elles, savoir par la volonté de Dieu. Cette nécessité est appelée morale, parce que chez le sage, *nécessaire* et *dû* sont des choses équivalentes; et quand elle a toujours son effet, comme elle l'a véritablement dans le sage parfait, c'est-à-dire,

en Dieu, on peut dire que c'est une nécessité heureuse. Plus les créatures en approchent ; plus elles approchent de la félicité parfaite. Aussi cette manière de nécessité n'est-elle pas celle qu'on tâche d'éviter, et qui détruit la moralité, les récompenses, les louanges. Car ce qu'elle porte, n'arrive pas quoi qu'on fasse et qu'on veuille, mais parce qu'on le veut bien : et une volonté à laquelle il est naturel de bien choisir, mérite le plus d'être louée : aussi porte-t-elle sa récompense avec elle, qui est le souverain bonheur : et comme cette constitution de la nature divine donne une satisfaction entière à celui qui la possède, elle est aussi la meilleure, et la plus souhaitable, pour les créatures qui dépendent toutes de Dieu. Si la volonté de Dieu n'avoit point pour règle le principe du meilleur, elle iroit au mal, ce qui seroit le pis ; ou bien elle seroit indifférente en quelque façon au bien et au mal, et guidée par le hasard. Mais une volonté qui se laisseroit toujours aller au hasard, ne vaudroit guère mieux pour le gouvernement de l'univers, que le concours fortuit des corpuscules, sans qu'il y eût aucune divinité ; et quand même Dieu ne s'abandonneroit au hasard qu'en quelque cas et en quelque manière (comme il feroit, s'il n'alloit pas toujours entièrement au meilleur, et s'il étoit capable de

préférer un moindre bien à un bien plus grand, c'est-à-dire un mal à un bien, puisque ce qui empêche un plus grand bien est un mal), il seroit imparfait, aussi bien que l'objet de son choix; il ne mériteroit point une confiance entière; il agiroit sans raison dans un tel cas, et le gouvernement de l'univers seroit comme certains jeux mi-partis entre la raison et la fortune; et tout cela fait voir que cette objection, qu'on fait contre le choix du meilleur, pervertit les notions du libre et du nécessaire, et nous représente le meilleur même comme mauvais : ce qui est malin ou ridicule.

Les loix de la nature ne sont ni nécessaires, ni purement arbitraires.

Tom. 6, *Epist. ad Bourguet, p.* 206.

Toutes les choses existent en conséquence du choix d'un sage, et doivent ainsi leur origine à la convenance et non à une brute nécessité de la nature, ni à un pur caprice ou une volonté destituée de toute raison. Cette vérité, qui est de la plus haute importance, se fait sentir particulièrement dans l'origine des loix de la nature, et sur-tout de celles qui ont lieu dans le mouvement. Quelques cartésiens pensent que

toutes les loix de la nature sont purement arbitraires, et non fondées sur quelques raisons. Bayle soutient dans quelque endroit cette opinion ; d'autres pensent qu'elles peuvent toutes être démontrées et déduites d'une certaine nécesité géométrique : les uns et les autres se trompent. Car ces loix doivent leur naissance à des raisons non de nécessité, mais de convenance ou d'optimisme. Hobbes, Spinosa, et peut-être aussi quelquefois Descartes, inclinent trop vers le parti de la nécessité ; et en méconnoissant le principe de la convenance, ou les causes finales, ils donnent lieu de craindre qu'ils ne reconnoissent point de Dieu, ou qu'ils ne l'envisagent que comme une puissance *brute*. Mais d'un autre côté, M. Poiret, si je ne me trompe, donne dans l'extrémité opposée en attribuant tout au pur arbitre de Dieu, comme si toutes les vérités dépendoient de sa volonté.

Il faut ici tenir un milieu, et distinguer les vérités *néeessaires* des vérités *contingentes*. Les vérités *nécessaires*, telles que les arithmétiques, les géométriques, les logiques, sont fondées dans l'entendement divin et indépendantes de la volonté : et telle est encore la nécessité des trois dimensions dans les corps, ensorte qu'il ne peut y en avoir ni plus ni moins ; ce que M. Bayle regardoit comme

arbitraire, mais que les géomètres croient démontré.

Mais les vérités *contingentes* ont leur cause dans la volonté, non pas dans une volonté pure, mais dans la volonté dirigée par l'antendement d'après les considérations du plus convenable ou du meilleur; car rien ne doit son existence au pur arbitre de Dieu. Cela ne compatiroit pas avec sa sagesse; et cela même n'a pas lieu dans un être quelconque, puisque ceux qui (en agissant) ne sont pas poussés par des raisons, sont mus au moins par des inclinations ou sensibles ou insensibles. Aucune action d'un agent volontaire, n'est purement arbitraire, et il y a toujours une raison ou une cause qui l'incline sans le nécessiter.

Quant à l'origine du mal, il n'y a point de doute qu'on ne doive la chercher dans la nature *limitée* des créatures, et que Dieu cependant permet le mal, parce qu'il en tire un plus grand bien : de telle sorte que l'univers qu'il a choisi et qui renferme le mal, soit pourtant le meilleur de tous les univers possibles. Nous devons en juger ainsi, d'après les perfections divines, car nous ne pourrions le prouver en considérant chaque chose en particulier, parce qu'une très-petite partie seulement de la suite des choses qui composent l'univers nous est connue, et cette partie seule qui nous

est connue renfermant une multitude de maux, a été par là même plus propre à exercer notre foi et notre amour pour Dieu, jusqu'à ce qu'enfin à l'état de foi vive succède l'état de la claire vision : ce qui arrivera quand nos ames seront élevées à un plus haut degré de perfection.

Le premier être éternel ne peut être la matière.

Essais sur l'Entendement humain, p. 405.

UN être qui pense ne peut être produit par un être qui ne pense pas, tel que la matière. Il est assez manifeste qu'une partie de la matière est incapable de rien produire par elle-même et de se donner du mouvement. Il faut donc, ou que son mouvement soit éternel, ou qu'il lui soit imprimé par un être plus puissant. Quand ce mouvement seroit éternel, il seroit toujours incapable de produire de la connoissance. Divisez-la en autant de petites parties qu'il vous plaira, comme pour la spiritualiser; donnez-lui toutes les figures et tous les mouvemens que vous voudrez; faites-en un globe, un cube, un prisme, un cylindre, etc., dont les diamètres ne soient que la millionnième parties d'un *gry*, qui est le dixième d'une ligne, qui

est le dixième d'un pouce, qui est le dixième d'un pied philosophique, qui est un tiers d'un pendule, dont chaque vibration, dans la latitude de 45 degrés, est égale à une seconde de temps. Cette particule de matière, quelque petite qu'elle soit, n'agira pas autrement sur d'autres corps, d'une grosseur qui lui soit proportionnée, que les corps qui ont un pouce ou un pied de diamètre agissent entre eux. Et l'on pense espérer, avec autant de raison, de produire du sentiment, des pensées et de la connoissance, en joignant ensemble des grosses parties de la matière de certaine figure et de certain mouvement, que par le moyen des plus petites parties de matière qu'il y ait au monde. Ces dernières se heurtent, se poussent et résistent l'une à l'autre, justement comme les grosses; et c'est ce qu'elles peuvent faire. Mais si la matière pouvoit tirer de son sein le sentiment, la perception et la connoissance, immédiatement et sans machine, ou sans le secours des figures et des mouvemens, en ce cas-là ce devroit être une propriété inséparable de la matière et de toutes ses parties, d'en avoir: à quoi l'on pourroit ajouter, qu'encore que l'idée générale et spécifique que nous avons de la matière, nous porte à en parler comme si c'étoit une chose unique en nombre; cependant toute la matière n'est pas proprement une chose

individuelle, qui existe comme un être matériel, ou un corps singulier que nous connoissons ou que nous pouvons concevoir. De sorte que si la matière étoit le premier être éternel, pensant, il n'y auroit pas un être unique, éternel, infini et pensant, mais un nombre infini d'êtres éternels, infinis et pensans qui seroient indépendans les uns des autres, dont les forces seroient bornées et les pensées distinctes, et qui par conséquent ne pourroient jamais produire cet ordre, cette harmonie et cette beauté qu'on remarque dans la nature. D'où il s'ensuit nécessairement que le premier être éternel ne peut être la matière.

Tel est le raisonnement de M. Loke; il est aussi exact que profond.

Je suis parfaitement de son avis, qu'il n'y a point de combinaison et de modification des parties de la matière, quelque petites qu'elles soient, qui puisse produire de la perception; d'autant que les parties grosses n'en sauroient donner (comme on le reconnoît manifestement), et que tout est proportionnel dans les petites parties, à ce qui peut se passer dans les grandes. C'est encore une importante remarque sur la matière que celle que l'auteur fait ici, qu'on ne la doit point prendre pour une chose unique en nombre, ou (comme j'ai coutume de parler) pour une vraie et parfaite

monade ou *unité*, puisqu'elle n'est qu'un *amas* d'un nombre infini d'êtres.

Il ne falloit qu'un pas à cet excellent auteur pour parvenir à mon système. Car, en effet, je donne de la perception à tous ces êtres infinis, dont chacun est comme un animal, doué d'ame (ou de quelque principe actif analogique, qui en fait la vraie unité), avec ce qu'il faut à cet être pour être passif, et doué d'un corps organique. Or ces êtres ont reçu leur nature, tant active que passive (c'est-à-dire ce qu'ils ont d'immatériel et de matériel), d'une cause générale et suprême, parce qu'autrement, comme l'auteur le remarque très-bien, étant indépendans les uns des autres, ils ne pourroient jamais produire cet *ordre*, cette *harmonie*, cette *beauté* qu'on remarque dans la nature. Mais cet argument, qui ne paroît être que d'une certitude morale, est poussé à une nécessité tout-à-fait métaphysique, par la nouvelle *espèce d'harmonie* que j'ai introduite, qui est l'*harmonie préétablie*. Car chacune de ces ames exprimant à sa manière ce qui se passe au dehors, et ne pouvant l'avoir par aucune influence des autres êtres particuliers, ou plutôt devant tirer cette expression du propre fond de sa nature, il faut nécessairement que chacun ait reçu cette nature (ou cette raison interne des expressions de ce qui est au dehors)

d'une cause universelle, dont ces êtres dépendent tous, et qui fasse que l'un soit parfaitement d'accord et correspondant avec l'autre; ce qui ne se peut sans une connoissance et une puissance infinies, et par un artifice si grand, par rapport sur-tout au consentement spontané de la machine avec les actions de l'ame raisonnable, qu'un illustre auteur, qui fit des objections à l'encontre, dans son merveilleux dictionnaire, douta quasi, s'il ne passoit pas toute la sagesse possible, en disant que celle de Dieu ne lui paroissoit pas trop grande pour un tel effet, et reconnut au moins qu'on n'avoit jamais donné un si grand relief aux foibles conceptions que nous pouvons avoir de la perfection divine....

Je reviens à M. Loke: il a encore raison de demander à ceux qui font Dieu matériel, s'ils croient que chaque partie de la matière pense? En ce cas, il s'ensuivra qu'il y aura autant de Dieux que de particules de la matière. Mais si chaque partie de la matière ne pense point, voilà encore un être pensant composé de parties non pensantes; ce qu'on a déjà réfuté. Que si quelque atôme de matière pense seulement, et que les autres parties, quoique également éternelles, ne pensent point, c'est dire *gratis*, qu'une partie de la matière est infiniment au-dessus de l'autre, et produit les

êtres pensans non éternels ; que si l'on veut que l'être pensant éternel et matériel est un certain amas particulier de matière, dont les parties sont non pensantes, on retombe dans ce qui a été réfuté ; car les parties de matière ont beau être jointes, elles n'en peuvent acquérir qu'une nouvelle relation locale, qui ne sauroit leur communiquer la connoissance. Il n'importe si cet amas est en repos ou en mouvement. S'il est en repos, ce n'est qu'une masse sans action, qui n'a point de privilége sur un atôme ; s'il est en mouvement, ce mouvement qui le distingue des autres parties, devant produire la pensée, toutes ces pensées seront accidentelles et limitées, chaque partie à part étant sans pensées et n'ayant rien qui règle ses mouvemens. Ainsi il n'y aura ni liberté, ni choix, ni sagesse, non plus que dans la simple matière brute.

CERTITUDE *d'une autre vie.*

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, page 168.

LES méchans sont fort portés à croire que l'autre vie est impossible. Mais ils n'en ont d'autre raison que celle-ci, qu'il faut se borner à ce qu'on apprend par les sens, et que personne de leur connoissance n'est revenu de l'autre

monde. Il y avoit un temps que sur le même principe on pouvoit rejeter les antipodes, lorsqu'on ne vouloit point joindre les mathématiques aux notions populaires; et on le pouvoit avec autant de raison, qu'on en peut avoir maintenant pour rejeter l'autre vie, lorsqu'on ne veut point joindre la vraie métaphysique aux notions de l'imagination. Car il y a trois degrés de notions ou idées; savoir, notions populaires, mathématiques et métaphysiques. Les premières ne suffisoient point pour faire croire les antipodes; les premières et les secondes ne suffisent point encore pour faire croire l'autre vie. Il est vrai qu'elles fournissent déjà des conjectures favorables; mais si les secondes (*lesmathématiques*) établissoient certainement les antipodes avant l'expérience qu'on a maintenant (je ne parle pas des habitans, mais de la place au moins que la connoissance de la rondeur de la terre leur donnoit chez les géographes et les astronomes), les dernières (*les méthaphysiques*) ne donnent pas moins de certitude sur une autre vie, dès à présent et avant qu'on y soit allé voir.

Ancienneté du dogme de l'Immortalité de l'Ame.

Tome 5, *p.* 316. *Epist.* 18, *ad Kortholtum.*

Monsieur Toland a prétendu dans un de ses ouvrages, que le dogme de l'immortalité de l'ame étoit une invention des Egyptiens. Mais il est très-évident que les Grecs des âges les plus reculés ont cru cette même immortalité. Elle étoit aussi reconnue par les Druides Gaulois, suivant le témoignage de Lucain. Les peuples de la Virginie dans l'Amérique, croient que les ames des morts habitent au-delà d'une haute chaîne de montagnes. Et qui ne sait pas que l'opinion de la métempsycose, qui suppose évidemment l'immortalité de l'ame, est très-ancienne dans les Indes ?

L'IMMORTALITÉ de l'Ame, fondement nécessaire de la Morale.

Tome 5, *Epist. ad Bierlingium, page* 390.

JE trouve très-mauvais que des personnages célèbres, tels que Puffendorf et Thomasius, enseignent qu'on ne connoît que par la seule révélation l'immortalité de l'ame, ainsi que les peines et les récompenses qui nous attendent au-delà de cette vie. J'ai remarqué dans ma lettre à M. Bohemer, sur le Traité des Devoirs de l'Homme, par Puffendorf, que le fondement de toute la théologie naturelle étoit manifeste à tout homme même, du simple peuple, qui connoissoit la providence de Dieu et ses conséquences, sans qu'il fût nécessaire d'employer, pour le convaincre, les argumens métaphysiques qui en démontrent la vérité. Toute doctrine sur les mœurs, la justice, les devoirs qui ne se fonde que sur les biens de cette vie, ne peut être que très-imparfaite. Otez l'immortalité de l'ame, la doctrine de la providence est inutile, et n'a pas plus de force pour obliger les hommes que les dieux d'Epicure qui sont sans providence. Si Dieu n'avoit donc point mis en nous des principes qui nous conduisissent à la connoissance de l'immortalité, la théologie naturelle

seroit sans fondement, et ne serviroit de rien contre l'athéisme pratique : il auroit donc été permis aux hommes d'être Athées avant la révélation ; car la divinité ne se venge pas, ou ne se venge pas assez dans cette vie.

Suite du même sujet.

Page 388, *Epist. ad Bierl.*

Monsieur Thomasius enseigne que l'universel et premier principe du droit naturel ou de toute doctrine morale, est de *faire tout ce qui rend la vie des hommes plus longue et plus heureuse, et d'éviter tout ce qui la rendroit moins longue et moins heureuse.* Je ne peux point admettre un premier principe qui borne tout à une vie aussi courte et aussi prête à finir que la nôtre, sans avoir aucun égard à la vie éternelle. Car en supposant les dogmes de la divine providence et de l'immortalité de l'ame humaine, qui peuvent être connus par la lumière naturelle, et qui conséquemment fondent le droit de la nature, il peut arriver qu'en considération des biens éternels, le sage puisse et doive renoncer à la vie présente et à toutes ses commodités. Mais en mettant à part l'immortalité, la

mort ne paroîtra-t-elle pas quelquefois au sage, préférable à la vie présente ?

Il seroit facile de rectifier le principe de Thomasius, en disant en général, qu'on doit chercher ce qui rend la vie heureuse, et éviter ce qui la rend malheureuse, et en expliquant en même temps en quoi consiste le véritable bonheur. Thomasius dit bien qu'il consiste dans la paix intérieure et extérieure de l'homme ; mais il faut aller encore plus loin.

Immortalité de l'Ame humaine démontrée par un sorite continu (1).

Tome 1er, *Confessio naturæ*, *page* 9.

1°. L'ame de l'homme est un être dont quelque action est la pensée.

2°. Un être dont quelque action est la pensée, est un être dont quelque action est une

---

(1) Rien n'est plus rigoureusement démontré que la spiritualité ou l'immatérialité de l'ame, aux yeux de tout homme qui joindra à la droiture du cœur quelque notion de métaphysique. Rien sur-tout n'est plus constant dans les principes de la philosophie de Leibniz, qui ne reconnoît dans l'univers que des substances simples, et pour qui la matière n'est qu'un aggrégat de monades. Mais puisque les ennemis de la religion font les plus grands efforts pour établir le matérialisme de l'ame, et que c'est dans

chose immédiatement sensible, sans aucune imagination de parties.

Car la pensée est une chose, 1°. immédiatement sensible, puisque l'ame sentant qu'elle pense, est immédiate-

---

ce dogme favori qu'ils mettent leur principale confiance, nous croyons utile de placer ici quelques pensées du célèbre M. Bonnet, de Genève, bien propres à ralentir leur ardeur et à diminuer leur confiance. Dans l'analyse abrégée de son Essai Analytique, voici ce que dit cet auteur si judicieux et si sage :

« J'ai osé avancer, dans la simplicité d'un cœur qui » cherchoit sincèrement le vrai, que quand l'*homme tout* » *entier ne seroit que matière, il n'en seroit pas moins* » *appelé à l'immortalité.* C'est que la volonté de Dieu, » toujours efficace, peut conserver une portion de matière » même très-composée, comme elle conserve une ame » indivisible ».

On peut même aller plus loin que M. Bonnet, et ajouter ce que nous avons déjà fait observer ailleurs, que quelque matérielle que fût notre ame, on peut très-bien supposer qu'elle survivra à la dissolution du corps auquel elle est unie, sans faire intervenir extraordinairement la providence, et en lui accordant seulement ce qu'on ne peut refuser à une multitude de particules du même corps, qui sans doute ne seront jamais décomposées jusques dans leurs derniers élémens, et peut-être même ne peuvent pas l'être. Car enfin, ce petit corps, cette petite machine, qui, suivant les matérialistes, constitue notre ame, ne peut-elle pas avoir ses parties tellement liées et unies entre elles, que les causes ordinaires qui opèrent la dissolution des corps grossiers, n'aient point de prise sur elle, que le feu, les sucs et les autres agens ordinaires de la dissolution ou de

à elle-même ; 2°. la pensée est une chose sensible sans aucune imagination de parties. L'expérience le montre clairement ; car la pensée est ce je ne sais quoi que nous sentons, quand

---

la pourriture, ne puissent la pénétrer ou s'insinuer entre ses parties, et par conséquent les diviser et les séparer? car ce n'est que par cette pénétration, cette insinuation entre les parties du corps, que la division et la séparation de ces parties s'opèrent. En un mot, pourquoi la particule de matière qui forme notre ame, et qu'il faut nécessairement admettre imperceptible et subtile au dernier degré, n'auroit-elle pas le privilége des derniers atomes de la nature, qui, s'ils ne sont pas indivisibles par leur essence, ainsi que le prétendoient les épicuriens, sont au moins indivisibles de fait? Mais continuons d'entendre M. Bonnet.

« Le matérialiste voluptueux et insensé, que la crainte » de l'immortalité poursuit, se réfugie derrière un re- » tranchement de chaume, que le chrétien peu instruit » prend bonnement pour un retranchement de briques. » Accordez au matérialiste le principe qu'il chérit et qui » le trompe; convenez pour un moment que l'ame est » *matérielle;* qu'auroit-il gagné par cet aveu? Ne lui » resteroit-il pas à démontrer qu'il n'existe point un être » sage, qui veut essentiellement le bonheur du juste op- » primé et la correction du méchant qui l'opprime?..... » Quand je me suis étudié moi-même, je n'ai pu me rendre » raison de la simplicité de mon *moi*, dans la supposition » que l'ame fût matérielle. J'ai cru voir distinctement » que ce *moi*, toujours *un*, toujours *simple*, toujours » *indivisible*, ne pouvoit être une pure modification de » la substance *étendue*. J'ai donc admis l'existence d'une » ame immatérielle pour satisfaire à des phénomènes que » je ne pouvois expliquer sans elle..... Je ne suis donc

nous sentons que nous pensons. Mais quand nous sentons, par exemple, que nous avons pensé à Titius, nous ne sentons pas seulement que nous avons eu dans l'esprit

---

» point matérialiste; mais si quelqu'un démontroit jamais » que l'ame est matérielle, loin de s'en alarmer, il faudroit » admirer la puissance qui auroit donné à l'ame la capacité » de penser ».

Ce que dit encore M. Bonnet, dans le chap. 24 de son Essai Analytique, mérite d'être rappelé.

« L'immortalité de notre ame ne repose pas uniquement » sur sa simplicité. Dieu pourroit accorder l'immortalité » à une portion de matière même très-composée, très-organisée; mais la simplicité de l'ame la met hors » de l'atteinte des agens qui opèrent la destruction des » corps: il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au corps, il ne l'est point qu'elle soit anéantie par » celui qui l'avoit unie au corps. Il faut donc prouver » qu'il ne veut pas l'anéantir, et ces preuves, la religion » les fournit. Un matérialiste seroit donc bien peu avancé » dans ses projets contre la religion: quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'ame, il faudroit » encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent » la vérité de la religion; je ne dis pas seulement de la » religion *révélée*, je dis encore de la religion *naturelle*; » car l'univers est un fait qui suppose une cause, et nous » déduisons du fait, l'existence et les attributs de la cause; » or parmi ces attributs, il en est qui supposent la conservation de l'ame, quelle que soit sa nature, ou matérielle ou spirituelle.

» Des hommes qui aiment la religion parce qu'ils la » connoissent, et qui la connoissent parce qu'ils l'ont » approfondie, devroient se rassurer sur les efforts de

l'image de Titius, qui sans doute a des parties (car cela ne suffit pas pour la pensée, puisque nous avons des images dans l'esprit, même quand nous n'y pensons pas) : mais nous sentons de plus que nous avons fait attention à cette image : or dans l'imagination de cette attention faite, nous ne découvrons aucune partie.

3°. Un être dont quelque action est une chose immédiatement sensible, sans imagination de parties, est un être dont quelque action est une chose sans parties.

Car une chose qui est immédiatement sentie, est toujours telle qu'on la sent effectivement. La cause de notre erreur, quand nous y tombons, est nécessairement dans le moyen ou le *medium* dont nous nous servons : car ce qui est l'objet du sentiment, ne peut être cette cause :

» matérialisme, leurs alarmes lui font un honneur qu'il ne » mérite pas. Nous sommes assez heureux pour que nos » espérances ne reposent pas sur la base infiniment étroite » d'un point de métaphysique. C'est mettre la pyramide » sur la pointe, que de faire dépendre la religion de la » question abstraite si l'ame est matière ou esprit ».

Locke qui a douté si Dieu ne pouvoit pas donner à la matière la faculté de penser, fut vivement attaqué sur ce point par l'évêque de Worchester. Il observa dans sa défense, qu'*il avoit montré que les grands buts de la religion et de la morale sont assurés par l'immortalité de l'ame, sans qu'il soit besoin de supposer son immatérialité.* L'évêque de Worchester ne paroît pas contester ce point; mais il remarque avec raison que le but de la religion et de la morale est encore mieux assuré si on prouve que l'ame est immortelle par sa nature, c'est-à-dire immatérielle.

autrement cet objet seroit toujours faussement senti ; cette cause d'erreur ne peut pas être non plus le sujet dans lequel le sentiment réside : autrement le sujet sentiroit toujours faussement.

4°. Un être dont quelque action est une chose sans parties, est un être dont quelque action n'est pas un mouvement.

Car tout mouvement a ou suppose des parties, ainsi qu'Aristote l'a démontré, et que tout le monde le confesse.

5°. Un être dont quelque action n'est point un mouvement, est un être qui n'est pas un corps.

Car toute action du corps est un mouvement : la preuve en est que toute action d'une chose, est une variation de son essence : or l'essence du corps est d'être dans l'espace : la variation de l'existence dans l'espace est un mouvement. Donc toute action du corps est un mouvement.

6°. Tout ce qui n'est pas corps, n'est pas dans l'espace.

Puisque la définition du corps, c'est d'être dans l'espace.

7°. Tout ce qui n'est pas dans l'espace, n'est pas mobile.

Car le mouvement est le changement d'espace.

8°. Tout ce qui n'est pas mobile, est indissoluble.

Car la dissolution n'est que le mouvement dans quelque partie.

9°. Tout ce qui est indissoluble, est incorruptible.

Puisque la corruption n'est qu'une dissolution intérieure.

10°. Tout ce qui est incorruptible, est immortel.

Car la mort est la corruption d'un être vivant, ou la dissolution de cette machine par laquelle cet être paroît se mouvoir.

Donc l'ame humaine est immortelle.

Ce qu'il falloit démontrer.

Que faudroit-il conclure du sentiment qui donne à Dieu le pouvoir de faire penser la matière, si ce sentiment étoit véritable?

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 15.

Monsieur Loke, pour justifier le sentiment qu'il avoit soutenu contre l'évêque de Worchester, que la matière pourroit penser, avance, dans sa seconde lettre à ce prélat, ce qui suit : « J'avoue que j'ai dit (liv. 2 de l'Essai concernant l'Entendement, chap. 8. » §. II.) que le corps opère par impulsion ; » et non autrement. Aussi étoit-ce mon sentiment quand je l'écrivis ; et encore présentement je ne saurois concevoir une autre manière d'agir. Mais depuis j'ai été convaincu, par le livre incomparable du judicieux » M. Newton, qu'il y a trop de présomption » de vouloir limiter la puissance de Dieu par

» nos conceptions bornées. La gravitation de » la matière vers la matière par des voies, qui » me sont inconcevables, est non seulement » une démonstration que Dieu peut, quand bon » lui semble, mettre dans les corps des puis- » sances et manières d'agir, qui sont au-des- » sus de ce qui peut être dérivé de notre idée » du corps, ou expliqué par ce que nous con- » noissons de la matière; mais c'est encore une » preuve incontestable qu'il l'a fait effective- » ment ».

Je ne puis que louer cette piété modeste de notre célèbre auteur, qui reconnoît que Dieu peut faire au-delà de ce que nous pouvons attendre; et qu'ainsi il peut y avoir des mystères inconcevables dans les articles de la foi: mais je ne voudrois pas qu'on fût obligé de recourir aux miracles dans le cours ordinaire de la nature, et d'admettre des puissances et opérations absolument inexplicables. Autrement, à la faveur de ce que Dieu peut faire, on donnera trop de licence aux mauvais philosophes; et en admettant ces *vertus centripètes* ou ces *attractions immédiates* de loin, sans qu'il soit possible de les rendre intelligibles, je ne vois pas ce qui empêcheroit nos scholastiques de dire que tout se fait par des qualités occultes ou facultés qu'on s'imaginoit semblables à de petits démons ou lutins capables de faire tout ce

qu'on demande, comme si les montres de poche marquoient les heures par une certaine vertu horodéictique, sans avoir besoin de roues, ou comme si les moulins brisoient les grains par une faculté fractive, sans avoir besoin de rien qui ressemblât aux meules.

M. Loke ajoute que rien n'est plus propre à favoriser les sceptiques que de nier ce qu'on n'entend point, et qu'on ne conçoit même pas comment l'ame pense.

Sur quoi je remarquerai d'abord, qu'à la vérité il n'est pas permis de nier ce qu'on n'entend pas ; mais on est en droit de nier, au moins dans l'ordre naturel, ce qui absolument n'est point intelligible ni explicable. J'ajoute qu'effectivement la conception des créatures n'est pas la mesure du pouvoir de Dieu, mais que leur conceptivité, ou force de concevoir, est la mesure du pouvoir de la nature, tout ce qui est conforme à l'ordre naturel pouvant être conçu ou entendu par quelque créature....

Pour m'expliquer distinctement, il faut considérer avant toutes choses, que les modifications qui peuvent venir naturellement ou sans miracle à un même sujet, y doivent venir des limitations ou variations d'un genre réel ou d'une nature originaire, constante et absolue; car c'est ainsi qu'on distingue chez les philosophes les modes d'un être absolu,

de cet être même, comme l'on sait, que la grandeur, la figure et le mouvement sont manifestement des limitations et des variations de la nature corporelle. Il est clair comment une étendue bornée donne des figures, et que le changement qui s'y fait n'est autre chose que le mouvement : et toutes les fois qu'on trouve quelque qualité dans un sujet, on doit croire que si on entendoit la nature de ce sujet et de cette qualité, on concevroit comment cette qualité en peut résulter. Ainsi, dans l'ordre de la nature (les miracles mis à part), il n'est pas arbitraire à Dieu de donner indifféremment aux substances telles ou telles qualités ; et il ne leur donnera jamais que celles qui leur seront naturelles, c'est-à-dire, qui pourront être dérivées de leur nature comme des modifications explicables. Ainsi on peut juger que la matière n'aura pas naturellement l'attraction mentionnée ci-dessus, et n'ira pas d'elle-même en ligne courbe, parce qu'il n'est pas possible de concevoir comment cela s'y fait, c'est-à-dire de l'expliquer méchaniquement ; au lieu que ce qui est naturel doit pouvoir devenir concevable distinctement, si l'on étoit admis dans les secrets des choses. Cette distinction entre ce qui est naturel et explicable, et ce qui est inexplicable et miraculeux, lève toutes les difficultés. En

la rejetant, on soutiendroit quelque chose de pire que les qualités ocultes, et on renonceroit en cela à la philosophie et à la raison, en ouvrant des asiles à l'ignorance et à la paresse par un système sourd, qui admet non seulement qu'il y a des qualités que nous n'entendons pas, dont il n'y a déjà que trop, mais aussi, qu'il y en a que le plus grand esprit, si Dieu lui donnoit toute l'ouverture possible, ne pourroit pas comprendre, c'est-à-dire, qui seroient ou miraculeuses ou sans rime, et sans raison; et cela même seroit sans rime et sans raison, que Dieu fît des miracles ordinairement; de sorte que cette hypothèse fainéante détruiroit également notre philosophie, qui cherche les raisons, et la divine sagesse qui les fournit.

Pour ce qui est de la pensée, il est sûr, et l'auteur le reconnoît plus d'une fois, qu'elle ne sauroit être une modification intelligible de la matière, c'est-à-dire que l'être sentant ou pensant n'est pas une chose machinale, comme une montre ou un moulin, en sorte qu'on pourroit concevoir des grandeurs, figures et mouvemens, dont la conjonction machinale pût produire quelque chose de pensant, et même de sentant, dans une masse où il n'y eût rien de tel, qui cesseroit de même par le déréglement de cette machine. Ce n'est donc pas une chose naturelle à la matière de sentir

et de penser; et cela ne peut arriver chez elle que de deux façons, dont l'une sera que Dieu y joigne une substance, à laquelle il soit naturel de penser; et l'autre que Dieu y mette la pensée par miracle.... Mais c'est assez qu'on ne puisse soutenir que la matière pense, sans y mettre une ame impérissable ou bien un miracle; et qu'ainsi l'immatérialité de nos ames suit de ce qui est naturel, puisqu'on ne sauroit soutenir leur extinction que par un miracle, soit en exaltant la matière, soit en anéantissant l'ame; car nous savons bien que la puissance de Dieu pourroit rendre nos ames mortelles, toutes immatérielles (ou immortelles par la nature seule) qu'elles puissent être, puisqu'il peut les anéantir.

Or cette vérité de l'immatérialité de l'ame est sans doute de conséquence : car il est infiniment plus avantageux à la religion et à la morale, sur-tout dans le temps où nous sommes, de montrer que les ames sont immortelles naturellement, et que ce seroit un miracle si elles ne l'étoient pas, que de soutenir que nos ames doivent mourir naturellement; mais que c'est en vertu d'une grace miraculeuse, fondée dans la seule promesse de Dieu, qu'elles ne meurent pas. Aussi sait-on depuis long-temps que ceux qui ont voulu détruire la religion naturelle et réduire tout à la révélée, comme si la raison

ne nous enseignoit rien là-dessus, ont passé pour suspects; et ce n'est pas toujours sans raison. Mais notre auteur n'est pas de ce nombre; il soutient la démonstration de l'existence de Dieu, et il attribue à l'immatérialité de l'ame *une probabilité dans le supréme degré*, qui pourra passer par conséquent pour une certitude morale.

Réponse à une difficulté faite par Loke au P. Mallebranche, sur la simplicité de l'ame.

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 502.

Monsieur Loke, dans l'Examen du Sentiment du P. Mallebranche, publié dans ses Œuvres Posthumes en 1706, déclare qu'il ne comprend point comment la variété des idées est compatible avec la simplicité de Dieu: il me semble qu'il n'en doit pas tirer une objection contre le P. Mallebranche; car il n'y a point de systême qui puisse faire comprendre une telle chose. Nous ne pouvons pas comprendre l'incommensurable, et mille autres choses dont la vérité ne laisse pas de nous être connue, et que nous avons droit d'employer, pour rendre raison d'autres qui en sont dépendantes. Quelque chose d'approchant a lieu dans

dans toutes les substances simples où il y a une variété des affections dans l'unité de substance.....

M. Loke demande encore si une substance indivisible et non étendue peut avoir en même temps des modifications différentes, et qui se rapportent à des objets inconsistans (*incompatibles*)? Je réponds que oui. Ce qui est inconsistant dans un objet, n'est pas inconsistant dans la représentation de différens objets qu'on conçoit à la fois. Il n'est point nécessaire pour cela qu'il y ait différentes parties dans l'ame, comme il n'est point nécessaire qu'il y ait différentes parties dans le point, quoique différens angles y aboutissent.

Idées innées (1).

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 4.

Mes différends avec M. Loke sont de quelque importance. Il s'agit de savoir si l'ame, en elle-même, est vide entièrement, comme des

---

(1) C'est avec un dessein suivi de favoriser le matérialisme, que tant de modernes ont adopté le sentiment de Loke, sur les idées innées, et ont voulu jeter même du ridicule sur l'opinion de Descartes. Voilà pourquoi nous avons cru

tablettes où l'on n'a encore rien écrit (*tabula rasa*), suivant Aristote et l'auteur de l'Essai, et si tout ce qui y est tracé vient uniquement des sens et de l'expérience, ou si l'ame contient originairement les principes de plusieurs notions et doctrines, que les objets externes réveillent seulement dans les occasions, comme je le crois avec Platon, et même avec l'école et avec tous ceux qui prennent dans cette signification le passage de Saint-Paul (1), où il marque que la loi de Dieu est écrite dans les cœurs. Les Stoïciens appeloient ces principes *notions communes;* Jules Scaliger les nommoit *semina æternitatis*, item *zopyra*, comme voulant dire, des feux vivans, des traits lumineux cachés au dedans de nous, que la rencontre des sens et des objets externes fait paroître comme des étincelles que le choc fait sortir du fusil : et ce n'est pas sans raison qu'on croit que ces éclats marquent quelque

utile à la religion de faire connoître ce qu'a pensé Leibniz sur les idées innées, et avec quelle force de raisonnement il en établit l'existence. Le morceau que nous citons est tiré de l'avant-propos des Nouveaux Essais sur l'Entendement humain. Tout le premier livre de cet ouvrage est consacré à la discussion de ce point important de métaphysique. Il est impossible de le lire, et de ne pas penser ensuite sur les idées innées comme Descartes et Leibniz.

(1) Rom. 2, v. 15.

chose de divin et d'éternel, qui paroît surtout dans les vérités nécessaires ; d'où il naît une autre question, savoir, si toutes les vérités dépendent de l'expérience, c'est-à-dire, de l'induction et des exemples, ou s'il y en a qui ont encore un autre fondement. Car si quelques événemens peuvent être prévus avant toute épreuve qu'on en ait faite, il est manifeste que nous y contribuons quelque chose de notre part. Les sens, quoique nécessaires pour toutes nos connoissances actuelles, ne sont point suffisans pour nous les donner toutes, puisque les sens ne donnent jamais que des exemples, c'est-à-dire, des vérités particulières ou individuelles. Or tous les exemples qui confirment une vérité générale, en quelque nombre qu'ils soient, ne suffisent pas pour établir la nécessité universelle de cette même vérité ; car il ne suit pas que ce qui est arrivé, arrivera toujours de même : par exemple, les Grecs et les Romains, et tous les autres peuples, ont toujours remarqué qu'avant le décours de vingt-quatre heures, le jour se change en nuit, et la nuit en jour : mais on se seroit trompé si l'on avoit cru que la même règle s'observe par-tout, puisqu'on a vu le contraire dans le séjour de *Nova Zembla*. Et celui-là se tromperoit encore, qui croiroit que c'est, au moins dans nos climats, une vérité

nécessaire et éternelle, puisqu'on doit juger que la terre et le soleil même n'existent pas nécessairement, et qu'il y aura peut-être un temps, où ce bel astre ne sera plus avec tout son système, au moins dans sa forme présente; d'où il paroît que les vérités nécessaires, telles qu'on les trouve dans les mathématiques pures, et particulièrement dans l'arithmétique et dans la géométrie, doivent avoir des principes dont la preuve ne dépende point des exemples, ni par conséquent du témoignage des sens; quoique sans les sens, on ne se seroit jamais avisé d'y penser. C'est ce qu'il faut bien distinguer; et c'est ce qu'Euclide a si bien compris, en montrant par la raison ce qui se voit assez par l'expérience et par les images sensibles. La logique encore avec la méthaphysique et la morale, dont l'une forme la théologie, et l'autre la jurisprudence, naturelles toutes deux, sont pleines de telles vérités; et par conséquent leur preuve ne peut venir que des principes internes que l'on appelle innés. Il est vrai qu'il ne faut point s'imaginer qu'on puisse lire dans l'ame ces éternelles loix de la raison à livre ouvert, comme l'édit du préteur se lit sur son *album*, sans peine et sans recherche; mais c'est assez qu'on les puisse découvrir en nous, à force d'attention; à quoi les occasions sont fournies par les sens. Le succès des expériences

sert de confirmation à la raison, à-peu-près comme les épreuves servent dans l'arithmétique, pour mieux éviter l'erreur du calcul, quand le raisonnement est long.....

M. Loke avoue pourtant, dans la suite, que les idées qui n'ont point leur origine dans la sensation, viennent de la réflexion. Or la réflexion n'est autre chose qu'une attention à ce qui est en nous, et les sens ne nous donnent point ce que nous portons déjà avec nous. Cela étant, peut-on nier qu'il n'y ait beaucoup d'inné en notre esprit, puisque nous sommes innés à nous-mêmes, pour ainsi dire? et qu'il y ait en nous, être, unité, substance, durée, changement, action, perception, plaisir, et mille autres objets de nos idées intellectuelles? Ces mêmes objets étant immédiats et toujours présens à notre entendement, quoiqu'ils ne sauroient être toujours apperçus à cause de nos distractions et de nos besoins, pourquoi s'étonner que nous disions que ces idées nous sont innées avec tout ce qui en dépend? Je me suis servi aussi de la comparaison d'une pierre de marbre qui a des veines, plutôt que d'une pierre de marbre tout uni, ou de tablettes vides, c'est-à-dire de ce qui s'appelle *tabulæ rasæ* chez les philosopes; car si l'ame ressembloit à ces tablettes vides, les vérités seroient en nous comme la figure d'Hercule est dans un

marbre, quand le marbre est tout-à-fait indifférent à recevoir ou cette figure, ou quelque autre. Mais s'il y avoit des veines dans la pierre, qui marquassent la figure d'Hercule préférablement à d'autres figures, cette pierre y seroit plus déterminée, et Hercule y seroit comme inné en quelque façon; quoiqu'il fallût du travail pour découvrir ces veines et pour les nettoyer par la polissure, en retranchant ce qui les empêche de paroître. C'est ainsi que les idées et les vérités nous sont innées, comme des inclinations, des dispositions, des habitudes ou des virtualités naturelles, et non pas comme des actions; quoique ces virtualités soient toujours accompagnées de quelques actions, souvent insensibles (1), qui y répondent.

(1) Nous croyons que pour appuyer et éclaircir la doctrine de Leibniz, sur les idées innées, il est bon d'ajouter en forme de note ce qu'il dit, Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, page 8, pour prouver que l'ame n'est jamais sans perception, mais qu'elle est souvent sans apperception.

« M. Loke soutient que l'esprit ne pense pas toujours, et » particulièrement qu'il est sans perception, quand on dort » sans avoir des songes. Il dit que puisque les corps peuvent être sans mouvement, les ames pourront bien être » aussi sans pensée. Mais ici je réponds un peu autrement qu'on n'a coutume de faire : car je soutiens que » naturellement une substance ne sauroit être sans action,

Il semble que notre habile auteur prétende qu'il n'y ait rien de virtuel en nous, et même

» et qu'il n'y a même jamais de corps sans mouvement.
» L'expérience me favorise déjà, et on n'a qu'à consulter
» le livre de l'illustre M. Boyle, contre le repos absolu,
» pour en être persuadé. Mais je crois que la raison y est
» encore; et c'est une des preuves que j'ai pour détruire
» les atomes. D'ailleurs il y a mille marques qui font juger
» qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en
» nous, mais sans apperception et sans réflexion, c'est-à-
» dire des changemens dans l'ame même, dont nous ne
» nous appercevons pas, parce que les impressions sont
» ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies,
» en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part;
» mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire
» leur effet, et de se faire sentir dans l'assemblage, au
» moins confusément. C'est ainsi que la coutume fait que
» nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin,
» ou à une chûte d'eau, quand nous avons habité tout
» auprès depuis quelque temps. Ce n'est pas que ce
» mouvement ne frappe toujours nos organes, et qu'il ne
» se passe encore quelque chose dans l'ame qui y réponde,
» à cause de l'harmonie de l'ame et du corps; mais les
» impressions qui sont dans l'ame et dans le corps, desti-
» tuées des attraits de la nouveauté, ne sont pas assez fortes
» pour attirer notre attention et notre mémoire, qui ne
» s'attachent qu'à des objets plus occupans. Toute atten-
» tion demande de la mémoire; et quand nous ne sommes
» point avertis, pour ainsi dire, de prendre garde à quel-
» ques-unes de nos propres perceptions présentes, nous
» les laissons passer sans réflexion, et même sans les re-
» marquer; mais si quelqu'un nous en avertit incontinent,

rien dont nous nous appercevions toujours actuellement. Mais il ne peut pas prendre cela à la rigueur ; autrement son sentiment seroit

---

» et nous fait remarquer, par exemple, quelque bruit » qu'on vient d'entendre, nous nous en souvenons et nous » nous appercevons d'en avoir eu tantôt quelque sentiment. » Ainsi c'étoient des perceptions dont nous ne nous étions » pas apperçus incontinent, l'apperception ne venant dans » ce cas d'avertissement qu'après un intervalle, quelque » petit qu'il soit.

» Pour juger encore mieux des petites perceptions que » nous ne saurions distinguer dans la foule, j'ai coutume » de me servir de l'exemple du mugissement ou bruit de » la mer, dont on est frappé quand on est au rivage. Pour » entendre ce bruit, comme l'on fait, il faut bien qu'on » entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire, » le bruit de chaque vague, quoique chacun de ces petits » bruits ne se fasse connoître que dans l'assemblage con- » fus de tous les autres ensemble, et qu'il ne se remar- » queroit pas, si cette vague qui le fait étoit seule : car » il faut qu'on soit affecté un peu par le mouvement de » cette vague, et qu'on ait quelque perception de chacun » de ces bruits, quelque petits qu'ils soient ; autrement » on n'auroit pas celle de cent mille vagues, puisque cent » mille riens ne sauroient faire quelque chose. D'ailleurs » on ne dort jamais si profondément, qu'on n'ait quelque » sentiment foible et confus : et on ne seroit jamais éveillé » par le plus grand bruit du monde, si on n'avoit quelque » perception de son commencement, qui est petit : comme » on ne romproit jamais une corde par le plus grand effort » du monde, si elle n'étoit tendue et alongée un peu par » de moindres efforts, quoique cette petite extension » qu'ils font ne paroisse pas.

trop paradoxe, puisque encore que les habitudes acquises et les provisions de notre mémoire ne soient pas toujours apperçues, et

» Ces petites perceptions sont donc de plus grande efficace qu'on ne pense. Ce sont elles qui forment ce je ne » sais quoi, ces goûts, ces images des qualités des sens, » claires dans l'assemblage, mais confuses dans les parties; » ces impressions que les corps qui nous environnent font » sur nous, et qui enveloppent l'infini; cette liaison que » chaque être a avec tout le reste de l'univers. On peut » même dire qu'en conséquence de ces petites perceptions, le présent est plein de l'avenir et chargé du passé, » que tout est conspirant, et que dans la moindre des » substances, des yeux aussi perçans que ceux de Dieu » pourroient lire toute la suite des choses de l'univers.

» Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox futura trahantur.

» Ces perceptions insensibles marquent encore et constituent le même individu, qui est caractérisé par les » traces qu'elles conservent des états précédens de cet » individu, en faisant la connexion avec son état présent; » et elles se peuvent connoître par un esprit supérieur, » quand même cet individu ne le sentiroit pas, c'est-à-dire, » lorsque le souvenir exprès n'y seroit plus. Elles donnent » même le moyen de retrouver le souvenir, au besoin, » par des développemens périodiques qui peuvent arriver » un jour. C'est pour cela que la mort ne sauroit être » qu'un sommeil, et même ne sauroit en demeurer un, » les perceptions cessant seulement d'être assez distinguées » et se réduisant à un état de confusion dans les animaux, » qui suspend l'apperception, mais qui ne sauroit durer » toujours.....

» En un mot *les perceptions insensibles* sont d'un aussi

même ne viennent pas toujours à notre secours au besoin, nous nous les remettons souvent aisément dans l'esprit, à quelque occasion légère qui nous en fait souvenir : comme il ne faut que le commencement d'une chanson pour nous faire ressouvenir du reste. Il limite aussi la thèse en d'autres endroits, en disant qu'il n'y a rien en nous dont nous ne nous soyons au moins apperçus autrefois. Mais outre que personne ne peut assurer par la seule raison, jusqu'où peuvent être allées nos apperceptions passées que nous pouvons avoir oubliées, sur-tout suivant la réminiscence des Platoniciens, qui toute fabuleuse qu'elle est, n'a rien d'incompatible avec la raison toute nue : outre cela, dis-je, pourquoi faut-il que tout nous soit acquis par les apperceptions des choses externes, et que rien ne puisse être déterré en nous-mêmes ? Notre ame est-elle donc seule si vide que sans les images empruntées du dehors, elle ne soit rien ? Ce n'est pas là, je m'assure, un sentiment que notre judicieux auteur puisse approuver. Et où trouvera-

» grand usage dans la *pneumatique*, que les corpuscules » dans la physique; et il est également déraisonnable de » rejeter les uns et les autres, sous prétexte qu'ils sont » hors de la portée de nos sens. Rien ne se fait tout d'un » coup, et c'est une de mes grandes maximes et des plus » vérifiées, *que la nature ne fait jamais de sauts* ».

t-on des tablettes qui ne soient quelque chose de varié par elles-mêmes? Verra-t-on jamais un plan parfaitement uni et uniforme? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas fournir aussi à nous-mêmes quelque objet de pensée de notre propre fonds, lorsque nous y voudrons creuser? Ainsi je suis porté à croire que dans le fonds son sentiment, sur ce point, n'est pas différent du mien, ou plutôt du sentiment commun, d'autant qu'il reconnoît deux sources de nos connoissances, les sens et la réflexion.

AMES des Bêtes; ce qu'elles sont et ce qu'elles deviennent: différence entre elles et celles des hommes.

Tome 2. Considér. sur les Principes de vie, page 42.

SUIVANT l'opinion commune, les ames des bêtes périssent, et selon les Cartésiens, il n'y a que l'homme qui ait véritablement une ame, et même qui ait perception et appétit; opinion qui ne sera jamais approuvée, et où l'on ne s'est jeté que parce qu'on a vu qu'il falloit ou accorder aux bêtes des ames immortelles, ou avouer que l'ame de l'homme pouvoit être mortelle. Mais il falloit dire plutôt que toute substance simple étant impérissable, et toute ame par conséquent étant immortelle, celle

qu'on ne sauroit refuser raisonnablement aux bêtes, ne peut manquer de subsister aussi toujours, quoique d'une manière bien différente de la nôtre, puisque les bêtes, autant qu'on en peut juger, manquent de cette réflexion qui nous fait penser à nous-mêmes : et l'on ne voit point pourquoi les hommes ont tant de répugnance à accorder aux corps des autres créatures organiques, des substances immatérielles impérissables ; puisque les défenseurs des atômes ont introduit des substances matérielles qui ne périssent point, et que l'ame de la bête n'a pas plus de réflexion qu'un atôme. Car il y a bien de la distance entre le sentiment, qui est commun à ces ames, et la réflexion qui accompagne la raison, puisque nous avons mille sentimens sans y faire réflexion ; et je ne trouve point que les Cartésiens aient jamais prouvé ni qu'ils puissent prouver que toute perception est accompagnée de conscience. Il est raisonable aussi qu'il y ait des substances capables de perception au-dessous de nous, comme il y en a au-dessus ; et que notre ame, bien loin d'être la dernière de toutes, se trouve dans un milieu dont on puisse descendre et monter ; autrement ce seroit un défaut d'ordre, que certains philosophes appellent *vacuum formarum*. Ainsi la raison et la nature portent les

hommes au sentiment que je viens de proposer ; mais les préjugés les en ont détournés.

Ce sentiment nous mène à un autre, où je suis encore obligé de quitter l'opinion reçue. On demandera à ceux qui sont de la mienne, ce que feront les ames des bêtes après la mort de l'animal, et on nous imputera le dogme de Pythagore, qui croyoit la transmigration des ames, que non seulement feu M. Van-Helmont le fils, mais encore un auteur ingénieux de certaines méditations métaphysiques publiées à Paris, a voulu ressusciter. Mais il faut savoir que j'en suis fort éloigné, parce que je crois que non seulement l'ame, mais encore le même animal subsiste. Des personnes fort exactes aux expériences se sont déjà apperçues de notre temps, qu'on peut douter, si jamais un animal tout-à-fait nouveau est produit, et si les animaux tout en vie ne sont déjà en petit avant la conception dans les semences aussi bien que les plantes. Cette doctrine étant posée, il sera raisonnable de juger que ce qui ne commence pas de vivre, ne cesse pas de vivre non plus; et que la mort, comme la génération, n'est que la transformation du même animal, qui est tantôt augmenté, et tantôt diminué. Ce qui nous découvre encore des merveilles de l'artifice divin, où l'on n'avoit jamais pensé,

c'est que les machines de la nature, étant machines jusques dans leurs moindres parties, sont indestructibles, à cause de l'enveloppement d'une petite machine dans une plus grande à l'infini. Ainsi on se trouve obligé de soutenir en même temps et la préexistence de l'ame comme de l'animal, et la subsistance de l'animal comme de l'ame.... On voit par-là, que non seulement l'ame, mais encore l'animal, doit subsister toujours dans le cours ordinaire des choses. Mais les loix de la nature sont faites et appliquées avec tant d'ordre et de sagesse, qu'elles servent à plus d'une fin, et que Dieu qui tient lieu d'inventeur et d'architecte, à l'égard des machines et ouvrages de la nature, tient lieu de roi et de père aux substances qui ont de l'intelligence, et dont l'ame est un esprit formé à son image. Et à l'égard des esprits, son royaume, dont ils sont les citoyens, est la plus parfaite monarchie qui se puisse inventer; où il n'y a point de péché qui ne s'attire quelque châtiment, et point de bonne action sans quelque récompense; où tout tend enfin à la gloire du monarque et au bonheur des sujets, par le plus beau mélange de la justice et de la bonté qui se puisse souhaiter.

UTILITÉ des principes de Leibniz sur la Dynamique pour arrêter les progrès du matérialisme.

Tome 2. *Lettre au P. Bouvet, page* 262.

RIEN n'est plus propre que la force que j'admets dans les phénomènes du corps à donner de l'ouverture pour la considération des causes spirituelles, et par conséquent à y introduire les hommes qui sont enfoncés dans les notions matérielles. Ainsi je crois avoir rendu en cela quelque service à la religion, et j'espère que cela contribuera beaucoup à arrêter le cours d'une philosophie trop matérielle, qui commence à s'emparer des esprits, au lieu que je montre que les raisons des règles de la force viennent de quelque chose de supérieur.

Empressement de Leibniz pour la démonstration évangélique d'Huet : Réflexions sur la religion.

Tom. 5, *pag.* 457. *Epistola* 3, *ad Huetium*, *anno* 1679.

J'ai appris avec une satisfaction infinie que votre grand et immortel ouvrage sur la vérité de notre religion avoit enfin paru. Sans doute il n'étoit point de sujet qui méritât mieux que vous lui consacrassiez cet appareil immense d'érudition qui vous a coûté tant de veilles. Car enfin qu'y a-t-il de plus grand que la religion et qui intéresse plus fortement tous les hommes? N'est-il pas infiniment doux, infiniment consolant au milieu des misères de cette vie, d'apprendre avec certitude que nous sommes nés pour l'immortalité, et pour une immortalité telle que nous pouvons la desirer, c'est-à-dire telle que Jésus-Christ nous l'enseigne. Prouver qu'il est le Messie réparateur du genre humain, annoncé par tant d'oracles, c'est après la démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, la plus importante de toutes les conclusions; et je ne vois pas quel plus grand avantage on peut attendre de l'histoire et de l'érudition. Je dis plus; l'étude

l'étude de l'antiquité ne me paroît presque avoir d'autre usage que de nous mettre à portée de constater et de conserver fidèlement les anciens titres de notre bonheur, et si je puis m'exprimer ainsi, de notre noblesse, que nous devons, après notre régénération par le baptême, faire remonter à Jesus-Christ. Il faut prouver d'abord que nos livres sacrés sont authentiques, et qu'ils sont parvenus jusqu'à nous sans aucune altération substantielle. Or on ne peut y réussir parfaitement, à moins qu'on n'entende à fond les principes de la critique, qu'on ne puisse s'assurer de l'authenticité des manuscrits, qu'on ne connoisse les propriétés des langues, le génie des siècles et la suite des temps. Il faut montrer ensuite que l'auteur de si grandes choses, et auquel se rapportent les livres sacrés, a été envoyé du ciel. C'est ce qu'attestent les oracles, qui l'ont annoncé tant de siècles avant sa naissance, les miracles que ses disciples ont faits en son nom, la sainteté incomparable de sa doctrine, la constance des martyrs et le triomphe de la croix. Mais on ne peut démontrer que toutes ces choses se sont passées comme on les raconte, sans avoir établi solidement toute l'histoire universelle, sacrée et profane; et pour l'établir solidement, il faut des collections de manuscrits, de médailles, d'inscriptions, et

toutes les autres pièces qui composent le trésor des savans. Car c'est de là que l'histoire tire ses titres de créances; j'ai donc souvent desiré que quelqu'un voulût bien travailler à faire, pour ainsi dire, l'inventaire le plus exact qu'il seroit possible de tous ces précieux restes de l'antiquité que nous possédons encore. M. Gudius nous fait espérer la partie des inscriptions, dont il a fait une étude profonde. M. Spanheim et d'autres savans hommes, sur-tout M. de Carcavi, garde des médailles du cabinet du roi, nous donneront, il faut espérer, la partie des médailles. Mais je desire encore depuis long-temps une histoire des manuscrits, où l'on fasse l'énumération des meilleurs qui se conservent encore aujourd'hui dans toute l'Europe, sur-tout de ceux d'après lesquels les éditions des auteurs ont été faites, et qui sont uniques ou du moins rares; mais cela soit dit en passant. Je me contente d'observer dans le moment présent, que le principal but de toute l'étude de l'antiquité, doit être l'éclaircissement et la confirmation de l'histoire sacrée. Je ne doute pas que votre ouvrage ne fournisse la plus heureuse application de ce principe, quoique je n'en aie encore vu qu'une partie, que vous voulûtes bien autrefois me montrer manuscrite; et je peux déjà féliciter l'érudition qui enfin a trouvé dans vos mains son

véritable usage; je peux aussi vous féliciter vous-même sur un monument qui est en même temps si avantageux à la religion et si propre à étendre votre gloire. Je l'attends avec une vive impatience, quoiqu'il soit déjà en route pour parvenir jusqu'à nous. Notre souverain, le duc de Brunswick et de Lunebourg, ne l'attend pas moins impatiemment que moi. C'est un prince d'une pénétration extraordinaire, curieux de toutes les belles connoissances, et sur-tout de l'érudition sacrée. Votre nom ne lui est pas inconnu, et il m'entendoit avec le plus grand intérêt lui rendre compte du plan de votre ouvrage. Je vous souhaite une heureuse santé, et je vous prie de continuer vos bontés à l'homme du monde qui admire le plus vos vertus et vos talens.

COMPLIMENT à M. Huet, sur sa démonstration évangélique : Etude de la critique nécessaire à la religion.

Tome 5, *page* 458. *Epistola* 4, *an.* 1679.

JE vous témoignois souvent, monsieur, lorsque j'étois en France, et que je jouissois de vos savantes conversations, avec quel empressement j'attendois l'édition du bel ouvrage dont vous aviez bien voulu me faire voir le

prospectus; et je ne vous dissimulerai pas qu'un tel ouvrage n'étoit guère facile qu'à vous seul, parce que vous êtes le seul peut-être dans notre siècle qui possédiez le vaste fond d'érudition et de philosophie qu'il exige. Enfin je l'ai vu, et j'ai été parfaitement confirmé dans la grande idée que j'en avois conçue. Je suis redevable de cette lecture à notre souverain, prince rempli du plus grand zèle pour la solide piété, et doué d'une pénétration d'esprit incroyable à tous ceux qui n'ont pas comme moi le bonheur de le voir et de l'entendre. Son sentiment a toujours été qu'un sujet, comme le vôtre, ne pouvoit être dignement traité que par un auteur, qui, à un génie étendu, joindroit de profondes connoissances. Aussi quand je lui fis part de votre dessein, il donna ordre aussi-tôt que l'ouvrage lui fût envoyé dès qu'il auroit paru. Il en attendoit infiniment, et il n'a point été trompé dans son attente.

Il est vrai que tout homme qui possède cet esprit d'ordre et de combinaison qui caractérise le philosophe, pourra démontrer en général, d'après les premiers objets qui tombent sous nos sens, qu'il faut admettre une religion et une providence. Car puisqu'il n'est point de cause qui ne puisse être démontrée par chacun de ses effets, il n'est par conséquent aucun phénomène dans la nature qui ne fournisse une

preuve de l'existence de Dieu. Or les preuves ne sont rien de plus que des arrangemens de nos pensées, propres à faire connoître la connexion des choses.

Mais quand il s'agit de démontrer la vérité de la religion chrétienne, il faut bien plus de matériaux et de recherches. Car il s'agit de la chûte et de la réparation du genre humain, des différences des nations, des écritures les plus anciennes; et cette discussion demande non seulement un philosophe, mais encore un savant, et même quelqu'un qui soit l'un et l'autre dans le degré le plus éminent. J'entends par un savant, tel que vous êtes, monsieur; car quel exemple puis-je citer plus à propos? et qui jamais mérita mieux que vous ce glorieux titre dans le sens où nous allons le définir? J'entends, dis-je, un homme qui possède et qui a combiné dans sa tête les événemens les plus importans arrivés dans le monde connu, dont la mémoire s'est conservée parmi les hommes; et pour entrer dans un plus grand détail, j'entends un homme qui connoît les principaux phénomènes du ciel et de la terre, l'histoire de la nature et des arts, les émigrations des peuples, les révolutions des langues et des empires, l'état présent de l'univers, en un mot, qui possède toutes les connoissances qui ne sont pas purement de génie, et qu'on

n'acquiert que par l'inspection même des choses et la narration des hommes; et voilà ce qui fait la différence de la philosophie à l'érudition; la première est à la seconde ce qu'une question de raison ou de droit est à une question de fait. Or quoique les théorêmes qu'on découvre par la seule force du génie puissent être écrits et transmis à la postérité, aussi bien que les observations et l'histoire, il y a pourtant entre les uns et les autres cette différence, que les théorêmes tirent leur autorité, non des livres qui les ont fait parvenir jusqu'à nous, mais de l'évidence des démonstrations qui les accompagne encore aujourd'hui..... au lieu que l'autorité des histoires est toute fondée sur les monumens. C'est de là qu'est née la critique, cet art si nécessaire, et qui a pour objet de discerner les monumens, tels que les inscriptions, les médailles, les livres imprimés ou manuscrits. Pour moi, je pense que si cet art oublié pendant si long-temps, a reparu avec éclat, a été si soigneusement cultivé dans les deux derniers siècles, et si heureusement favorisé par la découverte de l'imprimerie, c'est un effet de la divine providence, qui avoit principalement en vue de répandre plus de lumières sur la vérité de la religion chrétienne. Je sais que l'histoire est d'une grande utilité pour fournir à la postérité de beaux modèles, exciter les

hommes à faire aussi des actions qui immortalisent leur mémoire, fixer les limites des empires, terminer les différends des souverains. Je sais enfin que nous lui devons ce spectacle des révolutions humaines, si intéressant, si varié et si magnifique. Ces avantages sont grands, je l'avoue, mais ils ne prouvent point que l'érudition soit nécessaire. Eh! combien est-il de nations qui en sont privées, et qui jouissent pourtant des principales commodités de la vie? L'histoire et la critique ne sont donc vraiment nécessaires que pour établir la vérité de la religion chrétienne. Car je ne doute pas que si l'art de la critique périssoit une fois totalement, les instrumens humains de la foi divine, c'est-à-dire les motifs de crédibilité ne périssent en même temps, et que nous n'aurions plus rien de solide pour démontrer à un chinois, à un juif ou à un mahométan, la vérité de notre religion. Supposez en effet que les histoires fabuleuses de Théodoric, dont les nourrices en Allemagne endorment les enfans, ne puissent plus être discernées d'avec les relations de Cassiodore, écrivain contemporain de ce Prince, et son premier ministre : supposez qu'il vienne un temps où l'on doute si Alexandre-le-Grand n'a pas été général des armées de Salomon, ainsi que les Turcs le croient; supposez qu'au lieu de Tite-Live et de Tacite,

nous n'ayions plus que quelques ouvrages bien écrits, si vous voulez, mais pleins de futilités, tels que sont ceux où l'on décrit aujourd'hui les amours des grands hommes; en un mot, faites revenir ces temps connus seulement par les mythologistes, tels que sont ceux qui chez les Grecs ont précédé Hérodote, il n'y aura plus de certitude dans les faits; et loin qu'on puisse prouver que les livres de l'Ecriture sainte sont divins, on ne pourra pas seulement prouver qu'il sont d'un tel temps et de tels auteurs. Je crois même que le plus grand obstacle à la religion chrétienne dans l'Orient, vient de ce que ces peuples qui ignorent totalement l'histoire universelle, ne sentent point la force des démonstrations sur lesquelles la vérité de notre religion est établie dans votre ouvrage; et ils ne la sentiront jamais parfaitement, à moins qu'ils ne se policent et ne s'instruisent dans notre littérature. Je ne pense jamais à cela, que je ne voie avec chagrin cette classe d'érudits, que nous appelons critiques, et qui est préposée dans la république des lettres à la garde des monumens, diminuer tous les jours, au point de faire appréhender qu'elle ne s'éteigne dans quelque temps. Elle étoit au commencement de ce siècle très-florissante, et surchargée en quelque sorte du trop grand nombre de ses sujets. Personne n'étoit réputé

savant, si on ne lui entendoit dire fréquemment : *j'efface, je corrige, j'ai un ancien manuscrit, les copistes ont corrompu ce texte.* J'avoue que les disputes sur la religion entretenoient et animoient ce genre d'étude ; car il n'y a point de mal qui ne donne naissance à quelque bien. Comme il falloit souvent disputer sur le sens des écritures, sur le sentiment des anciens, sur les livres supposés ou véritables ; et dans la grande liaison que toutes les choses ont entre elles, comme on ne pouvoit juger des écrivains sacrés de chaque siècle, sans être versé dans la connoissance de tous les genres de monumens, il n'y eut donc rien dans toutes les bibliothèques qui échappât à la curiosité et aux recherches des critiques. Jacques, roi d'Angleterre lui-même, et plusieurs personnages qui occupoient les premiers rangs dans l'église et dans l'état, se mêloient dans ces discussions au-delà peut-être de ce qui convenoit à leur caractère. Mais enfin ces disputes ayant dégénéré en guerre ouverte, et les sages voyant qu'après de si longs débats et une si grande effusion de sang, on étoit aussi peu avancé qu'auparavant, qu'arriva-t-il ? C'est que la paix étant faite, plusieurs personnes se dégoûtèrent de ces questions, et en général, de l'étude de l'antiquité. Il se fit alors une révolution, qui fut pour ainsi dire une nouvelle époque

dans les études. Quelques auteurs célèbres, par de belles découvertes et des systêmes heureux, tournèrent les esprits vers l'étude de la nature, en leur faisant espérer qu'avec le secours des mathématiques, ils parviendroient à la connoître. Ces auteurs furent Galilée, en Italie, Bacon, Harvée et Gilbert, en Angleterre, Descartes et Gassendi en France, et un homme qui ne le cède à aucun des premiers, Joachim Jungius, en Allemagne. Il faut convenir que ce dernier genre d'étude a de grands attraits et une utilité évidente. Ce n'est pas ici le lieu de faire connoître en quoi il me paroît aujourd'hui défectueux, et comment il arrive que les disciples de quelques-uns de ces grands hommes, au milieu de tant de secours, ne font pourtant rien de mémorable. Je me contente d'observer que depuis cette époque, l'étude de l'antiquité et l'érudition solide, sont tombées dans une espèce de mépris, jusque là que quelques auteurs affectent de n'employer aucune citation dans leurs ouvrages, soit qu'ils veuillent paroître avoir écrit de génie, soit qu'ils ne cherchent qu'un prétexte à leur paresse. Cependant, dans les choses de fait, l'usage des autorités et des témoignages est absolument nécessaire, à moins qu'on ne prétende qu'un écrit fait sur le champ, est préférable à un traité où l'on a mis des discussions et des recherches.

Ainsi, monsieur, dans la crainte qu'un préjugé si dangereux ne s'étende de plus en plus, il est bon d'avertir les hommes, en leur proposant en même temps votre bel ouvrage pour modèle, qu'il est de l'intérêt de la religion que le goût de la bonne érudition se conserve. C'étoit un avertissement que M. Casaubon le fils a déjà donné il n'y a pas bien long-temps dans des écrits anglois. Il y déclare, et non sans raison, qu'il craint beaucoup pour la piété, si l'on néglige l'étude de l'antiquité et les bonnes lettres, pour se livrer uniquement à la recherche de la nature. Aussi je n'approuve point du tout ces hommes sans respect pour l'antiquité, et qui parlent de Platon et d'Aristote, comme de quelques misérables sophistes. S'ils avoient lu avec plus d'attention les écrits de ces grands hommes, ils tiendroient un tout autre langage. Car j'ose dire que la doctrine de Platon sur la métaphysique et la morale, que peu de personnes puisent dans sa source, est sainte et juste; et tout ce qu'il dit de la vérité et des idées éternelles, vraiment admirable. La logique, la rhétorique et la politique d'Aristote, entre les mains d'un homme qui a du génie et de l'expérience, sont d'une très-grande utilité dans le cours de la vie. La véritable notion du continu qu'il nous a donnée dans sa physique secrette, et qu'il a défendue

contre les spécieuses erreurs des platoniciens, est une chose d'un grand prix. Enfin ceux qui entendront Apollonius et Archimède, admireront avec plus de réserve les découvertes de nos modernes les plus illustres.

SUITE du même sujet.

Page 461, *Epistola* 5.

JE suis bien fâché (il écrit encore à M. Huet) que mes lettres vous soient parvenues si tard; j'en admire d'autant plus votre bonté, puisque vous avez bien voulu répondre avec tant de politesse à des lettres non seulement écrites à la hâte, mais encore qui n'avoient plus le mérite de l'à-propos : car j'y parlois de votre ouvrage comme n'étant point imprimé, et pourtant il avoit paru depuis long-temps au moment où elles vous ont été rendues. Il est parvenu de très-bonne heure à notre souverain; j'avois si bien pris mes mesures, qu'il est difficile qu'en Allemagne personne l'ait eu avant nous. En cela, je n'ai pas seulement servi mon inclination propre : j'ai encore rempli les intentions de mon prince, qui avoit depuis long-temps le plus grand empressement de le voir. A peine étoit-il arrivé, qu'il en a parcouru lui-même les principaux articles; et il m'a

chargé d'examiner les autres avec soin, et de lui en rendre compte. Je n'ai jamais exécuté d'ordre avec plus de plaisir. Ciel! quel trésor d'érudition vous avez renfermé dans cet ouvrage! quelle abondance et en même temps quel ordre! L'abondance est telle qu'il semble que vous ayiez dû travailler plusieurs années à en rassembler les matériaux : et d'un autre côté, tout s'y suit, tout y est enchaîné d'une manière si naturelle, qu'on pourroit croire que vous l'avez composé d'un seul trait, pour ainsi dire, et avec le seul secours de la mémoire.

Assurément vous pouvez vous flatter d'avoir laissé un ouvrage immortel, et vous ne pouviez faire un plus sage et plus magnifique emploi de cette érudition qui vous a coûté tant de veilles. Vous avez bien démontré le point capital, c'est-à-dire que les prophéties ont été accomplies en notre Seigneur. Comment en effet un si merveilleux accord pourroit-il être l'ouvrage du hasard? Pour moi qui n'ai jamais douté que ce monde ne fût gouverné par une souveraine providence, je regarde comme un trait particulier de cette providence divine, que la religion chrétienne, dont la morale est si sainte, ait été revêtue à nos yeux de tant d'admirables caractères. Car je ne disconviens pas que cette même providence se manifeste dans la conservation de l'église catholique.

Ainsi pour en venir à la dernière partie de votre lettre, j'ose dire qu'il ne tient pas à moi et à plusieurs autres, que nous ne communiquions avec les catholiques. Si on nous repousse, ou qu'on exige de nous des conditions qu'il ne soit pas en notre pouvoir de fournir, vous êtes trop équitable pour ne pas voir qu'il n'y a plus rien à nous imputer.....

MAXIME du plus sûr en matière de religion.

Tome 5, page 55. Remarques sur l'Enthousiasme.

MILORD Shaftsbury réfute une maxime que bien des habiles gens prennent pour excellente, et il cite à la marge l'archevêque Tillotson, M. Pascal et autres. Voici comme l'on conçoit ici cette maxime : c'est qu'il faut faire tous ses efforts pour avoir de la foi, et croire sans exception tout ce qu'on nous enseigne; parce que s'il n'est rien de ce que nous croyons, il ne nous arrivera aucun mal de nous être ainsi trompés : mais si ce que l'on nous enseigne est effectivement comme on nous le dit, nous courons grand risque, et nous avons tout à appréhender de notre manque de foi.

L'auteur croit que cette pensée est injurieuse à Dieu et rend les gens plus libertins :

mais il me semble que la maxime n'est pas bien conçue ; il ne s'agit pas tant de la foi que de la pratique. M. Arnaud, dans son Art de Penser, et M. Pascal, dans ses Pensées, soutiennent que le plus sûr est de vivre conformément aux loix de la piété et de la vertu, parce qu'il n'y aura point de danger de le faire, et qu'il y en aura beaucoup de ne le pas faire. Ce raisonnement est bon ; il ne donne pas proprement une croyance, mais il oblige d'agir suivant les préceptes de la croyance : car on n'a pas la croyance quand on veut, mais on agit comme l'on veut. Ce n'est pas le manque de croyance qui mérite proprement d'être puni, mais la malice et l'obstination ; et c'est ce que beaucoup de théologiens reconnoissent expressément.

MANIÈRE abrégée de démontrer la vérité de la religion chrétienne.

Tome 5, *page* 544. *Epistola* 2, *ad Spizelium.*

C'EST un ouvrage presque immense qu'une réfutation solide et complette de tout ce qu'on peut objecter contre la religion chrétienne, parce qu'une semblable réfutation enveloppe toutes les grandes difficultés de la théologie

exégétique, historique, scholastique et polémique. Il est donc convenable de traiter la matière en abrégé, jusqu'à ce que quelqu'un la traite dans toute son étendue; et voici comment on doit procéder. Il faut d'abord démontrer rigoureusement la vérité de la religion naturelle, c'est-à-dire l'existence d'un être souverainement puissant et souverainement sage, que nous appelons Dieu, et l'immortalité de notre ame. Ces deux points solidement établis, il n'y a plus qu'un pas à faire. Qu'on remarque d'un côté que Dieu n'a jamais dû laisser les hommes sans une religion véritable; et que de l'autre on montre qu'il n'est aucune religion connue, qui, considérée par rapport aux motifs de crédibilité, puisse entrer en parallèle avec la religion chrétienne; la nécessité d'embrasser celle-ci est une conséquence immédiate de ces deux vérités évidentes. Cependant, afin que la victoire fût parfaitement complette; et que la bouche fût à jamais fermée aux impies, je ne me lasse pas de desirer qu'un jour il s'élève quelque homme savant dans l'histoire, les langues, la philosophie, en un mot dans tous les genres d'érudition, qui montre avec évidence toute l'harmonie et la beauté de la religion chrétienne, et qui dissipe sans retour les objections innombrables qu'on peut proposer

proposer contre ses dogmes, son texte et son histoire (1).

MANIÈRE de bien établir la vérité de la Religion chrétienne.

Tome 6, *page* 243. *Lettre* 5, *à M. Th. Burnet.*

UN théologien habile, qui a été professeur de mathématiques, me consulta dernièrement si on ne pourroit pas écrire la théologie, *methodo mathematicâ*. Je lui répondis qu'on le pouvoit assurément, et que j'avois moi-même fait des échantillons là-dessus; mais qu'un tel

(1) M. Leibniz croyoit que la connoissance de l'arabe seroit très-utile pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte. « C'est une » affaire bien difficile, dit-il (t. 6, p. 226, lettre à M. Thomas Burnet), que de réussir dans l'explication de l'Ecriture Sainte. Nous n'avons qu'un seul livre dans l'ancienne » langue hébraïque, c'est-à-dire, que ce qu'il y a dans la » Bible, et ses auteurs ont été fort éloignés de nous. Je suis » persuadé que lorsque nos européens posséderont mieux » l'érudition arabe, ils découvriront bien des choses qui » serviront à éclaircir l'Ecriture Sainte tout autrement » qu'on ne croit; et la langue hébraïque est à l'égard de » l'arabe, à-peu-près comme le hollandois à l'égard de » l'allemand, c'est-à-dire, qu'elle n'est qu'un dialecte.... » Jusqu'ici j'ai préféré Grotius à tous les interprètes; et » j'ai été en cela de l'avis d'un socinien qui l'appeloit » *Oraculum Delphicum*, parce qu'il étoit de Delft ».

ouvrage ne pourroit être achevé sans donner auparavant aussi des élémens de philosophie, au moins en partie, dans un ordre mathématique, c'est-à-dire, autant qu'il seroit nécessaire pour la théologie. Et comme vous desirez aussi, monsieur, que je vous dise mes sentimens sur la manière de bien établir la vérité de la religion chrétienne, et que votre zèle sur ce point est extrêmement louable, je vous dirai ce que je souhaiterois qu'on fît.

Je vous avoue que nous avons quantité d'excellens livres sur la vérité de la religion chrétienne. Les pères qui ont écrit contre les païens, ont été plus heureux à combattre l'idolâtrie, qu'à soutenir nos mystères. Il faut avouer néanmoins que les ouvrages d'Origène contre Celse, de Lactance contre les païens en général, de S. Cyrille contre l'empereur Julien, et de S. Augustin, *de civitate Dei*, contiennent des choses excellentes, à quoi on peut ajouter ce que Philoponus a fait contre Proclus, quoique les raisonnemens de Philoponus ne soient pas toujours exacts. Je trouve encore bien des bonnes raisons dans S. Grégoire de Nysse. Du temps des scholastiques, on a fait plusieurs bons livres contre les juifs et les mahométans, à quoi on peut ajouter ce que Thomas d'Aquin a fait *contra gentes*. Lorsque les lettres ont été ressuscitées, Pic

de la Mirande et Reuchlin ont profité des livres des cabalistes juifs ; le cardinal Bessarion et d'autres platoniciens se sont servis utilement des livres de Platon, de Plotinus et d'autres platoniciens, en quoi ils ont suivi l'exemple des pères, et sur-tout de l'auteur du livre faussement attribué à Saint Denys l'aréopagite, qui auroit été apporté en Europe dans le neuvième siècle. Augustinus Steuchus fit un enchaînement assez joli de toutes ces choses dans son livre *de perenni Philosophiâ*. Mais l'ouvrage de M. Duplessis Mornay, *de la Vérité de la Religion chrétienne*, le surpassa de beaucoup ; et l'incomparable Grotius se surpassa lui-même, et tous les autres anciens et modernes, dans son livre d'or qu'il fit sur le même sujet. Il a été suivi de plusieurs autres. Je me souviens d'avoir vu un petit livre de Brenius, théologien remontrant, sur la vérité de notre religion, qui n'étoit pas mauvais. Depuis peu, M. Huet, maintenant évêque d'Avranches, s'attacha particulièrement dans ses démonstrations évangéliques à montrer que les prophéties du vieux Testament avoient été exactement remplies en la personne de Jésus-Christ ; et comme Dieu seul peut dire des particularités sur l'avenir, qui passent les anges mêmes, il en conclut que les livres des deux testamens sont divins. Ce

raisonnement est bon, et le livre est plein d'érudition, quoique je ne sois pas de son sentiment à l'égard de toutes les digressions, bien que savantes, qu'il fait entrer dans son ouvrage, lorsqu'il fait venir de Moïse et des Hébreux presque toutes les divinités et les fables du paganisme; en quoi il me semble que non seulement lui, mais encore plusieurs autres excèdent et donnent trop de carrière à l'imagination et aux jeux d'esprit. Mais ce petit défaut ne fait point de tort au raisonnement principal. Je ne vous parlerai point de plusieurs auteurs tant Anglois que François, et même Allemands, qui ont écrit tout fraîchement sur le même sujet; et au lieu de juger des ouvrages d'autrui, je vous dirai comment il faudroit procéder, à mon avis, pour mieux satisfaire les esprits raisonnables.

J'ai remarqué plusieurs fois, tant en philosophie qu'en théologie, et même en matière de médecine, de jurisprudence et d'histoire, que nous avons une infinité de bons livres et de bonnes pensées dispersées çà et là, mais que nous ne venons presque jamais à des *établissemens;* j'appelle *établissemens* lorsqu'on détermine, on achève au moins certains points, et on met certaines thèses hors de dispute pour gagner du terrain, et pour avoir des fondemens sur lesquels on puisse bâtir. C'est pro-

prement la méthode des mathématiciens qui séparent *certum ab incerto*, *inventum ab inveniendo*; et c'est ce qu'en d'autres matières nous ne faisons presque jamais, parce que nous aimons à flatter les oreilles par de beaux discours, qui font un mélange agréable du certain et de l'incertain, pour faire recevoir l'un à la faveur de l'autre. Cette manière d'écrire est aisée aux savans et aux beaux esprits, qui ne manquent ni de pensées, ni de connoissances, ni d'expressions agréables; et plaît aussi aux lecteurs, qu'elle amuse avec plaisir pendant la lecture. Mais c'est ordinairement un bien passager, comme la musique et la comédie, qui ne laisse (*pag.* 245) presque point d'effet dans les esprits et ne les met point en repos; et cela fait qu'on tourne toujours en rond, et qu'on traite toujours les mêmes questions d'une manière problématique et sujette à mille exceptions. On mena un jour M. Casaubon le père dans une salle de la Sorbonne, et on lui dit qu'il y avoit plus de trois cents ans qu'on y disputoit; il répondit, *qu'a-t-on décidé?* Et c'est justement ce qui nous arrive dans la plupart de nos études. Votre grand Bacon a fait la même remarque. Les hommes n'étudient ordinairement que par ambition et par intérêt, et l'éloquence leur sert pour obtenir leur but; au lieu que la vérité demande

des méditations profondes, qui ne s'accommodent pas avec les vues intéressées de la plupart de ceux qui se donnent aux études. C'est ce qui fait que nous avançons si peu, quoique nous ne manquions pas d'excellens esprits qui pourroient aller bien loin, s'ils s'y prenoient comme il faut. Je suis assuré que si nous nous servions bien des avantages et des connoissances que Dieu et la nature nous ont déjà fournis, nous pourrions déjà remédier à quantité de maux qui accablent les hommes, et guérir même quantité de maladies, qui ne se guérissent point par notre faute; et de même nous pourrions bien établir la vérité de la religion, et terminer bien des controverses qui partagent les hommes et causent tant de maux au genre humain, si nous voulions méditer avec ordre et procéder comme il faut. Il est vrai que plusieurs sont si entêtés, que quand on leur donneroit des démonstrations de mathématiques les plus incontestables, ils ne se rendroient pas; mais il seroit toujours bon d'avoir ces démonstrations qui feroient leur effet tôt ou tard sur des esprits de meilleure trempe. Voilà donc ce que je desire qu'on fasse.

Voici maintenant comment il faudroit procéder. Je distingue les propositions dont je voudrois qu'on fit des établissemens, en deux

espèces : les unes se peuvent démontrer absolument par une nécessité métaphysique et d'une manière incontestable ; les autres se peuvent démontrer moralement, c'est-à-dire, d'une manière qui donne ce qu'on appelle certitude morale, comme nous savons qu'il y a une Chine et un Pérou, quoique nous ne les ayions jamais vus, et n'en ayions point de démonstration absolue. Saint Augustin, dans son livre *de utilitate credendi*, a déjà fait de bonnes réflexions sur cette espèce de certitude. C'est comme nous savons que nous ne songeons pas à présent, quand nous lisons et écrivons cette lettre, quoiqu'il seroit possible à Dieu de nous faire paroître toutes les choses dans un songe de la manière qu'elles nous paroissent présentement, et qu'ainsi il n'y a point de nécessité métaphysique qui nous assure que nous ne songeons pas. Ainsi donc les vérités et les conséquences théologiques sont aussi de deux espèces : les unes sont d'une certitude métaphysique, et les autres sont d'une certitude morale. Les premières supposent des définitions, des axiomes et des théorêmes, pris de la véritable philosophie et de la théologie naturelle. Les secondes supposent en partie l'histoire et les faits, et en partie l'interprétation des textes ; et pour établir la vérité et l'antiquité des faits, la génuinité et la divinité

de nos livres sacrés, et même l'antiquité ecclésiastique, et enfin le sens des textes, il faut encore avoir recours à la véritable philosophie et en partie à la jurisprudence naturelle. De sorte qu'il semble qu'un tel ouvrage demande non seulement l'histoire et la théologie ordinaire, mais encore la philosophie, la mathématique et la jurisprudence; car la philosophie a deux parties, la théorique et la pratique. La philosophie théorique est fondée sur la véritable analyse, dont les mathématiciens donnent des échantillons, mais qu'on doit appliquer aussi à la métaphysique et à la théologie naturelle, en donnant de bonnes définitions et des axiomes solides. Mais la philosophie pratique est fondée sur la véritable topique ou dialectique, c'est-à-dire sur l'art d'estimer les degrés des preuves, qui ne se trouvent pas encore dans les auteurs logiciens, mais dont les seuls jurisconsultes ont donné des échantillons qui ne sont pas à mépriser, et qui peuvent servir de commencement pour former la science des preuves, propre à vérifier les faits historiques et à donner le sens des textes. Car ce sont les jurisconsultes qui s'occupent ordinairement de l'un et de l'autre dans les procès. Ainsi avant qu'on puisse traiter la théologie par la méthode des établissemens, comme je l'appelle, il faut une

métaphysique ou théologie naturelle démonstrative, et il faut aussi une dialectique morale et une jurisprudence naturelle, par laquelle on apprenne démonstrativement la manière d'estimer les degrés des preuves. Car plusieurs argumens probables joints ensemble font quelquefois une certitude morale, et quelquefois non. Il faut donc une méthode certaine pour le pouvoir déterminer. On dit souvent avec justice que les raisons ne doivent pas être comptées, mais pesées; cependant personne ne nous a donné encore cette balance qui doit servir à peser la force des raisons. C'est un des plus grands défauts de notre logique, dont nous nous ressentons même dans les matières les plus importantes et les plus sérieuses de la vie (*pag.* 246), qui regardent la justice, le repos et le bien de l'Etat, la santé des hommes et même la religion. Il y a presque trente ans que j'ai fait ces remarques publiquement, et depuis ce temps j'ai fait quantité de recherches pour jeter les fondemens de tels ouvrages; mais mille distractions m'ont empêché de mettre au net ces élémens philosophiques, juridiques et théologiques que j'avois projetés. Si Dieu me donne encore de la vie et de la santé, j'en ferai ma principale affaire. Je ne prouverois pas encore tout ce qu'on peut prouver, mais

je prouverois au moins une partie très-importante pour commencer la méthode des établissemens, et pour donner occasion aux autres d'aller plus loin....

Vous avez raison, monsieur, de dire que les travaux qui serviroient à établir la vérité de la religion, vaudroient mieux que l'histoire de Brunswick. Je serois bien fâché aussi, si je devois être toujours occupé à cette histoire. Mais comme presque tout ce que je me suis proposé pour l'histoire de Brunswick est mis ensemble, et qu'il ne reste à mettre que la dernière main et la connexion, je la compte quasi pour faite.... J'espère que mes découvertes de mathématiques, dont le public est déjà instruit maintenant, et qui ont été même applaudies des plus excellens hommes de votre île (où pourtant les sciences mathématiques sont dans leur trône), contribueront en quelque chose à donner du crédit à mes méditations philosophico-théologiques.

AVANTAGE que les pensées de Pascal sur la Vérité du Christianisme devoient tirer de ses découvertes même. Avantage que tireroit des Découvertes de Leibniz le travail qu'il préparoit sur la religion.

Tome 6, *page* 247. *Lettre à M. Th. Burnet.*

MONSIEUR le duc de Roannez, qui avoit été ami particulier de M. Pascal, m'a raconté l'anecdote suivante :

On sait que M. Pascal, qui est mort trop tôt, s'étoit à la fin adonné à établir les vérités de la réligion; et comme il passoit avec raison pour un excellent géomètre, ses amis, bien intentionnés pour la religion, étoient bien aises de son dessein, parce qu'ils jugeoient que cela seroit avantageux à la religion même, quand on verroit par son exemple que des esprits forts et solides peuvent être bons chrétiens en même temps (1).... Si les belles productions

(1) Il arriva, dit M. Leibniz, que M. Pascal trouva quelques vérités profondes et extraordinaires en ce temps-là sur la cycloïde; et comme ses amis croyoient que d'autres auroient de la peine à y parvenir, parce qu'en effet ces méthodes étoient nouvelles alors, ils le poussèrent à les proposer en forme de problêmes à tous

de M. Pascal, dans les sciences les plus profondes, devoient donner du poids aux pensées

---

les géomètres du temps, parce qu'ils croyoient que cela serviroit encore davantage à relever sa réputation, si d'autres n'y pouvoient point arriver. Mais M. Wallis, en Angleterre, le P. la Loubère, en France, et encore d'autres, trouvèrent moyen de résoudre ces problêmes, et cela fit même quelque tort à M. Pascal, parce qu'on ne savoit pas ses raisons. Pour moi qui n'ai pas la vanité de faire comparaison avec cet homme célèbre, et qui n'ai point cette opinion de moi, que je puisse faire des choses où d'autres ne puissent point arriver, je n'ai pas laissé d'avoir le bonheur de faire quelques découvertes qui ont cela de bon, qu'elles ouvrent le chemin pour aller plus loin, et qu'elles augmentent le nombre des méthodes qui font partie de l'art d'inventer. J'ai encore eu le bonheur de produire une machine arithmétique infiniment différente de celle de M. Pascal, puisque la mienne fait les grandes multiplications et divisions en un moment, et sans additions ou soustrations auxiliaires; au lieu que celle de M. Pascal, dont on parloit comme d'une chose merveilleuse (et non sans raison), n'étoit proprement que pour les additions et soustractions qu'on pouvoit combiner avec les bâtons de Neper, comme a fait depuis M. Moreland; c'est pourquoi MM. Arnaud, Huygens, et même MM. Perrier, neveux de M. Pascal, quand ils eurent vu mon échantillon à Paris, avouèrent qu'il n'y avoit point de comparaison entre celle de M. Pascal et la mienne.

On peut voir dans l'éloge de M. Leibniz, la note insérée page 40. Il est étonnant que M. Arnaud n'ait pas cité M. Leibniz, à l'occasion de la machine dont il parle, et qu'il reconnoît bien supérieure à celle de M. Pascal.

qu'il promettoit sur les vérités du christianisme, j'oserois dire que ce que j'ai eu le bonheur de découvrir dans les mêmes sciences ne feroit point de tort à des méditations que que j'ai encore sur la religion, d'autant que mes méditations sont le fruit d'une application bien plus grande et bien plus longue que celle que M. Pascal avoit donnée à ces matières relevées de la théologie; outre qu'il n'avoit pas étudié l'histoire ni la jurisprudence avec autant de soin que j'ai fait; et cependant l'une et l'autre est requise pour établir certaines vérités de la religion chrétienne. Il est vrai que son génie extraordinaire suppléoit à tout; mais souvent l'application et l'information sont aussi nécessaires que le génie. Enfin, si Dieu me donne encore pour quelque temps de la santé et de la vie, j'espère qu'il me donnera aussi assez de loisir et de liberté d'esprit pour m'acquitter de mes vœux, faits il y a plus de trente ans, pour contribuer à la piété et à l'instruction, sur la matière la plus importante de toutes.

Remarques sur le livre de Toland, le Christianisme sans mystères.

Tome 5, page 142. Annotatiunculæ subitaneæ ad Tolandi librum.

J'avois souvent entendu parler d'un livre anglois intitulé : *Le christianisme sans mystères.* Enfin il vient de me tomber entre les mains. Je n'ai pu m'empêcher de le parcourir aussitôt. J'ai même jeté, en le lisant, quelques remarques sur le papier, ainsi que j'ai coutume de faire, sur-tout lorsque les livres sont singuliers. Il faut d'abord convenir que l'ouvrage en question est ingénieusement écrit ; et, comme la charité n'est point soupçonneuse, je me persuade volontiers que l'auteur, qui montre beaucoup d'esprit et d'érudition, et dont apparemment les intentions sont fort bonnes, s'est proposé de rappeler les hommes de la théologie théorique à la théologie pratique, et des disputes sur la personne de notre Seigneur au desir d'imiter sa vie (1) : quoique la route qu'il a prise pour arriver à ce

(1) Les disputes sur ce dogme étoient alors très-communes en Angleterre, et occupoient les plus savans hommes.

but ne me paroisse pas par-tout assez droite et assez unie, il est bien vrai que la théologie chrétienne est essentiellement pratique, et que le premier objet de notre Seigneur a été plutôt de sanctifier la volonté des hommes, que d'éclairer leur esprit sur des vérités inconnues.

Ce n'est pourtant pas une raison de nier que notre Seigneur nous ait révélé quelques points de doctrine auxquels la raison ne sauroit atteindre ; et l'on doit éviter avec soin non seulement tout ce qui pourroit fomenter l'esprit de parti chez les théologiens, mais beaucoup plus encore, ce qui pourroit rendre le clergé réformé odieux ou méprisable au peuple. Une secte ennemie du clergé seroit la plus pernicieuse de toutes. Elle pourroit donner lieu à des troubles que notre auteur est, à ce que je pense, très-éloigné de vouloir exciter, puisqu'il fait profession, comme il convient à un honnête homme, de tourner toutes ses pensées vers le bien public...

Le titre de son livre me paroît d'abord aller trop loin. Le voici : *Le Christianisme sans mystères, ou Traité dans lequel on montre qu'il n'y a rien dans l'évangile de contraire à la raison, rien au-dessus de la raison, et qu'ainsi aucun article de la doctrine chrétienne ne peut, à proprement parler, être*

appelé mystère. On convient généralement, il est vrai, que la doctrine chrétienne ne doit renfermer aucun point qui soit contraire à la raison, c'est-à-dire absurde. Mais qu'elle ne puisse en contenir aucun qui soit au-dessus de la raison, je ne vois pas avec quelle probabilité on peut le dire ; puisque la nature divine elle-même, qui est infinie, est nécessairement incompréhensible, et qu'il y a même dans toutes les substances quelque chose d'infini ; ce qui est au fond la raison pour laquelle nous ne pouvons parfaitement comprendre que les seules notions incomplètes, telles que sont les notions des nombres, des figures, et des autres modes de ce genre, fruits des abstractions de l'esprit humain. J'avoue pourtant, avec l'auteur, que nous avons quelque idée de l'infini absolu ou considéré en lui-même ; mais notre intelligence bornée ne nous permet pas la connoissance distincte d'une infinité de rapports, sans laquelle pourtant nous ne pouvons le plus souvent rien comprendre parfaitement, sur-tout dans les choses divines.

Aussi je m'étonne que l'auteur, au commencement de son livre, lorqu'il établit l'état de la question, blâme ceux qui disent, qu'il faut adorer ce qu'on ne peut comprendre. Rien pourtant ne me paroît plus incontestable que

que cette maxime, à moins que dans le langage que l'auteur emploie quelquefois, comprendre et connoître ne signifient la même chose. Mais ce sens n'est point conforme à l'usage dont il ne faut pourtant point s'écarter facilement dans les écrits faits pour le commun des hommes.

Remarques sur la première section.

Je viens à la première section de l'ouvrage.... L'auteur dans le second chapitre, définit la connoissance, *la perception de la convenance ou de la disconvenance entre les idées.* Je trouve ici quelque difficulté. La définition me paroît juste, si on l'applique à notre connoissance *rationelle*, c'est-à-dire, à la connoissance que nous déduisons des idées ou des définitions, et que nous appelons *à priori*; mais elle est fausse, entendue de cette autre connoissance expérimentale, puisée dans les effets, et que nous appelons *à posteriori.* Souvent les idées qui forment cette dernière ne sont pas distinctes, et par conséquent nous ne percevons point leur convenance ou leur disconvenance. Par exemple, l'expérience nous apprend que les acides mêlés avec le sirop de violettes, le teignent en rouge; mais nous ne connoissons point les rapports qu'ont entre elles les idées de l'acide, du rouge et du violet;

parce que ces idées ne sont point encore dans notre esprit assez distinctes. Il n'y a que Dieu seul qui puisse tout connoître dans ses idées....

L'auteur, dans le chapitre quatrième, établit *que l'évidence est le fondement de la persuasion.* Je ne conteste point ce principe; je veux seulement qu'on n'en abuse point. Car quoique les points dont nous sommes persuadés ne soient pas toujours évidens, les motifs sur lesquels nous en avons été persuadés doivent toujours être évidens. Par exemple, l'autorité des personnes sur le témoignage de qui nous croyons un fait, doit nous être évidente, quoique nous ne comprenions pas toujours la manière dont ce fait est arrivé.

Ainsi ceux qui ne conçoivent pas comment un homme a pu successivement, et dans un court espace de temps, rendre par la bouche une grande quantité de lait, d'encre, de bière, de vin du Rhin, de vin de la Valteline, d'esprit de vin et d'autres liqueurs, en présence de personnes intelligentes, et qui observoient de près; ceux-là, dis-je, peuvent pourtant croire le fait comme certain, non pas tant sur mon témoignage, quoique je l'aie vu deux fois à Hanovre de mes propres yeux, que sur le témoignage d'une foule de personnes qui en ont été, comme moi, témoins oculaires; et ils

peuvent compter pour rien la contradiction de quelques auteurs qui ont prétendu, sans fondement, que les liqueurs que rejetoit l'homme dont nous avons parlé, n'étoient pas réellement différentes, et qu'elles ne paroissoient telles aux yeux des spectateurs qu'à la faveur de je ne sais quelles essences dont il savoit les colorer dans sa bouche.

Cette évidence que nous convenons être le fondement de la persuasion, se rencontre, quand il s'agit de la foi divine, non pas dans l'objet de cette foi, mais dans les preuves que les théologiens appellent communément *les motifs de crédibilité....*

Remarques sur la seconde section.

L'auteur reconnoît qu'*aucun théologien de sa connoissance n'enseigne qu'il faille croire ce qu'on avoue en même temps être contraire à la raison; mais la plupart*, dit-il, *enseignent pourtant qu'il peut très-bien arriver qu'un dogme de foi paroisse au moins contraire à la raison;* c'est ce que notre auteur combat dans le premier chapitre. Je remarquerai en passant que les évangéliques qu'il nomme *luthériens*, quoique plusieurs des principaux d'entre eux rejettent cette dénomination, n'admettent pas, comme il le prétend, le dogme de l'impanation dans l'eucharistie,

et que tous leurs théologiens ne reconnoissent pas non plus l'*ubiquité*, ou pour mieux dire, la présence du corps de notre Seigneur dans tous les lieux. Mais il blâme, avec raison, les sociniens d'admettre une espèce de Dieu créé auquel on peut rendre les honneurs divins. Par rapport aux notions communes avec lesquelles s'accordent ou ne s'accordent pas les vérités divines, les bons théologiens ont distingué depuis long-temps entre les vérités d'une nécessité métaphysique, dont le contraire implique contradiction, et auxquelles par conséquent aucune vérité divine ne peut être opposée; et les vérités physiques qui sont puisées dans l'expérience, et tirées pour ainsi dire de la coutume du monde, à laquelle rien n'empêche que Dieu ne déroge, puisque, dans la nature, nous voyons souvent arriver quelque chose de semblable, comme l'auteur lui-même en convient dans la suite. Telle est cette vérité; une masse de fer, de sa nature, plongée dans l'eau, y descendra; ce qui n'arrive pourtant pas si elle est plate et en forme de vase. Et qui doute que Dieu n'ait en son pouvoir bien d'autres moyens de produire le même effet, en mettant seulement en œuvre ce que nous pouvons appeler les secrets de la nature?

Mais finissons sur ce point, et examinons si l'auteur a raison de prétendre que dans la

question présente *une contradiction réelle et une contradiction apparente reviennent au même*. Pour moi, je ne saurois me le persuader : j'avoue bien qu'ordinairement nous devons suivre les apparences, et qu'elles nous tiennent lieu de la vérité ; mais lorsque plusieurs apparences s'offrent, et qu'elles sont opposées entre elles, la règle n'a plus lieu ; et il faut examiner quelle vraisemblance il convient de suivre préférablement aux autres. Ici même on ne doit pas seulement considérer quel est le sentiment le plus vraisemblable, mais encore quel est le plus sûr.

Ainsi, par exemple, on me propose un parti où la probabilité du gain est plus grande que la probabilité de la perte ; mais si le gain est fort modique et la perte très-considérable, et si la raison de la perte au gain est beaucoup plus grande que la raison de l'espérance à la crainte, je dois prudemment rejeter le parti proposé. De même si les paroles d'un maître favorisent un sentiment, et que les apparences des choses en favorisent un autre ; et si, en m'attachant littéralement aux paroles du maître, les affaires du maître ne courent aucun risque, tandis qu'en m'en écartant je m'expose moi-même à quelque danger, la prudence me dictera sans doute de m'attacher aux paroles et de ne point m'écarter de la lettre,

sous prétexte du sens ; et cette conduite sera d'autant plus raisonnable, que le maître est plus puissant et plus sage. Et ne voit-on pas tous les jours dans le militaire punir sévèrement un officier, qui sans une raison très-forte, ne suit pas à la lettre les ordres de son général ? Au reste, j'entends ici par *contradiction apparente* celle qui se présente d'abord, et avant que la chose ait été suffisamment discutée. Si un seigneur, par exemple, jette un premier coup-d'œil sur des comptes que lui présente son homme d'affaires, et croit appercevoir une erreur dans le calcul ou dans la matière du calcul, il ne doit pas s'en rapporter à ce premier jugement, il doit attendre qu'un examen réitéré et une discussion exacte le confirme : parce que l'expérience apprend que dans tous les choses compliquées, rien n'expose plus à l'erreur que la précipitation dans les jugemens.

L'auteur dit au même lieu, *qu'on ne peut croire que ce qu'on conçoit :* cela est vrai, pourvu qu'on ne l'étende pas trop loin. Sans doute, il faut que les paroles aient quelque sens, mais il n'est pas toujours nécessaire que les idées soient distinctes, à plus forte raison *adéquates :* ainsi que le prouvent les expériences dont j'ai parlé plus haut, expériences que nous croyons, quoique plusieurs des objets

immédiats de nos sens, tels que sont les couleurs et les odeurs, ne portent pas dans notre esprit des idées bien distinctes. Notre auteur lui-même ne parle-t-il pas avec la plus grande partie des métaphysiciens, de la substance comme d'un *soutien?* Ne parle-t-il pas de *cause* et de plusieurs autres objets dont les notions ne sont peut-être pas dans le commun des hommes assez distinctes? J'ai même montré ailleurs qu'il y avoit jusques dans la géométrie, des premières notions qui n'avoient point encore été assez développées par les géomètres. Plus une personne a médité, plus elle sent les défauts dont je parle, et plus son esprit est disposé à cette retenue et à cette modestie qui n'exige et ne promet point trop, sur-tout dans les matières de religion.

On avance dans le second chapitre, que *la révélation est une manière d'instruire, et non pas une preuve qui convainque.* Si l'auteur prétend dire que la révélation ne mérite pas plus de créance qu'un maître à qui l'on ne croit qu'autant qu'il prouve, ou qu'il fournit des idées distinctes, l'assertion est insoutenable. Car le *révélateur* n'est pas seulement à nos yeux un docteur ou un maître, mais encore un témoin et même un juge irréfragable, dès que nous sommes assurés que c'est Dieu lui-même qui révèle. C'est ainsi que

dans les choses humaines pour parvenir à la certitude, cette *évidence dans les choses* que l'auteur exige, n'est pas toujours nécessaire, l'évidence dans *les personnes* souvent est suffisante. Il en est autrement dans les sciences qui sont de pur raisonnement. Si un maître m'enseigne la géométrie, par exemple, alors j'accorde ce que l'auteur avoit auparavant un peu trop généralement avancé, que *le fondement de ma persuasion n'est pas l'autorité du maître, mais la clarté des conceptions.* Sans doute il est encore très-vrai que la révélation ne doit rien contenir qui ne soit digne de Dieu, qui est la souveraine raison. Mais dans l'ordre de la nature elle-même, combien de choses nous ont paru absurdes à cause de notre ignorance, parce que nous ne sommes pas situés dans le véritable centre du monde, qui est le seul point de vue convenable pour en découvrir et en admirer toute la magnifique harmonie. Ainsi le roi Alphonse, célèbre par son goût pour l'astronomie, croyoit follement que si Dieu l'avoit appelé à son conseil lorsqu'il créa l'univers, il lui auroit donné l'idée d'un meilleur système. Cependant aujourd'hui que nous savons que le soleil est le véritable centre de notre système, en nous y transportant en esprit, nous reconnoissons évidemment qu'il n'y a rien à

réformer ni à desirer dans le plan de l'univers.

L'auteur, dans le troisième chapitre, convient, et avec raison, que *notre Seigneur a fait des miracles :* s'il est conséquent, il accorde donc qu'il y a dans la religion chrétienne quelque chose à croire qui est au-dessus de la raison. Car que sont les miracles, sinon des opérations qu'une intelligence finie ne peut déduire des loix de la nature créée, quelque pénétration qu'on lui suppose....

Remarques sur la troisième section.

L'auteur prouve que *les mystères* chez les païens *signifioient des rits secrets dont on excluoit les profanes ou ceux qui n'étoient point initiés.* En sorte qu'un mystère étoit bien autrefois *une chose qu'on n'entendoit pas, mais qu'on auroit pu très-bien entendre, si on l'avoit révélée.* Je ne suis point éloigné de ce sentiment; car la religion des païens ne consistoit pas tant en dogmes qu'en cérémonies, que chacun avoit la liberté d'interpréter à sa fantaisie; d'où il arrivoit encore qu'ils ne disputoient point entre eux sur la religion.

Il observe dans le chapitre second que nous ne devons pas compter au rang des mystères

toutes les choses dont nous n'avons pas des idées adéquates, ou dont nous ne connoissons pas à la fois toutes les propriétés. J'en conviens encore très-volontiers ; autrement les cercles et toutes les figures seroient autant de mystères. Mais à présent il s'agit de savoir s'il y a quelques mystères dans la nature. Sur quoi je dis que si l'on entend par *mystère* ce qui surpasse notre raison actuelle, il y a dans la physique un nombre innombrable de mystères. On me demande, je suppose, si la connoissance des particules élémentaires de l'eau est au-dessus de notre raison : je réponds qu'elle est au-dessus de notre raison présente ; car je ne sache pas que personne ait donné jusqu'ici une explication de leur contexture qui satisfasse aux phénomènes, quoique je ne désespère pas qu'on ne la donne dans la suite. Eh ! combien d'autres phénomènes qui surpassent l'intelligence et de la génération présente et des générations futures, c'est-à-dire, qui sont au-dessus de la raison humaine, non seulement telle qu'elle est aujourd'hui, mais encore telle qu'elle sera dans tout le cours de cette vie mortelle ; quoiqu'il puisse très-bien arriver que les mêmes phénomènes n'offrent rien d'incompréhensible à d'autres créatures d'un ordre supérieur au nôtre, et que même ils ne deviennent un jour

très-intelligibles pour nous, lorsque nous serons élevés à un état plus parfait!

Mais si quelqu'un appelle mystère ce qui est au-dessus de toute raison créée, j'ose dire que dans ce sens il est vrai qu'aucun phénomène naturel n'est au-dessus de la raison; mais il sera pourtant vrai de dire que la *compréhension* de chaque substance surpasse les forces de toute intelligence finie; parce qu'il n'est aucune de ces substances qui ne renferme l'infini. Et voilà pourquoi on ne pourra jamais rendre parfaitement raison de cet univers. Et rien n'empêche que Dieu ne nous révèle des dogmes que nous ne puissions jamais *comprendre*, quoique nous les connoissions en quelque sorte, et que nous puissions même les défendre contre le reproche de contradiction. Or j'entends par *compréhension*, la connoissance d'un objet, lorsque les idées qu'on en a, non seulement sont distinctes, mais encore *adéquates*, c'est-à-dire, non seulement lorsqu'on a la définition, ou l'analyse du terme qui l'exprime, mais encore lorsque tous les termes qui entrent dans la définition sont décomposés eux-mêmes, jusqu'à ce qu'on arrive aux termes qui expriment des vérités intuitives, ainsi que l'arithmétique nous en fournit un exemple.

L'auteur, dans le troisième chapitre, s'efforce

de prouver que le mot de *mystère* n'est jamais employé dans l'écriture sainte et dans les livres de la première antiquité, au sens que les théologiens lui donnent. Il cite pourtant lui-même un passage de Saint Paul, où il est dit que *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* L'apôtre paroît indiquer une récompense qui nous est inconnue, non pas seulement parce qu'on ne nous en a pas parlé, mais encore parce que quand même on nous en parleroit, nous ne pourrions la concevoir, à moins que nos sens ne fussent exaltés et que nous n'en eussions fait quelque expérience; comme un aveugle, si on ne lui ouvre les yeux, ne peut juger des couleurs, quoiqu'on lui en explique toute la théorie.

Au reste notre auteur remarque fort bien que beaucoup de choses ont été ignorées des philosophes, et n'en pouvoient être connues par la raison seule, non pas qu'elles fussent incompréhensibles, mais parce qu'elles dépendoient d'un point de fait que nous ne pouvions apprendre que par une révélation divine. Il cite en exemple la doctrine de *la chute d'Adam*, qui a levé les grandes difficultés sur l'origine du péché, qui ont tant exercé les philosophes. L'auteur dit qu'après tout *il ne*

voit pas de quel avantage seroit la révélation d'une vérité incompréhensible. Je ne suis pas de son avis. Assurément dans l'ordre des choses naturelles, la découverte de la boussole est et sera toujours une chose de grand prix, quand même les causes physiques de sa direction demeureroient éternellement inconnues; de même en théologie, une vérité dont on ne peut pas rendre raison, peut être pourtant d'une grande importance dans l'économie du salut....

L'auteur observe, après Saint Paul, que la foi vient de ce qu'on a ouï, *fides ex auditu.* Mais, reprend-il, *si on ne conçoit pas ce qu'on a ouï, la foi n'est-elle pas évidemment vaine et même nulle?* Il a raison sans doute; mais il y a bien de la différence entre comprendre parfaitement une chose, et avoir l'intelligence des mots qui nous l'énoncent. Les choses naturelles en fournissent mille exemples. Souvent nos idées, ou l'art de raisonner d'après nos idées, ne suffisent pas pour nous faire appercevoir la liaison du sujet et de l'attribut, quoique nous ayions quelque connoissance de l'une et de l'autre. En géométrie même combien est-il de personnes qui ne pourroient démontrer les théorêmes des figures qui leur sont le plus distinctement connues, quoique ces mêmes théorêmes aient été déjà

découverts, et leurs démonstrations publiées par d'autres géomètres.

J'ai objecté plus haut que *les miracles sont au-dessus de la raison.* L'auteur dans le chapitre cinquième se fait cette objection à lui-même; la définition qu'il donne des miracles est assez conforme au sentiment commun des théologiens; il les définit *un effet qui est au-dessus des loix de la nature et de ses opérations ordinaires.* Il reconnoît en même temps qu'*ils sont possibles et intelligibles;* mais c'est dans le même sens que les théologiens soutiennent que les mystères sont possibles et intelligibles; car ils sont tous très-persuadés qu'ils ne renferment aucune contradiction, et qu'on a quelque idée des termes qui les énoncent, quoique la manière d'expliquer les uns et les autres soit inaccessible à la raison humaine; l'objection me paroît donc subsister dans toute sa force. Inutilement observeroit-on que *les mystères* sont *des dogmes*, et *les miracles des faits;* car les miracles sont pour ainsi dire des mystères passagers; et il est certains mystères qui sont en quelque sorte des miracles subsistans....

Je finis en ajoutant que les grands philosophes de notre siècle reconnoissent dans la nature une multitude de mystères. Quelques illustres Cartésiens, par exemple, voient dans

l'union de l'ame et du corps un continuel miracle. D'autres nient qu'on puisse jamais concevoir la composition du continu, et l'accord du libre arbitre avec la prédestination. Loke, philosophe anglais, très-fameux, avoit autrefois enseigné que l'explication de tous les phénomènes des corps pouvoit être déduite de la solidité, de l'étendue et de leurs autres modifications; mais il vient de rétracter ce sentiment avec une candeur bien digne d'un vrai philosophe. Il déclare que, persuadé par les argumens du grand Newton, il admet aujourd'hui dans chaque partie de la matière, une attraction primitive, non fondée dans le mécanisme, et qui est par conséquent naturellement inexplicable. Pour moi, quoique je pense que quelques-uns des articles précédens puissent être expliqués jusqu'à un certain point, et que j'aie même publié un essai d'explication sur l'union de l'ame et du corps, je suis pourtant d'un tout autre avis sur l'intérieur de la nature; je la crois d'une hauteur incompréhensible, et cette incompréhensibilité, je l'attribue à l'infini que chaque substance enveloppe, et qui est la source de ces idées claires et en même temps confuses, telles que sont les idées que nous avons de quelques qualités sensibles, et dont aucune créature

ne se dépouillera jamais parfaitement, à quelque degré de pénétration qu'on l'élève.

Toutes ces réflexions montrent sans doute qu'il est beaucoup moins étonnant que les choses divines offrent des abîmes impénétrables à toute l'intelligence humaine. Si donc on rencontre en théologie quelques questions difficiles et embarrassées, qui ne soient point résolues avec netteté et avec clarté, ce n'est pas une raison d'insulter aux théologiens, et de rejeter tous leurs systêmes, c'est-à-dire, l'exposition méthodique de leurs sentimens, autrement, et par la même raison, il faudroit proscrire tous les systêmes de philosophie ou de médecine. Les théologiens doivent seulement éviter avec soin le reproche qu'on a fait si justement aux médecins, c'est de consumer trop de temps en disputes, et de négliger ainsi le salut et la pratique.

Critique et Raillerie en matière de Religion.

Tome 5, page 47. Remarques sur un livre intitulé : Lettres sur l'Enthousiasme.

I.

Il semble à milord Shaftsbury (1), que l'autorité publique met trop de bornes à la liberté de critiquer, et il voudroit que rien n'en fût exempt. Je veux croire qu'il ne parle pas des dogmes, et qu'il ne niera pas qu'on doit respecter certaines personnes. Mais souvent les dogmes sont liés avec ces personnes; et quand ces dogmes sont véritables, et contiennent des vérités très-utiles et très-importantes, je ne vois point à quoi peut servir la liberté de critiquer ces vérités, et de les rendre douteuses.

II.

(*Pag.* 48). Il y a encore moins de sujet de vouloir qu'il soit permis de tourner tout en

(1) Le comte de Shaftsbury mourut à Naples le 15 février 1713; M. Leibnitz, qui étoit entré en correspondance avec ce seigneur quelque temps avant sa mort, assure qu'*il étoit fort revenu des pensées qu'il avoit eues, en donnant sa petite pièce sur l'usage de la raillerie.* Tom. 6, pag. 290.

ridicule. Le ridicule, dit-on, ne peut tenir contre la raison. Cela seroit vrai si les hommes aimoient plus à raisonner qu'à rire. Mais le faux ridicule, ajoute-t-on, n'éblouira que le vulgaire. Je réponds que le vulgaire a plus d'étendue qu'on ne pense ; il y a quantité de gens polis qui sont peuple par rapport au raisonnement. Souvent même les plus raisonnables se laissent aller au plaisir de rire plus qu'il ne faut. Nous avons de l'indulgence pour ce qui nous donne du plaisir, et nous n'aimons point à l'examiner à la rigueur ; outre qu'il n'est point raisonnable d'abandonner le peuple à l'erreur, et de permettre facilement qu'il soit ébloui.

III.

On peut dire avec raison que la gravité convient à l'imposture ; mais je ne voudrois point dire qu'elle y est essentielle. La badinerie n'y convient pas moins : tout ce qui amuse et détourne la vue du point dont il s'agit, est propre à tromper. Cependant on reconnoît ici que nous ne pouvons jamais être trop graves, pourvu que le sujet soit réellement grave ou solide ; mais on prétend en même temps que, lorsqu'il y a lieu d'en douter, on peut se donner carrière pour s'en moquer. Tout le monde ne sera pas de cet avis ; il faut choisir le

parti le plus sûr; et comme on ne doit point maltraiter les masques, on ne doit tourner en ridicule que les doctrines dont le peu de solidité est assez reconnu; et pendant qu'on doute, il est bon d'être réservé. Car de vouloir, avec notre auteur, que pour découvrir si une chose est solide ou non, il faille se servir de la pierre de touche du ridicule, et voir si le sujet en est susceptible ou non, ce n'est point recommander un moyen : il n'y a rien au monde qu'on ne puisse tourner en ridicule, au moins par quelque chose d'emprunté, que le hasard ou la coutume y peuvent joindre. *Confucius* étoit le Socrate des Chinois; cependant les Allemands, aussi bien que les François, qui entendent prononcer ce nom, ont de la peine à s'empêcher de rire, chacun par rapport à sa langue....

IV.

Mais l'auteur se figure que le grave ou le sérieux fait du tort au raisonnement. Car, dit-il, lorsque nous avons cru devoir être formalistes à l'égard d'un certain point, il n'en faut pas davantage pour que nous ne puissions pas nous empêcher de l'être à l'égard de tous les autres : mais, à mon avis, c'est aller trop vite en conclusions. On a besoin d'être formaliste dans l'arithmétique, et ceux qui tiennent

les livres de compte des marchands y sont obligés; sont-ils formalistes en tout? Les magistrats, les maîtres de cérémonie et les hérauts d'armes, se dépouillent de leur *formulaire* avec leurs robes, et avec l'exercice de leurs fonctions publiques....

V.

(*Pag.* 49). *Les sages d'autrefois*, dit-on, *laissoient au peuple la liberté d'être fou.* Cela se peut par rapport à quelques folies innocentes; mais pour que cela se puisse approuver, il faut qu'elles soient bien innocentes et bien réjouissantes. Le sénat romain empêcha la célébration des Bacchanales, parce qu'il y avoit de grands désordres....

VI.

On fait bien d'approuver le sentiment de M. Harrington, lorsqu'il veut dans son *Oceana* qu'il y ait un culte public établi par les loix.... Mais notre auteur ne donne point ici une raison suffisante de l'établissement d'un culte public. *Quoi!* dit-on, *n'y auroit-il pas des promenades publiques aussi bien que des jardins particuliers, des bibliothèques publiques aussi bien que des bibliothèques particulières?* Ce raisonnement tend seulement à prouver que la chose se peut, mais non pas

qu'elle se doit : les promenades et les bibliothèques sont agréables et utiles ; mais le culte public est nécessaire, parce que le culte de Dieu est nécessaire : plusieurs particuliers qui participent au culte public n'en auroient aucun, s'il n'y en avoit point de public.

VII.

On loue les anciens qui toléroient les visionnaires, et donnoient une entière liberté aux philosophes de railler la religion établie. On peut excuser ces anciens ; car le paganisme n'avoit presque point de dogmes fixes. En raillant cette religion, on pouvoit toujours dire que la religion véritable n'étoit point touchée, et les visionnaires pouvoient toujours se couvrir de quelque divinité. Cependant, cette tolérance des anciens n'étoit pas sans exception ; Socrate l'éprouva. Mais c'est quelque chose d'assez remarquable, que les anciens n'ont point connu de guerres de religion ; ce fléau étoit réservé aux temps postérieurs.

VIII.

C'est une bonne remarque qu'on fait, que la contrainte est ennemie de la vérité, et que nous aurions de fort mauvais philosophes et et de fort mauvais mathématiciens, si les loix se mêloient de régler ces sciences. On a

éprouvé cela lorsque la philosophie d'Aristote avoit pour elle la religion et les magistrats : mais c'est outrer les choses lorsqu'on dit que pour empêcher que l'esprit ne soit banni du monde, il faut lui laisser une entière liberté, même pour l'usage de la raillerie. Cela ne se peut, ni ne se doit, sur-tout dans les écrits qui doivent paroître en public sur des choses saintes et révérées ; on ne détruit point l'esprit en l'empêchant de se tourner au mal.

IX.

(*Pag.* 50). C'est une bonne remarque, que s'il y avoit un tribunal établi contre la licence poétique, tout le monde voudroit être poète, et donneroit dans les romans. Il y eut effectivement un pape assez entêté pour former une espèce d'inquisition contre les poètes, dans le temps que les bonnes lettres commençoient à renaître ; ce fut Paul II. Il croyoit qu'ils vouloient rétablir le paganisme, mais on se moqua de ses soupçons. L'auteur ne veut donc point qu'on traite sérieusement certains maux, et juge avec raison que le vrai moyen de guérir les gens du romanesque, c'est de le tourner en ridicule ; mais comme les gens romanesques ne forment point de parti, et que peu de personnes donnent là-dedans, on n'en peut point tirer de conséquence : il n'en est pas de

même à l'égard des sentimens de religion. Cependant, pour le dire en passant, le chevalier Temple a cru que Don Quichotte a fait du tort à sa nation, et qu'en guérissant ses compatriotes de l'entêtement d'une valeur outrée et romanesque, il les a fait revenir à l'autre extrémité, et jusqu'à la mollesse. Je ne sais si M. Temple a raison; mais je craindrois qu'il n'en fût ainsi de celui qui voudroit retirer les gens de la superstition par les railleries; car je crois que s'il réussissoit, il les feroit devenir impies.

X.

(*Pag.* 51). L'auteur dit : *J'aime mieux risquer le tout pour le tout en m'attachant à la religion, que de tâcher de bannir mes scrupules en occupant mon esprit à des bagatelles.* Cela ne s'accorde pas avec le dessein de railler : aussi paroît-il que l'auteur commence maintenant à en revenir; il se borne à la gaîté. *Tout ce que je prétends*, dit-il, *c'est qu'on se doit mettre en bonne humeur, lorsqu'on veut penser à la religion.* Si la bonne humeur signifie des sentimens de joie, il n'y a rien de si raisonnable.

XI.

Ce qui suit est excellent; savoir que la bonne humeur, c'est-à-dire le contentement

ou la joie, est le plus sûr fondement de la religion et de la piété ; que cet état de l'ame nous éloigne de l'opinion de ceux qui croient que le monde est gouverné par un mauvais principe, et qu'il n'y a presque que la mauvaise humeur qui puisse faire tomber dans l'athéisme ; parce qu'un homme de mauvaise humeur trouve à redire à ce qu'il y a dans l'univers, et est porté à nier Dieu, ou à en avoir de mauvaises pensées. Car il n'y a, dit-il, que notre propre humeur chagrine qui fasse attribuer à Dieu de l'aigreur, de la fierté, de l'orgueil. Tout cela est de fort bon sens.

XII.

L'auteur loue les empereurs païens qui n'ont pas été persécuteurs ; cependant il attribue à l'empereur Julien d'avoir ôté aux chrétiens les biens des églises et les écoles publiques. Cela ne se trouve pas ainsi ; il leur défendit de lire Homère dans leurs écoles, et leur ordonna de se contenter de Saint Matthieu et de Saint Luc, suivant leurs propres maximes, à ce qu'il disoit. Il crut par-là leur ôter le secours des belles-lettres.

XIII.

On dit que si pour être vrai chrétien, il faut imiter les anciens martyrs, il n'y aura

point de chrétien aujourd'hui, parce qu'il n'y aura point d'homme de bon sens qui veuille aller dans une mosquée interrompre le culte des Turcs. Il a raison en cela, mais il se trompe de croire que c'étoit l'esprit des anciens martyrs : au contraire, on trouve que les pères ont blâmé le zèle mal réglé de ceux qui irritoient les païens mal à propos.

XIV.

(*Pag.* 52). Mais on croit que si Rome et les païens s'étoient contentés de tourner les protestans et les chrétiens en ridicule, le christianisme n'auroit guères fait de progrès, et qu'il n'y auroit point eu de réforme. Il en est peut-être quelque chose, mais peut-être aussi que sans l'obstacle de la rigueur, le christianisme et la réformation auroient fait leurs progrès plutôt; et il est difficile de déterminer ces questions de la science que les théologiens appellent *moyenne*, c'est-à-dire, de ce qui seroit peut-être arrivé dans un certain cas.

XV.

On loue Socrate de ne s'être point fâché des railleries du comédien Aristophane. Socrate ne pouvoit guère prendre de meilleur parti, car il ne pouvoit point empêcher ces

railleries. Mais les magistrats et les ecclésiastiques n'en usent pas de même à l'égard de celles qu'ils jugent trop fortes et nuisibles, et ils ont raison, car ils sont en état d'en arrêter une bonne partie. Cependant ils font bien de ne pas se formaliser des bagatelles. Les sages magistrats laissent parler le peuple, pourvu que le peuple les laisse faire.

XVI.

On revient à dire qu'il est bon d'être de bonne humeur quand on pense à la religion, et j'y consens; mais il ne s'ensuit point que le temps des souffrances y soit toujours contraire. J'avoue qu'en général la persécution n'est point souhaitable, et qu'elle fait du tort à la foi de plusieurs; mais elle donne du relief à celle de quelques-uns. On ne remarque jamais plus de zèle que dans ces occasions d'épreuve, et on ne trouve jamais de plus grands exemples d'un grand attachement; cela doit entrer sans doute dans les raisons secrettes que la providence peut avoir de permettre la persécution de la vérité. On peut même dire, qu'assez souvent la religion rend la bonne humeur dans les adversités, et sert à faire trouver notre consolation en Dieu, et dans l'espérance de la vie à venir, lorsqu'on est abandonné par les hommes d'ici-bas : et quand même la religion de

ceux qu'elle console seroit fausse, leur erreur même ne laisseroit pas de leur être utile dans cette occasion.

Justice et Providence de Dieu.

Tome 5, page 54.

JE conviens, avec milord Shaftsbury, qu'un grand homme ne se fâchera pas si quelque homme ignorant et simple ne connoît point son mérite; et qu'ainsi cela convient encore moins à Dieu. Mais comme un homme qui ne connoît point le bon médecin en est assez puni, parce qu'il n'est point guéri, il peut arriver par la même raison que ceux qui ne connoissent point les perfections de la divinité, s'en punissent eux-mêmes, parce qu'ils n'en tirent pas le secours qu'ils pourroient attendre de cette connoissance.

Il est bien dit aussi, que rien que ce qui est moralement excellent, ne doit avoir place dans la divinité, et qu'il s'ensuit que Dieu surpasse infiniment tous les hommes en bonté; mais lorsqu'on ajoute que de cette manière il ne nous restera plus aucune frayeur, ni aucun doute qui puisse nous inquiéter, et que nous ne pouvons rien craindre de ce qui est bon, mais uniquement de ce qui est

méchant, je trouve quelque chose à dire à cette conséquence, qui ressemble un peu au sentiment de quelques peuples, où l'on ne craint qu'une divinité mauvaise. Il y a des peines qui servent à corriger ou ceux qui péchent, ou au moins quelques autres : il y a aussi des peines naturelles qui sont la suite des péchés, comme j'ai déjà dit; et dans toutes ces peines, ou dans tous ces maux infligés au péché, il n'y a rien de contraire à la bonté de Dieu; au contraire, c'est la bonté ou la sagesse qui les demande pour un plus grand bien.

Ces pensées sont excellentes, que Dieu est un esprit universel, une intelligence qui a rapport au tout, un père commun; et que cette idée nous doit moins effrayer que celle d'un monde orphelin, abandonné au hasard. Mais lorsqu'on ajoute, que sur le pied où la religion est parmi nous, il y a plusieurs bonnes ames, qui craindroient moins de se voir exposées à cet accident, et qui auroient l'esprit plus en repos, si elles étoient assurées qu'on a rien à craindre après cette vie; je crois qu'il faut ajouter encore que ces bonnes ames sont mal instruites. Cependant il est bon que les méchans craignent le châtiment, et que les bons craignent de devenir méchans. On poursuit en disant, que la pensée qu'il n'y a point de Dieu, n'a jamais fait trembler

personne, mais bien celle qu'il y en a un. Mais je ne suis point de cet avis. On peut trembler, non seulement lorsqu'on appréhende un grand mal, mal aussi lorsqu'on pense à la perte d'un grand bien.

Manière de concevoir les Mystères.

Tome 2, Rem. sur les Mém. de Trévoux, p. 258.

On n'a pas pu jusqu'ici donner une notion distincte de la *présence*, lorsqu'on l'a appliquée aux choses incorporelles, et qu'on l'a distinguée des rapports harmoniques qui l'accompagnent, et qui sont aussi des phénomènes propres à marquer l'endroit de la chose incorporelle.

Après avoir conçu une union et une présence dans les choses matérielles, nous jugeons qu'il y a je ne sais quoi d'analogique dans les immatérielles ; mais tant que nous ne pouvons pas en concevoir davantage, nous n'en avons que des notions obscures.

C'est comme dans les mystères, où nous tâchons aussi d'élever ce que nous concevons dans le cours ordinaire des créatures, à quelque chose de plus sublime qui y puisse répondre, par rapport à la nature et à la

puissance divine, sans y pouvoir concevoir rien d'assez distinct et d'assez propre à former une définition intelligible en tout.

C'est aussi pour cela qu'on ne sauroit rendre raison parfaitement de tels mystères, ni les entendre entièrement ici-bas. Il y a quelque chose de plus que des simples mots, cependant il n'y a pas de quoi venir à une explication exacte des termes.

FACILITÉ de résoudre les Objections contre les Mystères.

Théodicée, Discours sur la conformité de la foi avec la raison, §. 27.

IL semble que M. Bayle ne prend les objections qu'il propose contre nos mystères pour invincibles, que par rapport à nos lumières présentes, et il ne désespère pas même que quelqu'un ne puisse un jour trouver un dénouement peu connu jusqu'ici.... Cependant je suis d'une opinion qui surprendra peut-être : c'est que je crois que ce dénouement est tout trouvé, et n'est pas même des plus difficiles; et qu'un génie médiocre, capable d'assez d'attention, en se servant exactement des règles de la logique vulgaire, est en état de répondre à l'objection la plus embarrassante contre la vérité,

lorsque l'objection n'est prise que de la raison, et qu'on prétend que c'est une démonstration. Et quelque mépris que le vulgaire des modernes ait aujourd'hui pour la logique d'Aristote, il faut reconnoître qu'elle enseigne des moyens infaillibles de résister à l'erreur dans ces occasions. Car on n'a qu'à examiner l'argument suivant les règles, et il y aura toujours moyen de voir s'il manque dans la forme, ou s'il y a des prémisses qui ne soient pas encore prouvées par un bon argument.

C'est tout autre chose quand il ne s'agit que des *vraisemblances;* car l'art de juger des raisons vraisemblables n'est pas encore bien établi; de sorte que notre logique à cet égard est encore très-imparfaite, et que nous n'en avons presque jusqu'ici que l'art de juger des démonstrations. Mais cet art suffit ici : car quand il s'agit d'opposer la raison à un article de notre foi, on ne se met point en peine des objections qui n'aboutissent qu'à la vraisemblance : puisque tout le monde convient que les mystères sont contre les apparences, et n'ont rien de vraisemblable, quand on ne les regarde que du côté de la raison; mais il suffit qu'il n'y ait rien d'absurde. Ainsi il faut des démonstrations pour les réfuter.

Et c'est ainsi sans doute qu'on le doit entendre, quand la sainte écriture nous avertit

que la sagesse de Dieu est une folie devant les hommes, et quand S. Paul a remarqué que l'évangile de Jésus-Christ est une folie aux Grecs, aussi bien qu'un scandale aux Juifs; car au fond une vérité ne sauroit contredire l'autre; et la lumière de la raison n'est pas moins un don de Dieu que celle de la révélation. Aussi est-ce une chose sans difficulté parmi les théologiens qui entendent leur métier, que les *motifs de crédibilité* justifient une fois pour toutes l'autorité de la sainte écriture devant le tribunal de la raison; afin que la raison lui cède dans la suite, comme à une nouvelle lumière, et lui sacrifie toutes ses vraisemblances. C'est à-peu-près comme un nouveau chef envoyé par le prince doit faire voir les lettres-patentes dans l'assemblée où il doit présider par après.

OBJECTIONS des Manichéens à résoudre par les Déistes.

. *Théodicée, Discours de la conformité*, §. 43.

LES objections des manichéens ne sont guères moins contraires à la théologie naturelle qu'à la théologie révélée. Et quand on leur abandonneroit la sainte écriture, le péché originel, la grace de Dieu en Jésus-Christ, les peines de

de l'enfer, et les autres articles de notre religion, on ne se délivreroit point par-là de leurs objections; car on ne sauroit nier qu'il y a dans le monde du mal physique (c'est-à-dire des souffrances), et du mal moral (c'est-à-dire des crimes), et même que le mal physique n'est pas toujours distribué ici-bas suivant la proportion du mal moral, comme il semble que la justice le demande. Il reste donc cette question de la théologie naturelle, comment un principe tout bon, tout sage et tout-puissant, a pu admettre le mal, et surtout comment il a pu permettre le péché, et comment il a pu se résoudre à rendre souvent les méchans heureux et les bons malheureux.

Or nous n'avons point besoin de la foi révélée, pour savoir qu'il y a un tel principe unique de toutes choses parfaitement bon et sage. La raison nous l'apprend par des démonstrations infaillibles; et par conséquent toutes les objections prises du train des choses, où nous remarquons des imperfections, ne sont fondées que sur de fausses apparences. Car si nous étions capables d'entendre l'harmonie universelle, nous verrions que ce que nous sommes tentés de blâmer, est lié avec le plan le plus digne d'être choisi; en un mot nous *verrions*, et ne *croirions* pas seulement, que ce que Dieu a fait est le meilleur.

Foi des Chrétiens raisonnable.

Théodicée, Discours de la conformité, §. 51.

ORIGÈNE a montré à Celse comment le christianisme est raisonnable, et pourquoi cependant la plupart des chrétiens doivent croire sans examen. Celse s'étoit moqué de la conduite des chrétiens, « qui ne voulant, » disoit-il, ni écouter vos raisons, ni vous en » donner de ce qu'ils croient, se contentent » de vous dire : n'examinez point, croyez » seulement; ou bien, votre foi vous sauvera; » et ils tiennent pour maxime que la sagesse » du monde est un mal ».

Origène y répond en habile homme (1), et d'une manière conforme aux principes que nous avons établis ci-dessus. C'est que la raison, bien loin d'être contraire au christianisme, sert de fondement à cette religion, et la fera recevoir à ceux qui pourront venir à l'examen. Mais comme peu de gens en sont capables, le don céleste d'une foi toute nue qui porte au bien, suffit pour le général. « S'il » étoit possible, dit-il, que tous les hommes

(1) Liv. 1, chap. 2.

» négligeant les affaires de la vie, s'attachassent » à l'étude et à la méditation, il ne faudroit » point chercher d'autre voie pour leur faire » recevoir la religion chrétienne ». Car pour ne rien dire qui offense personne (il insinue que la religion païenne est absurde, mais il ne le veut point dire ici expressément), « on n'y » trouvera pas moins d'exactitude qu'ailleurs, » soit dans la discussion de ses dogmes, soit » dans l'éclaircissement des expressions énig- » matiques de ses prophètes, soit dans l'expli- » cation des paraboles de ses évangiles, et » d'une infinité d'autres choses arrivées ou » ordonnées symboliquement. Mais puisque » ni les nécessités de la vie, ni les infirmi- » tés des hommes ne permettent qu'à un fort » petit nombre de personnes de s'appliquer à » l'étude, quel moyen pourroit-on trouver plus » capable de profiter à tout le reste du monde, » que celui que Jésus-Christ a voulu qu'on » employât pour la conversion des peuples ! » et je voudrois bien que l'on me dît sur le su- » jet du grand nombre de ceux qui croient, » et qui par-là se sont retirés du bourbier des » vices où ils étoient auparavant enfoncés, » lequel vaut le mieux d'avoir de la sorte » changé ses mœurs et corrigé sa vie, en » croyant sans examen qu'il y a des peines » pour les péchés et des récompenses pour les

» bonnes actions, ou d'avoir attendu à se » convertir lorsqu'on ne croiroit pas seule- » ment, mais qu'on auroit examiné avec soin » les fondemens de ces dogmes? Il est certain » qu'à suivre cette méthode, il y en auroit » bien peu qui en viendroient jusqu'où leur foi » toute simple et toute nue les conduit, mais » que la plupart demeureroient dans leur cor- » ruption.... ».

Celse fait encore une autre objection aux chrétiens au même endroit. « S'ils se renfer- » ment, dit-il, à l'ordinaire dans leur *n'exa-* » *minez point, croyez seulement*, il faut qu'ils » me disent au moins quelles sont les choses » qu'ils veulent que je croie ». En cela il a raison sans doute, et cela va contre ceux qui diroient que Dieu est bon et juste, et qui soutiendroient cependant que nous n'avons aucune notion de la bonté ou de la justice, quand nous lui attribuons ces perfections. Mais il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle des notions *adéquates*, et qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne sauroient donner de telles notions. Ainsi nous convenons que les mystères reçoivent une explication, mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayions quelque intelligence analogique

d'un mystère, tel que la trinité et que l'incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens ; mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'il seroit à souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au *comment*....

Nous entendons quelque chose par l'union, quand on nous parle de celle d'un corps avec un autre corps, ou d'une substance avec son accident, d'un sujet avec son adjoint, d'un lieu avec le mobile, de l'acte avec la puissance ; nous entendons aussi quelque chose, quand nous parlons de l'union de l'ame avec le corps, pour en faire une seule personne. Car quoique je ne tienne point que l'ame change les loix du corps, ni que le corps change les loix de l'ame, et que j'aie introduit l'harmonie préétablie pour éviter ce dérangement, je ne laisse pas d'admettre une vraie union entre l'ame et le corps, qui en fait un suppôt. Cette union va au métaphysique, au lieu qu'une union d'influence iroit au physique. Mais quand nous parlons de l'union du verbe de Dieu avec la nature humaine, nous devons nous contenter d'une connoissance analogique, telle que la comparaison de l'union de l'ame avec le corps est capable de nous donner ; et nous devons au reste nous contenter de dire que l'incar-

nation est l'union la plus étroite qui puisse exister entre le créateur et la créature, sans qu'il soit besoin d'aller plus avant.

Il en est de même des autres mystères, où les esprits modérés trouveront toujours une explication suffisante pour croire, et jamais autant qu'il en faut pour comprendre.

Aucune objection contre la Foi ne doit être reconnue insoluble.

Tome 2, page 260. Epist. ad P. Desbosses.

J'AVOUE que quand une opinion nous est démontrée, nos réponses aux objections ne nous sont nécessaires que pour l'instruction des autres; mais je pense qu'il ne nous est jamais inutile de nous les faire à nous-mêmes, ces objections, si elles ont quelque force, et qu'il ne faut jamais éviter les discussions avec les habiles gens : car une difficulté spécieuse, lorsqu'elle est résolue, conduit à un nouveau jour. C'est pourquoi j'aime qu'on m'objecte des choses plausibles, quoique quelquefois certain de mon sentiment; et je pense pouvoir toujours satisfaire. En effet, une objection insoluble seroit une entière démonstration d'erreur; et je ne vois pas qu'un argument puisse mieux démontrer l'affirmative,

que l'objection ne fait la négative. Aussi je n'accorde point à Bayle ni à aucune autre personne, que la raison puisse opposer à la foi des argumens insolubles; et sur ce point, je ne suis pas du même avis que M. Huet et M. Jaquelot, quoiqu'ils soient mes amis, et que je les considère comme des hommes d'un très-grand mérite.

LA Réponse de S. Paul, ô altitudo, *très-raisonnable.*

Théodicée, §. 134, *pag.* 55.

DIRE avec Saint Paul: *O altitudo divitiarum et sapientiæ*, ce n'est point renoncer à la raison, c'est employer plutôt les raisons que nous connoissons; car elles nous apprennent cette immensité de Dieu, dont l'apôtre parle: mais c'est avouer notre ignorance sur les faits; c'est reconnoître cependant, avant que de voir, que Dieu fait tout le mieux qu'il est possible, suivant la sagesse infinie qui règle ses actions. Il est vrai que nous en avons déja des preuves et des essais devant nos yeux, lorsque nous voyons quelque chose d'entier, quelque tout accompli en soi et isolé, pour ainsi dire, parmi les ouvrages de Dieu; un tel tout formé, pour ainsi dire, de la main de

Dieu, est une plante, un animal, un homme. Nous ne saurions assez admirer la beauté et l'artifice de sa structure. Mais lorsque nous voyons quelques os cassés, quelque morceau de chair des animaux, quelque brin d'une plante, il n'y paroît que du désordre, à moins qu'un excellent anatomiste ne le regarde; et celui-là même n'y reconnoîtroit rien, s'il n'avoit vu auparavant des morceaux semblables attachés à leur tout. Il en est de même du gouvernement de Dieu : ce que nous en pouvons voir jusqu'ici, n'est pas un assez gros morceau pour y reconnoître la beauté et l'ordre du tout. Ainsi la nature même des choses porte que cet ordre de la cité divine, que nous ne voyons pas encore ici bas, soit un objet de notre foi, de notre espérance, de notre confiance en Dieu. S'il y en a qui en jugent autrement, tant pis pour eux; ce sont des mécontens dans l'état du plus grand et du meilleur de tous les monarques, et ils ont tort de ne point profiter des échantillons qu'il leur a donnés de sa sagesse et de sa bonté infinies, pour se faire connoître non seulement admirable, mais encore aimable au-delà de toutes choses.

MANIÈRE de procéder dans la justification de la Providence.

Théodicée, Discours sur la conformité, § 32.

UNE des choses qui pourroient avoir contribué le plus à faire croire à M. Bayle qu'on ne sauroit satisfaire aux difficultés de la raison contre la foi, c'est qu'il semble demander que Dieu soit justifié d'une manière pareille à celle dont on se sert ordinairement pour plaider la cause d'un homme accusé devant son juge. Mais il ne s'est point souvenu que dans les tribunaux des hommes qui ne sauroient toujours pénétrer jusqu'à la vérité, on est souvent obligé de se régler sur les indices et sur les *vraisemblances*, et sur-tout sur les présomptions ou préjugés, au lieu qu'on convient, comme nous l'avons déjà remarqué, que les mystères ne sont point vraisemblables. Par exemple, M. Bayle ne veut point qu'on puisse justifier la bonté de Dieu dans la permission du péché, parce que la vraisemblance seroit contre un homme qui se trouveroit dans un cas qui nous paroîtroit semblable à cette permission. Dieu prévoit qu'Eve sera trompée par le serpent, s'il la met dans les circonstances

où elle s'est trouvée depuis; et cependant il l'y a mise. Or si un père ou un tuteur en faisoit autant à l'égard de son enfant ou de son pupille, un ami à l'égard d'une jeune personne dont la conduite le regarde, le juge ne se payeroit pas des excuses d'un avocat qui diroit qu'on a seulement permis le mal, sans le faire ni le vouloir : il prendroit cette permission même pour une marque de mauvaisse volonté, et il la considéreroit comme un péché d'omission, qui rendroit celui qui en seroit convaincu complice du péché de commission d'un autre.

Mais il faut considérer que lorsqu'on a prévu le mal, qu'on ne l'a point empêché, quoiqu'il paroisse qu'on ait pu le faire aisément, et qu'on a même fait des choses qui l'ont facilité, il ne s'ensuit point pour cela *nécessairement* qu'on en soit le complice; ce n'est qu'une présomption très-forte, qui tient ordinairement lieu de vérité dans les choses humaines, mais qui seroit détruite par une discussion exacte du fait, si nous en étions capables par rapport à Dieu; car on appelle *présomption* chez les jurisconsultes, ce qui doit passer pour une vérité par provision, en cas que le contraire ne se prouve point; et il dit plus que *conjecture*, quoique le dictionnaire de l'académie n'en ait point épluché la différence. Or il y a lieu

de juger indubitablement qu'on apprendroit par cette discussion, si l'on y pouvoit arriver, que des raisons très-justes et plus fortes que celles qui y paroissent contraires, ont obligé le plus sage de permettre le mal, et de faire même des choses qui l'ont facilité. On en donnera quelques instances ci-dessous.

Il n'est pas fort aisé, je l'avoue, qu'un père, qu'un tuteur, qu'un ami puisse avoir de telles raisons dans le cas dont il s'agit. Cependant la chose n'est pas absolument impossible, et un habile faiseur de romans pourroit peut-être trouver un cas extraordinaire qui justifieroit même un homme dans les circonstances que je viens de marquer : mais à l'égard de Dieu, l'on n'a point besoin de s'imaginer ou de vérifier des raisons particulières qui l'aient pu porter à permettre le mal; les raisons générales suffisent. L'on sait qu'il a soin de tout l'univers, dont toutes les parties sont liées, et l'on en doit inférer qu'il a eu une infinité d'égards, dont le résultat lui a fait juger qu'il n'étoit pas à propos d'empêcher certains maux.

On doit même dire qu'il faut nécessairement qu'il y ait eu de ces grandes, ou plutôt d'invincibles raisons, qui aient porté la divine sagesse à la permission du mal, qui nous étonne par cela même que cette permission est arrivée; car rien ne peut venir de Dieu qui

ne soit parfaitement conforme à la bonté, à la justice et à la sainteté. Ainsi nous pouvons juger par l'événement (ou *à posteriori*) que cette permission étoit indispensable, quoiqu'il ne nous soit pas possible de le démontrer (*a priori*) par le détail des raisons que Dieu peut avoir eues pour cela; comme il n'est pas nécessaire non plus que nous le montrions pour le justifier : M. Bayle lui-même dit fort bien là-dessus (1) : le péché s'est introduit dans le monde, Dieu donc a pu le permettre sans déroger à ses perfections; *ab actu ad potentiam valet consequentia.* En Dieu cette conséquence est bonne : il l'a fait, donc il l'a bien fait. Ce n'est donc pas que nous n'ayions aucune notion de la justice en général, qui puisse convenir aussi à celle de Dieu; et ce n'est pas non plus que la justice de Dieu ait d'autres règles que la justice connue des hommes; mais c'est que le cas dont il s'agit est tout différent de ceux qui sont ordinaires parmi les hommes. Le droit universel est le même pour Dieu et pour les hommes; mais le fait est tout différent dans le cas dont il s'agit.

Nous pouvons même supposer ou feindre, comme j'ai déjà remarqué, qu'il y ait quelque

(1) Réponse aux Provinciales, tome 5, chapitre 165, page 1067.

chose de semblable parmi les hommes à ce cas qui a lieu en Dieu. Un homme pourroit donner de si grandes et de si fortes preuves de sa vertu et de sa sainteté, que toutes les raisons les plus apparentes que l'on pourroit faire valoir contre lui pour le charger d'un prétendu crime, par exemple d'un larcin, d'un assassinat, mériteroient d'être rejetées comme des calomnies de quelques faux témoins, ou comme un jeu extraordinaire du hasard, qui fait soupçonner quelquefois les plus innocens. De sorte que dans un cas où tout autre seroit en danger d'être condamné ou d'être mis à la question, selon les droits des lieux, cet homme seroit absous par ses juges d'une commune voix. Or dans ce cas, qui est rare en effet, mais qui n'est pas impossible, on pourroit dire en quelque façon (*sano sensu*) qu'il y a un combat entre la raison et la foi; et que les règles du droit sont autres par rapport à ce personnage, que par rapport au reste des hommes. Mais cela bien expliqué signifiera seulement, que des apparences de raison cèdent ici à la foi qu'on doit à la parole et à la probité de ce grand et saint homme, et qu'il est privilégié par-dessus les autres hommes; non pas comme s'il y avoit une autre jurisprudence pour lui, ou comme si l'on n'entendoit pas ce que c'est que la justice par

rapport à lui ; mais parce que les règles de la justice universelle ne trouvent point ici l'application qu'elles reçoivent ailleurs, ou plutôt parce qu'elles le favorisent, bien loin de le charger, puisqu'il y a des qualités si admirables dans ce personnage, qu'en vertu d'une bonne logique des vraisemblances, on doit ajouter plus de foi à sa parole qu'à celle de plusieurs autres.

Puisqu'il est permis ici de faire des fictions possibles, ne peut-on pas s'imaginer que cet homme incomparable soit l'*adepte* ou le possesseur

de la bénite pierre,
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre,

et qu'il fasse tous les jours des dépenses prodigieuses pour nourrir et pour tirer de la misère une infinité de pauvres? Or s'il y avoit je ne sais combien de témoins, ou je ne sais quelles apparences, qui tendissent à prouver que ce grand bienfaiteur du genre humain vient de commettre quelque larcin, n'est-il pas vrai que toute la terre se moqueroit de l'accusation, quelque spécieuse qu'elle pût être? Or Dieu est infiniment au-dessus de la bonté et de la puissance de cet homme, et par conséquent il n'y a point de raisons, quelque apparentes qu'elles soient, qui puissent tenir contre la foi, c'est-à-dire, contre

l'assurance ou contre la confiance en Dieu, avec laquelle nous pouvons et nous devons dire que Dieu a tout fait comme il faut. Les objections ne sont donc point insolubles; elles ne contiennent que des préjugés et des vraisemblances, mais qui sont détruites par des raisons incomparablement plus fortes.

Utilité des Livres en faveur de la Religion : Point capital auquel il faut s'attacher.

Tome 6, *Lettre à M. Th. Burnet*, *page* 239.

J'ESTIME beaucoup les livres contre les Sociniens ou pour la vérité de la religion, lorsqu'ils sont solides. Il est vrai que la plupart des choses que les auteurs ont coutume de dire sur ces matières sont assez connues d'ailleurs, et ne consistent qu'en répétitions. Mais quand ce sont des ouvrages comme ceux de M. Stillingfleet ou de M. Bentley, on ne les sauroit assez louer, à cause du fruit qu'ils peuvent faire auprès des personnes raisonnables, pour leur faire goûter l'excellence de la religion chrétienne. M. Jaquelot vient de faire imprimer un livre, où il prétend prouver le commencement du monde, selon l'histoire de Moïse, par les histoires profanes, au moins négativement : parce que, dit-il,

si le genre humain étoit plus ancien, il y en auroit plus de marques. Ce livre a quelque chose de bon, quoiqu'il y ait aussi du foible; mais ma maxime est de profiter des livres, et non pas de les critiquer....

Il est à souhaiter qu'on continue de travailler sur la vérité de la religion chrétienne. Il faudroit sur-tout éclaircir quantité de passages de la sainte écriture qui sont sujets à des difficultés. Cependant, comme le but de Jésus-Christ a été d'élever les hommes à Dieu, le principal est de s'attacher à ce grand point, quand même on ne seroit pas instruit de tous ces points historiques ou littéraires; et il n'est que trop vrai que ceux qui sont fort savans ne sont pas toujours fort éclairés par la véritable lumière; il y en a même bien peu qui sachent ce que c'est que cette lumière.

Les Miracles ne doivent être crus ni trop facilement ni rejetés trop légèrement.

Tom. 5, *Epist. ad Tentzelium*, *p.* 401.

JE pense sur les prodiges de la chimie comme sur les miracles de la théologie, c'est-à-dire, qu'il ne faut ni les croire trop facilement, ni les rejeter trop légèrement, quoique, grâce à Dieu, les véritables miracles de la théologie soient plus certains que ceux de la chimie, et soient aussi d'une toute autre conséquence.

La bonne éducation et la propagation de la Foi chrétienne, devoient être un des principaux objets de l'académie de Berlin.

Tome 5, *Sentiment de L. sur le Projet d'Erection*, *page* 175.

LE roi m'ayant fait l'honneur de demander mon avis sur l'érection d'une société des sciences, que sa majesté s'est proposée de fonder, j'ai cru qu'il falloit commencer par le but qu'on s'y propose, puisqu'il doit régler les moyens d'y arriver.

Ce but doit être d'avancer la félicité des

hommes, qui consiste principalement dans la sagesse et dans la vertu, et puis dans la santé et les commodités de la vie; d'où résulte enfin, en joignant le tout ensemble, toute la satisaction dont on est capable ici bas, et dont ce n'est pas la moindre partie, de pouvoir la répandre parmi les autres, et contribuer au bonheur général....

Le premier fondement de la félicité humaine est la bonne éducation de la jeunesse, qui contient aussi le redressement des études. Rien n'est plus important en général, et pour le bien des hommes en particulier, que de donner un bon pli à l'esprit comme au corps, en exerçant l'un et l'autre, de bonne heure, en tout ce qui augmente sa perfection, pour gagner le temps que le peu de durée de notre vie ne nous oblige que trop de ménager. C'est une honte de voir combien le temps est mal employé dès la jeunesse, et combien on en perd à apprendre des inutilités, ou à apprendre mal et par détour ce qu'il importe de savoir, et qu'il seroit aisé d'obtenir promptement par de bonnes voies. Les réglemens qu'on pourroit faire pour cet effet, serviroient en même temps au public et au prince électoral, préférablement à d'autres, de la même manière que si on les avoit inventés pour lui seul : comme les ouvrages faits pour M. le dauphin, ont

servi à tous ; et auroient été bien utiles, si ceux qui ont eu soin de ces ouvrages, se fussent attachés davantage aux sciences réelles, au lieu de ne penser presque qu'aux humanités, et à ce qu'on appelle les auteurs classiques employés dans les colléges.....

Un point des plus importans seroit aussi la propagation de la foi par les sciences, en portant la lumière et la culture chez les peuples éloignés. L'on a trouvé que les mathématiques et la médecine ont donné le plus d'entrée aux missionnaires ; et comme le czar est porté à favoriser ces sortes de desseins dans tout son grand empire, la bonne intelligence où il se trouve avec sa majesté, donneroit aux personnes qu'on voudroit envoyer jusqu'aux Indes et à la Chine, les moyens d'y pénétrer facilement.

Missions à la Chine.

Tome 5, *Epist. ad Kortholtum*, *p.* 323, 325, 328.

JE desirerois bien que les princes qui aiment la religion véritable, s'appliquassent à en procurer la propagation. Sous le règne du roi Guillaume, il s'étoit formé une sorte de Société en Angleterre, qui avoit cette propagation pour objet : mais jusqu'à présent elle n'a

pas eu de grands succès. Il conviendroit avant tout de se procurer la connoissance de la langue des peuples auxquels on voudroit annoncer l'évangile : et dans cette vue, il faudroit gagner quelques individus de ces peuples qui fussent bien instruits de leur langue et de leur littérature, et les envoyer en Europe pour y former de jeunes gens. Il arriveroit de-là que les nôtres, quand ils auroient pénétré dans les pays lointains, ne perdroient point de temps à apprendre une langue que les personnes d'un certain âge, et qui sont d'ailleurs chargées d'autres affaires, ne peuvent ordinairement apprendre que bien difficilement. J'avois autrefois donné le conseil à des hollandois qui ont beaucoup de chinois dans leurs colonies orientales, d'en faire venir quelques-uns en Europe, qui tiendroient des écoles, et apprendroient à des enfans qu'on choisiroit, la langue et l'écriture chinoises : ces jeunes gens dans la suite, s'ils étoient de bonnes mœurs, et d'ailleurs suffisamment instruits, seroient très-propres à recevoir dans cette sainte mission : et puisque la moisson ne peut être que très-abondante dans le vaste empire de la Chine, si on y employoit de bons ouvriers, je desirerois que les nôtres prissent à cœur cette excellente œuvre, sur-tout dans l'état présent des choses où les missions des

Jésuites sont en grand danger. Le pape s'est obstiné à condamner des rits innocens en eux-mêmes, tels que sont les honneurs rendus par les Chinois à Confucius et à leurs ancêtres : qu'arrivera-t-il ? ou les Jésuites n'obéiront pas et éluderont des ordres donnés de si loin, ou il est fort à craindre que l'empereur ne les chasse de la Chine. Plût à Dieu que les nôtres voulussent entrer en part de cette sollicitude ; je pourrois leur fournir beaucoup de choses dignes d'être envoyées à un aussi sage et aussi grand prince que l'empereur de la Chine.... M. Holstenius pense que la propagation de la foi évangélique, dans cet empire, doit être renvoyée à de meilleurs temps, et qu'il conviendroit mieux de s'occuper présentement de porter l'évangile dans le Malabar. Je veux bien le croire ; ma règle est cependant, quand il s'agit de choses avantageuses et qui sont possibles, de faire l'une et de ne point omettre l'autre, d'autant plus qu'on réussira bien plus facilement avec des philosophes et des hommes capables de méditation, tels que les Chinois, qu'avec les Malabares, peuple plongé dans une ignorance grossière.

Le Livre des Trois Imposteurs existe-t-il (1)?

Tom. 5, *Epist. ad Kortholtum, pag.* 356 *et* 337. *Epist. ad Bierlingium, pag.* 378. *Remarques sur le* 1er. *tome des Nouvelles, pag.* 610.

Vous me dites (il écrit à M. Kortholt) que l'infâme livre des Trois Imposteurs est couché sur le catalogue des livres de la bibliothèque de M. Mayer : envoyez-moi promptement, je vous prie, ce catalogue. Cependant je ne crois pas qu'il convînt d'acheter fort cher l'ouvrage qui porteroit ce nom. Un homme méchant et médiocrement instruit auroit pu facilement forger un livre de cette espèce. Pour prouver que l'ouvrage en question, dont on parle depuis si long-temps, est véritablement ancien, il faudroit produire de vieux manuscrits. J'ai vu beaucoup de livres écrits dans ce genre d'impiété, et j'ai toujours pensé qu'ils

(1) On a prétendu que l'empereur Fréderic Barberousse étoit l'auteur de ce fameux livre. M. Leibniz, qui en parle souvent dans ses lettres, paroît croire qu'il n'a jamais existé. Mais ce qu'il n'a fait que conjecturer, a été démontré dans la suite par M. de la Monnoye. Voyez le 4e. tome du *Nouveau Menagiana*.

ne valoient guères la peine d'être lus... Je n'en excepte que l'ouvrage de Bodin, qu'il a intitulé : *De Arcanis sublimium Heptaplomeres....* (1).

On assure que le livre des Trois Imposteurs est à Nuremberg, et que Daniel Wülfer, prédicateur de cette ville, l'avoit eu autrefois dans sa possession. Mais peu importe au monde savant ou au genre humain qu'un aussi exécrable ouvrage existe caché quelque part...

(1) « Il faut convenir, dit M. Leibniz, que l'auteur a » répandu dans cet ouvrage, ainsi que dans les autres, » une assez grande érudition. Je voudrois qu'un savant » homme le fît imprimer, mais avec des notes critiques » dignes de l'importance du sujet. L'auteur y fait parler un » catholique romain, un luthérien, un calviniste, un juif, » un mahométan, un déiste et un athée. La scène est à » Venise, dans la maison du Catholique. Les interlocu- » teurs y soutiennent leur sentiment avec assez de modé- » ration. On n'y décide rien; le catholique revient per- » pétuellement à son grand épiphonème : *l'église l'a dé- » cidé*. L'auteur élève beaucoup de questions, et en ap- » profondit peu. Peu s'en faut que tout l'avantage ne reste » au juif. Dans cette conférence, le catholique et le luthé- » rien sont ceux des interlocuteurs qui se défendent plus » foiblement. Après le juif, celui qui plaide le mieux sa » cause, si même il ne la plaide pas aussi bien que lui, » c'est le sectateur d'une certaine religion purement natu- » relle, avec qui se trouve parfaitement d'accord un cer- » tain Octavius, défenseur de la religion mahométane ». *Tome 5, page 342.*

Ce que je sais, c'est que, dans ma jeunesse, j'ai vu fréquemment le ministre Wulfer, et je n'ai jamais entendu dire que cet ouvrage eût été entre ses mains....

Claude Hardi, homme de mérite, dont il est fait mention dans les lettres de Descartes, m'a dit l'avoir vu, ce livre, et que son impression ressembloit à celle des livres que les Sociniens faisoient imprimer à Racovie : il m'a bien dit l'avoir vu, mais il ne m'a point dit l'avoir lu. Peut-être que quelque fourbe en a fait imprimer le titre, et le lui a montré attaché à quelque livre, sans le laisser lire dans le livre même....

Au reste je ne serois point surpris, comme je l'ai déjà insinué, que quelqu'un eût fabriqué un livre qu'il voyoit être l'objet de tant de discours et de tant de recherches, et l'eût ensuite jeté dans le public (1).

---

(1) Pour justifier la conjecture de Leibnis, nous croyons devoir faire connoître le trait suivant, qui vraisemblablement a échappé à tous ceux qui ont écrit sur ce sujet.

Il existe un livre imprimé en 1613, sans nom de lieu, ayant pour titre : *le Magot Génevois*. Il est dirigé contre le synode huguenot, tenu à Privas, l'an 1612. On y lit, page 56, ce qui suit : « Il fallut enfin juger l'affaire de » Bansillon, contre lequel le capitaine Gauthier, gouver- » neur de Peccais, avoit écrit au synode des lettres par » lesquelles il l'accusoit d'avoir affronté, de 4000 écus,

VANINI.

Tome 5, *page* 321, *Epist.* 22, *ad Kortholtum.*

JE n'ai pas encore vu l'apologie de Vanini : je ne pense pas qu'elle mérite fort d'être lue. Les écrits de ce personnage sont bien peu de chose. Mais un imbécille comme lui, ou, pour mieux dire, un fou, ne méritoit pas d'être brûlé : on étoit seulement en droit de l'enfermer, afin qu'il ne séduisît personne.

» un médecin papiste de Lyon, nommé Richardon, en lui » vendant une recette pour la teinture des métaux, la- » quelle étoit fausse : *Item*, de travailler tous les jours » à l'alchimie, empoisonnant plusieurs personnes par ses » sublimes antimoines et autres drogues venimeuses : faire » même la fausse monnoie, métier qu'il auroit appris d'un » médecin, dit *Barnaud*, lequel il avoit retiré en sa » maison, nonobstant qu'il fût excommunié pour être con- » vaincu d'arianisme, et avoir fait un livre abominable, » duquel le titre seul faisoit dresser les cheveux à la tête, » l'ayant intitulé : *de tribus orbis impostoribus*, *Mose*, » *Christo*, *Mahumede* ».

Ce trait nous a été fourni par le célèbre P. Le Mercier, abbé de S. Leger, bibliothécaire de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui l'a consigné à la marge de l'exemplaire des Mémoires de Trévoux que possède cette bibliothèque, an 1737, mois d'octobre, page 1960.

PRÉCAUTIONS contre les mauvaises Doctrines : Révolutions générales dans les mœurs dont on est menacé.

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 429.

ON a droit de prendre des précautions contre les mauvaises doctrines qui ont de l'influence dans les mœurs et dans la pratique de la piété, quoiqu'on ne doive pas les attribuer aux gens, sans en avoir de bonnes preuves. Si l'équité veut qu'on épargne les personnes, la piété ordonne de représenter où il appartient le mauvais effet de leurs dogmes quand ils sont nuisibles ; comme sont ceux qui vont contre la providence d'un Dieu parfaitement sage, bon et juste, et contre cette immortalité des ames qui les rend susceptibles des effets de sa justice, sans parler d'autres opinions dangereuses par rapport à la morale et à la police. Je sais que d'excellens hommes, et bien intentionnés, soutiennent que ces opinions théoriques ont bien moins d'influence dans la pratique qu'on ne pense ; et je sais aussi qu'il y a des personnes d'un excellent naturel, à qui les opinions ne feront jamais rien faire d'indigne d'elles. D'ailleurs ceux qui sont venus à ces

erreurs par la spéculation, ont coutume d'être naturellement plus éloignés des vices dont le commun des hommes est susceptible, outre qu'ils ont soin de la dignité de la secte dont ils sont comme chefs; et l'on peut dire qu'Epicure et Spinosa, par exemple, ont mené une vie tout-à-fait exemplaire; mais ces raisons cessent le plus souvent dans leurs disciples ou leurs imitateurs qui, se croyant déchargés de l'importune crainte d'une providence surveillante et d'un avenir menaçant, lâchent la bride à leurs passions brutales, et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres; et s'ils sont ambitieux et d'un caractère un peu dur, ils seront capables, pour leur plaisir ou leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la terre; et j'en ai connu de cette trempe que la mort a enlevés. Je trouve même que des opinions approchantes s'insinuant peu-à-peu dans l'esprit des hommes du grand monde, qui règlent les autres, et dont dépendent les affaires, et se glissant dans les livres à la mode, disposent toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est menacée, et achèvent de détruire ce qui reste encore dans le monde, des sentimens généreux des anciens Grecs et Romains, qui préféroient l'amour de la patrie et du bien public, et le soin de la postérité, à la fortune et même à la vie. Ces *Publick*

spirits, comme les Anglois les appellent, diminuent extrêmement et ne sont plus à la mode ; et ils cesseront davantage de l'être quand ils cesseront d'être soutenus par la bonne morale et la vraie religion, que la raison naturelle même nous enseigne. Les meilleurs du caractère opposé qui commence de régner, n'ont plus d'autre principe que celui qu'ils appellent de l'*honneur*. Mais la marque de l'honnête homme et de l'homme d'honneur chez eux, est seulement de ne faire aucune bassesse, comme ils la prennent..... On se moque hautement de l'amour de la patrie ; on tourne en ridicule ceux qui ont soin du public : et quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond alors comme alors. Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient réservés à d'autres. Si l'on se corrige encore de cette maladie d'esprit épidémique, dont les mauvais effets commencent à être visibles, ces maux seront peut-être prévenus ; mais si elle va croissant, la providence corrigera les hommes par la révolution même qui en doit naître : car quoi qu'il puisse arriver, tout tournera toujours pour le mieux en général, au bout du compte ; quoique cela ne doive et ne puisse pas arriver sans le châtiment de ceux qui ont contribué même au bien par leurs actions mauvaises.

Sort des Enfans qui meurent dans le péché originel, et des Adultes qui n'ont point connu Jésus-Christ.

Théodicée, tome 1, *par.* 92.

Cette disposition de l'ame qui constitue le péché originel dans un homme qui n'a pas été régénéré par le baptême, suffit-elle pour le damner, quand même il ne viendroit jamais au péché actuel, comme il peut arriver et arrive souvent, soit qu'il meure avant l'âge de raison, soit qu'il devienne hébêté avant que d'en faire usage? On soutient que Saint Grégoire de Nazianse le nie (*orat. de bapt.*), mais Saint Augustin est pour l'affirmative, et prétend que le péché originel suffit pour faire mériter les flammes de l'enfer; quoique ce sentiment soit bien dur, pour ne rien dire de plus. Quand je parle ici de la damnation et de l'enfer, j'entends des douleurs, et non pas une simple privation de la félicité suprême; j'entends *pœnam sensûs, non damni.* Grégoire de Rimini, général des Augustins, avec peu d'autres, a suivi Saint Augustin contre l'opinion reçue des écoles de son temps; et pour cela il étoit appelé le bourreau des enfans, *tortor infantium.* Les scolastiques, au lieu de

les envoyer dans les flammes de l'enfer, leur ont assigné un limbe exprès, où ils ne souffrent point, et ne sont punis que par la privation de la vision béatifique. Les révélations de Sainte Brigitte, comme on les appelle, fort estimées à Rome, sont aussi pour ce dogme. Salmeron et Molina, après Ambroise Catharin et autres, leur accordent une certaine béatitude naturelle, et le cardinal Sfondrat, homme de savoir et de piété, qui l'approuve, est allé dernièrement jusqu'à préférer en quelque façon leur état, qui est l'état d'une heureuse innocence, à celui d'un pécheur sauvé; comme l'on voit dans son *Nodus prædestinationis solutus;* mais il paroît que c'est un peu trop. Il est vrai qu'une ame éclairée comme il faut, ne voudroit point pécher, quand elle pourroit obtenir par ce moyen tous les plaisirs imaginables; mais le cas de choisir entre le péché et la véritable béatitude, est un cas chimérique; il vaut mieux obtenir la béatitude, quoique après la pénitence, que d'en être privé pour toujours.

Beaucoup de prélats et de théologiens de France, qui sont bien aises de s'éloigner de Molina et de s'attacher à Saint Augustin, semblent pancher vers l'opinion de ce grand docteur, qui condamne aux flammes éternelles les enfans morts dans l'âge d'innocence avant

que d'avoir reçu le baptême. C'est ce qui paroît par la lettre que cinq insignes prélats de France écrivirent au pape Innocent XII, contre ce livre posthume du cardinal Sfondrat, mais dans laquelle ils n'osèrent condamner la doctrine de la peine purement privative des enfans morts sans baptême, la voyant approuvée par le vénérable Thomas d'Aquin, et par d'autres grands hommes. Je ne parle point de ceux qu'on appelle d'un côté jansénistes, et de l'autre côté disciples de Saint Augustin, car ils se déclarent entièrement et fortement pour le sentiment de ce père. Mais il faut avouer que ce sentiment n'a point de fondement suffisant ni dans la raison, ni dans l'écriture, et qu'il est d'une dureté des plus choquantes. M. Nicole l'excuse assez mal dans son livre de l'Unité de l'Eglise opposé à M. Jurieu, quoique M. Bayle prenne son parti (1). M. Nicole se sert de ce prétexte, qu'il y a encore d'autres dogmes dans la religion chrétienne qui paroissent durs. Mais outre que ce n'est pas une conséquence qu'il doit être permis de multiplier des duretés sans preuve, il faut considérer que les autres dogmes que M. Nicole allègue, qui sont le péché originel et l'éter-

(1) Chap. 178, de la Réponse aux Questions du Provincial, tome 3.

nité des peines, ne sont durs et injustes qu'en apparence; au lieu que la damnation des enfans morts sans péché actuel et sans régénération, le seroit véritablement, et que ce seroit damner en effet des innocens. Et cela me fait croire que le parti qui soutient cette opinion, n'aura jamais entièrement le dessus dans l'église romaine même. Les théologiens évangéliques ont coutume de parler avec assez de modération sur ce sujet, et d'abandonner ces ames au jugement et à la clémence de leur créateur; et nous ne savons pas toutes les voies extraordinaires dont Dieu peut se servir pour éclairer les ames....

Il n'y a guères moins de difficulté sur ceux qui parviennent à l'âge de discrétion, et se plongent dans le péché, en suivant l'inclination de la nature corrompue, s'ils ne reçoivent point le secours de la grace nécessaire pour s'arrêter sur le penchant du précipice, ou pour se tirer de l'abîme où ils sont tombés; car il paroît dur de les damner éternellement, pour avoir fait ce qu'ils n'avoient point le pouvoir de s'empêcher de faire. Ceux qui damnent jusqu'aux enfans incapables de discrétion, se soucient encore moins des adultes; et l'on diroit qu'ils se sont endurcis à force de penser voir souffrir les gens. Mais il n'en est pas de même des autres; et je serois assez pour ceux qui accordent

accordent à tous les hommes une grace suffisante à les tirer du mal, pourvu qu'ils aient assez de disposition pour profiter de ce secours, et pour ne point le rejeter volontairement. L'on objecte qu'il y a eu et qu'il y a encore une infinité d'hommes parmi les peuples civilisés et parmi les barbares, qui n'ont jamais eu cette connoissance de Dieu et de Jésus-Christ, dont on a besoin pour être sauvé par les voies ordinaires. Mais sans les excuser par la prétention d'un péché purement philosophique, et sans s'arrêter à une peine de privation, choses qu'il n'y a pas lieu de discuter ici, on peut douter du fait; car que savons-nous s'ils ne reçoivent point de secours ordinaires ou extraordinaires qui nous sont inconnus (1)?

(1) M. Bossuet, dans une lettre à M. Brisacier, t. 10, de la dernière édition de ses œuvres, page 410, enseigne ce qui suit à l'occasion des nations qui avoient vécu dans l'idolâtrie.

« Les témoignages généraux que Dieu donne de lui-
» même et de sa sagesse, pouvoient induire les hommes à
» connoître Dieu et à rejeter les idoles avec les graces
» communes et générales *qui ne manquent à personne.*
» Il n'y a pas non plus sujet de douter qu'il n'y ait eu
» à l'égard de quelques-uns, des notions spéciales et effi-
» caces pour profiter de ces lumières générales, et ceux
» qui en auront profité, auront pu être menés plus loin
» par *les moyens connus à Dieu* ».

Il ajoute plus bas : « Chaque particulier pouvoit profiter

Cette maxime : *Facienti quod in se est, non denegatur gratia necessaria*, me paroît d'une vérité éternelle. Thomas d'Aquin, l'archevêque Bradwardin et d'autres, ont insinué qu'il se passoit là-dedans quelque chose que nous ne savons pas (1), et plusieurs théologiens fort autorisés dans l'église romaine même, ont enseigné qu'un acte sincère de l'amour de Dieu sur toutes choses suffit pour le salut, lorsque la grace de Jésus-Christ le fait exciter. Le père François Xavier répondit

» de ces graces générales, et il ne faut point douter » qu'ils n'y ait eu un grand nombre de ces croyans dis- » persés parmi les Gentils, dont nous venons de parler; » mais Dieu qui connoît seul la disposition de ses graces, » avoit su et révélé que celles qui devoient entraîner effi- » cacement les peuples Gentils à sa connoissance et à son » culte, étoient réservées au temps de la nouvelle al- » liance.

» *On n'établit pas par là l'incrédulité comme l'effet* » *d'une espèce de violence*, ainsi que le prétend M. Cou- » lau. Dieu a révélé qu'il n'y auroit pas d'homme si juste » qu'il ne tombât dans quelque péché; est-ce à dire qu'il » force les hommes au péché? A Dieu ne plaise : ainsi il » aura prédit que les peuples hors de la Judée ne vien- » droient à son culte et à sa connoissance que par Jésus- » Christ : à Dieu ne plaise qu'on croie pour cela qu'il les » a forcés à l'incrédulité; il n'a fait que prédire l'effet de » la distribution qu'il avoit prédestinée de ses graces ».

(1) Thom. quæst. 14 de veritate, art. 11, ad 1, et alibi Bradwardin de causâ Dei, non procul ab initio.

aux Japonois que si leurs ancêtres avoient bien usé de leurs lumières naturelles, Dieu leur auroit donné les graces nécessaires pour être sauvés ; et l'évêque de Genève, François de Sales, approuve fort cette réponse (1).

C'est ce que j'ai remontré autrefois à l'excellent M. Pélisson, pour lui faire voir que l'église romaine allant plus loin que les protestans, ne damne point absolument ceux qui sont hors de sa communion, et même hors du christianisme, en ne le mesurant que par la foi explicite.... (2). Je lui donnai alors à considérer ce qu'un célèbre théologien portugais,

(1) Livre 4, de l'Amour de Dieu, chap. 5.

(2) Leibniz confond ici l'église romaine avec quelques théologiens de cette même église. Voici la manière dont la faculté de théologie de Paris s'explique sur la nécessité de la croyance en Jésus-Christ pour le salut, dans la censure de Bélisaire. Elle est très-remarquable. Après avoir dit que nul dans l'antiquité la plus reculée ne fut jamais justifié ni sauvé, sans croire au moins d'une foi implicite en Jésus-Christ et à ses mystères; elle ajoute : « que depuis » le temps de la promulgation évangélique, jamais per» sonne n'est justifié ni sauvé, si par sa faute ou par négli» gence à s'instruire, il n'a pas la foi explicite en Jésus» Christ, fils de Dieu, Dieu et homme, et rédempteur » des hommes par sa mort; quelque foi explicite qu'il ait » d'ailleurs en un seul Dieu rémunérateur, avec une foi » implicite en Jésus-Christ : nous n'ignorons pas que beau» coup de théologiens des plus distingués enseignent outre

nommé Jacques Payva Andradius, envoyé au concile de Trente, en a écrit contre Chemnice pendant ce même concile. Et maintenant, sans alléguer beaucoup d'autres auteurs, je me contenterai de nommer le père Frédéric Spee, jésuite, un des plus excellens hommes de sa société, qui a aussi été de ce sentiment commun de l'efficace de l'amour de Dieu, comme il paroît par la préface du beau livre qu'il a fait en allemand sur les vertus chrétiennes. Il parle de cette observation comme d'un secret de piété fort important, et s'étend fort distinctement sur la force de l'amour divin, d'effacer le péché sans même l'intervention des sacremens de l'église catholique, pourvu qu'on ne les méprise pas, ce qui ne seroit point compatible avec cet amour....

J'ajouterai qu'en supposant qu'aujourd'hui une connoissance de Jésus-Christ, selon la chair, est nécessaire au salut, comme en effet c'est le plus sûr de l'enseigner, l'on pourra dire que Dieu la donnera à tous ceux qui font

---

» cela, que depuis la promulgation de la loi nouvelle, cette » foi explicite en Jésus-Christ et au mystère de la Trinité » est nécessaire, *de nécessité de moyen*.... Nous savons » aussi combien cette doctrine est fondée dans l'écriture, » dans les écrits des saints Pères, et sur-tout dans ceux de » Saint Augustin. Mais il vaut mieux n'insister ici que sur » ce qui est de foi catholique ».

ce qui dépend humainement d'eux, quand même il faudroit le faire par miracle. Aussi ne pouvons-nous savoir ce qui se passe dans les ames à l'article de la mort : et si plusieurs théologiens savans et graves soutiennent que les enfans reçoivent une espèce de foi dans le baptême, quoiqu'ils ne s'en souviennent point depuis quand on les interroge là-dessus, pourquoi prétendroit-on que rien de semblable, ou même de plus exprès, ne se pût faire dans les mourans, que nous ne pouvons pas interroger après leur mort ? de sorte qu'il y a une infinité de chemins ouverts à Dieu, qui lui donnent moyen de satisfaire à sa justice et à sa bonté; et tout ce qu'on peut objecter, c'est que nous ne savons pas de quelle voie il se sert; ce qui n'est rien moins qu'une objection valable.

Ce qu'il faut penser du sentiment du cardinal Sfondrate, sur la question précédente.

Tome 5, *page* 121. *Epistola* 28, *ad Magliabechium.*

J'APPRENDS avec plaisir que le cardinal Sfondrate, personnage vraiment distingué par sa sience et sa piété, a trouvé un défenseur. Je m'étonne qu'il ait fallu qu'un capucin et un capucin hibernois vînt au secours des.

bénédictins d'Allemagne et d'Italie. Cet excellent apologiste sera d'autant moins suspect, qu'aucun intérêt d'ordre ou de nation, mais le seul amour de la justice et de la vérité, lui a fait prendre la plume. Nous devons donc rendre graces au père *Porter*, le féliciter, et nous féliciter nous-mêmes d'une apologie qui, je pense, sera solide. La capacité, la vertu et l'illustre famille de ce religieux me sont très-connues ; et quoique l'occasion de le connoître plus particulièrement m'ait manqué, j'en ai toujours fait une estime singulière. Au reste ce qui me paroît pouvoir être défendu, ou excusé plus facilement dans le cardinal, c'est ce qu'il a avancé sur l'état des enfans morts sans le péché actuel et sans le baptême. Car plusieurs théologiens célèbres leur ont déjà accordé une certaine béatitude naturelle, et le bon cardinal ne paroît avoir préféré l'innocence actuelle au royaume des cieux, que par horreur pour le péché, et parce qu'il n'y a personne, si on lui donnoit l'option, qui pût licitement choisir le ciel préférablement à l'innocence. J'avoue pourtant que le cardinal ne paroît pas appuyer d'assez bonnes raisons la supériorité qu'il donne à l'état des enfans sur l'état des bienheureux. Quant à ce qu'il semble avoir eu des doutes sur la nécessité de la foi explicite, je pense que le P. Porter a pu le

défendre, ou du moins l'excuser, par l'exemple de plusieurs autres grands théologiens de l'église romaine, et particulièrement de Jacques Payva Andradius, portugais, qui se distingua beaucoup au concile de Trente, et qui s'est rendu célèbre par ses écrits contre les protestans. Cet auteur a pensé comme le cardinal Sfondrate, et s'en explique fort au long dans un ouvrage qui porte en titre : *Explicationes orthodoxæ de diversis religionis capitibus.* Cet ouvrage fut reçu, dans son temps, avec un si grand applaudissement, que Chemnice, ainsi qu'il le témoigne lui-même, crut devoir lui opposer son fameux examen du concile de Trente.

Causes de la Réparation du genre humain.

Tome 6, *page* 294. *Observationes Leibnizianæ.*

Nicolas Taurellus a publié, en 1604, son traité *de æternitate rerum*.... Il y demande pourquoi les anges et les hommes étant également tombés, Dieu a eu pitié des hommes après leur chute, et non pas des anges ? C'est, répondit-il, parce que chaque ange a péché par lui-même, au lieu que les hommes n'ont péché

que dans Adam, et qu'il est par conséquent raisonnable que ceux qui ont été faits pécheurs par le péché d'un autre, deviennent justes par la justice d'un autre. Il explique aussi, par les mêmes principes, comment la passion de notre Seigneur a satisfait pour les péchés du monde : c'est, dit-il, qu'à proprement parler, il n'y a dans tous les hommes qu'un seul péché, qui est le péché de nos premiers pères : la chute d'Adam nous a fait tomber, à l'égard des autres, dans une espèce de nécessité. Il n'y a que son péché et celui d'Eve qui aient été parfaitement volontaires. Telles sont les pensées très-ingénieuses de Taurellus, que j'ai coutume d'appeler le Scaliger des Allemands : son style, sa pénétration, son esprit, sa liberté de penser, sa profession de médecin lui donnent effectivement beaucoup de conformité avec ce savant.

ÉTERNITÉ des peines.

Théodicée, tome 2, §. 266, pag. 236.

LA méthode de dériver le mal de peine du mal de coulpe, qui ne sauroit être blâmée, sert sur-tout pour rendre raison du plus grand mal physique, qui est la damnation. Ernest Sonerus, autrefois professeur en philosophie

à Altorf, université établie dans le pays de la république de Nuremberg, qui passoit pour un excellent Aristotélicien, mais qui a été reconnu enfin Socinien caché, avoit fait un petit discours intitulé : *Démonstration contre l'éternité des peines.* Elle étoit fondée sur ce principe assez rebattu, qu'il n'y a point de proportion entre une peine infinie et une coulpe finie. On me la communiqua, imprimée, ce sembloit, en Hollande; et je répondis qu'il y avoit une considération à faire, qui étoit échappée à feu M. Sonerus : c'étoit qu'il suffisoit de dire que la durée de la coulpe causoit la durée de la peine; que les damnés demeurant méchans, ils ne pouvoient être tirés de leur misère, et qu'ainsi on n'avoit point besoin pour justifier la continuation de leurs souffrances, de supposer que le péché est devenu d'une valeur infinie par l'objet infini offensé qui est Dieu; thèse que je n'avois pas assez examinée pour en prononcer. Je sais que l'opinion commune des scholastiques, après le maître des sentences, est que dans l'autre vie il n'y a ni mérite ni démérite; mais je ne crois pas qu'elle puisse passer pour un article de foi, lorsqu'on la prend à la rigueur. M. Fechtius, théologien célèbre à Rostock, l'a fort bien réfutée dans son livre

de l'état des damnés. Elle est très-fausse, dit-il §. 59, Dieu ne sauroit changer sa nature; la justice lui est essentielle; la mort a fermé la porte de la grace, et non pas celle de la justice.

J'ai remarqué que plusieurs habiles théologiens ont rendu raison de la durée des peines des damnés, comme je viens de faire.... Le P. Drexelius, jésuite, dit dans son livre intitulé : *Nicetas*, ou l'Incontinence triomphée (1). *Nec mirum damnatos semper torqueri : continuè blasphemant; et sic quasi semper peccant, semper ergo plectuntur.* Il rapporte et approuve la même raison dans son ouvrage de l'Éternité (2), en disant : *Sunt qui dicant, nec displicet responsum : scelerati in locis infernis semper peccant, ideo semper puniuntur.* Et il donne à connoître par-là que ce sentiment est assez ordinaire aux docteurs de l'église romaine. Il est vrai qu'il allègue encore une raison plus subtile, prise du pape Grégoire-le-Grand (3), que les damnés sont punis éternellement, parce que Dieu a prévu par une espèce de science

(1) Liv. 2, chap. 11, §. 9.
(2) Liv. 2, chap. 15.
(3) Lib. 4, Dial. c. 44.

moyenne, qu'ils auroient toujours péché, s'ils avoient toujours vécu sur la terre. Mais c'est une hypothèse où il y a bien à dire....

M. Bayle même, en divers endroits, m'a fourni des passages de deux habiles théologiens de son parti, qui se rapportent assez à ce que je viens de dire. M. Jurieu, dans son livre de l'Unité de l'Eglise, opposé à celui que M. Nicole avoit fait sur le même sujet, juge, page 379, que la raison nous dit, qu'une créature qui ne peut cesser d'être criminelle, ne peut aussi cesser d'être misérable. M. Jaquelot, dans son livre de la Foi et de la Raison, page 220, croit que les damnés doivent subsister éternellement privés de la gloire des bienheureux, et que cette privation pourroit bien être l'origine et la cause de toutes leurs peines, par les réflexions que ces malheureuses créatures feront sur leurs crimes qui les auront privées d'un bonheur éternel. On sait quels cuisans regrets, quelle peine l'envie cause à ceux qui se voient privés d'un bien, d'un bonheur considérable qu'on leur avoit offert, et qu'ils ont rejeté, sur-tout lorsqu'ils en voient d'autres qui en sont revêtus. Ce tour est un peu différent de celui de M. Jurieu, mais ils conviennent tous deux dans ce sentiment, que les damnés sont eux-mêmes la cause de la continuation de leurs tourmens.

L'Origéniste de M. le Clerc ne s'en éloigne pas entièrement, lorsqu'il dit dans la Bibliothèque choisie (1) : Dieu qui a prévu que l'homme tomberoit, ne le damne pas pour cela ; mais seulement parce que pouvant se relever, il ne se relève pas, c'est-à-dire qu'il conserve librement ses mauvaises habitudes jusqu'à la fin de sa vie. S'il pousse ce raisonnement au-delà de la vie, il attribuera la continuation des peines des méchans à la continuation de leur coulpe.

M. Bayle dit que ce dogme de l'Origéniste est hérétique, en ce qu'il enseigne que la damnation n'est pas simplement fondée sur le péché, mais sur l'impénitence volontaire : mais cette impénitence volontaire n'est-elle pas une continuation de péché ? Je ne voudrois pourtant pas dire simplement que c'est parce que l'homme pouvant se relever, ne se relève pas, et j'ajouterois que c'est parce que l'homme ne s'aide pas du secours de la grace pour se relever. Mais après cette vie, quoiqu'on suppose que ce secours cesse, il y a toujours dans l'homme qui péche, lors même qu'il est damné, une liberté qui le rend coupable, et une puissance, mais éloignée, de se relever, quoiqu'elle ne vienne jamais à l'acte ; et rien n'empêche qu'on ne puisse dire que ce

(1) Tome 7, page 341.

degré de liberté, exempt de la nécessité, mais non exempt de la certitude, reste dans les damnés aussi bien que dans les bienheureux; outre que les damnés n'ont point besoin d'un secours dont on a besoin dans cette vie, car ils ne savent que trop ce qu'il faut croire ici.

L'illustre prélat de l'église anglicane, qui a publié depuis peu un livre sur l'origine du mal, sur lequel M. Bayle a fait des remarques dans le second tome de sa Réponse aux Questions d'un Provincial, parle fort ingénieusement des peines des damnés. On représente le sentiment de ce prélat (après l'auteur des Nouvelles de la République des Lettres, juin 1703), comme s'il faisoit des damnés tout autant de fous qui sentiront vivement leurs misères, mais qui s'applaudiront pourtant de leur conduite, et qui aimeront mieux être, et être ce qu'ils sont, que de ne point être du tout. Ils aimeront leur état tout malheureux qu'il sera, comme les gens en colère, les amoureux, les ambitieux, les envieux se plaisent dans les choses mêmes qui ne font qu'accroître leur misère. On ajoute, que les impies auront tellement accoutumé leur esprit aux faux jugemens, qu'ils n'en feront plus désormais d'autres, et passant perpétuellement d'une erreur dans une autre, ils ne pourront s'empêcher de desirer perpétuellement

des choses dont ils ne pourront jouir, et dont la privation les jettera dans des désespoirs inconcevables, sans que l'expérience les puisse jamais rendre plus sages pour l'avenir, parce que par leur propre faute ils auront entièrement corrompu leur entendement, et l'auront rendu incapable de juger sainement d'aucune chose.

Les anciens ont déjà conçu que le diable demeure éloigné de Dieu volontairement au milieu de ses tourmens, et qu'il ne voudroit point se racheter par une soumission. Ils ont feint qu'un anachorète étant en vision, tira parole de Dieu, qu'il recevroit en grace le prince des mauvais anges, s'il vouloit reconnoître sa faute; mais que le diable rebuta ce médiateur d'une étrange manière. Au moins les théologiens conviennent ordinairement, que les diables et les damnés haïssent Dieu et le blasphêment; et un tel état ne peut manquer d'être suivi de la continuation de la misère. On peut lire sur cela le savant traité de M. Fechtius, de l'état des damnés.

Il y a eu des temps où l'on a cru qu'il n'étoit pas impossible qu'un damné fût délivré. Le conte qu'on a fait du pape Grégoire-le-Grand est connu, comme si par ses prières il avoit tiré de l'enfer l'ame de l'empeur Trajan, dont la bonté étoit si célèbre, qu'on

souhaitoit aux nouveaux empereurs de surpasser Auguste en bonheur et Trajan en bonté. C'est ce qui attira au dernier la pitié du saint pape : Dieu déféra à ses prières, dit-on ; mais il lui défendit d'en faire de semblables à l'avenir....

Godescalc, moine du neuvième siècle, qui a brouillé ensemble les théologiens de son temps, et même ceux du nôtre, vouloit que les réprouvés devoient prier Dieu de rendre leurs peines plus supportables : mais on n'a jamais droit de se croire réprouvé, tant qu'on vit. Le passage *de la messe des morts* est plus raisonnable ; il demande la diminution des peines des damnés ; et suivant l'hypothèse que nous venons d'exposer, il faudroit leur souhaiter *meliorem mentem*. Origène s'étant servi du passage du pseaume 77, v. 10, *Dieu n'oubliera pas d'avoir pitié, et ne supprimera pas toutes ses miséricordes dans sa colère ;* Saint Augustin répond (1), qu'il se peut que les peines des damnés durent éternellement, et qu'elles soient pourtant mitigées (2). Si le

(1) Enchirid, c. 112.

(2) Saint Augustin n'a point avancé affirmativement et absolument que les peines des damnés pouvoient être adoucies par les prières des vivans. Il paroît seulement n'être point éloigné de le penser, ou du moins il ne condamne point ceux qui étoient alors dans cette opinion.

texte alloit à cela, la diminution iroit à l'infini, quant à la durée; et néanmoins elle auroit un *non plus ultra*, quant à la grandeur de la diminution; comme il y a des figures asymptotes dans la géométrie, où une longueur infinie ne fait qu'un espace fini. Si la parabole du mauvais riche représentoit l'état d'un véritable damné, les hypothèses qui les font si fous et si méchans n'auroient point de lieu. Mais la charité qu'elle lui attribue pour ses frères, ne paroît point convenir à ce degré de méchanceté qu'on donne aux damnés. Saint Grégoire-le-Grand (1) croit qu'il avoit peur que leur damnation n'augmentât la sienne : mais cette crainte n'est pas assez conforme au naturel d'un méchant achevé. Bonaventure, sur le maître des sentences, dit que le mauvais riche auroit souhaité de voir damner tout le monde; mais puisque cela ne devoit point arriver, il souhaitoit plutôt le salut de ses frères, que celui des autres. Il n'y a pas trop de solidité dans cette réponse. Au contraire la mission du Lazare qu'il souhaitoit, auroit servi à

Nous pourrions fournir sur ce point un éclaircissement intéressant, mais qui seroit trop long pour être ici placé en forme de note; nous le renverrons, si nous le donnons, à la fin du second volume.

(1) IX, Mor. 39.

sauver

sauver beaucoup de monde; et celui qui se plaît tant à la damnation d'autrui, qu'il souhaite celle de tout le monde, souhaitera peut-être celle des uns plus que celle des autres; mais absolument parlant, il n'aura point de penchant à faire sauver quelqu'un. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que tout ce détail est problématique, Dieu nous ayant révélé ce qu'il faut pour craindre le plus grand des malheurs, et non pas ce qu'il faut pour l'entendre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

ELOGE de Leibniz par Fontenelle, page 1

PENSÉES DE LEIBNIZ, SUR LA RELIGION, LA MORALE ET L'ÉGLISE.

ATHÉISME, 71
Athées fanatiques, 72
Origine du Matérialisme, idem.
Existence d'une première cause immatérielle, 74
Démonstration sommaire de l'existence de Dieu souverainement parfait, 79
Idées et Vérités éternelles, preuve de l'Existence de Dieu, 81
La Démonstration Cartésienne de l'Existence de Dieu complettée et mise hors de toute atteinte, 82
Considérations des Causes finales, propres à faire connoître et à prouver l'Existence de Dieu, 85
Les grains de pousssière renferment peut-être des Mondes aussi beaux et aussi variés que le nôtre, 89

Les désordres et les irrégularités physiques ne prouvent rien contre l'ordre du monde, page 92
Le Mal occasion du Bien, et le Bien supérieur au Mal dans l'univers, 97
Le Bien physique sur la terre est supérieur au Mal physique, 107
Dialogue de Laurent Valla, sur le Libre Arbitre et la Providence, abrégé et continué par Leibniz, 116
Abrégé de la Controverse entre Bayle et M. Leibniz, sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'homme et l'Origine du mal, réduite à des argumens en forme, 131
Les loix de la nature ne sont ni nécessaires, ni purement arbitraires, 151
Le premier être éternel ne peut être la matière, 154
Certitude d'une autre vie, 159
Ancienneté du dogme de l'Immortalité de l'Ame, 161
L'immortalité de l'Ame, fondement nécessaire de la Morale, 162
Suite du même sujet, 163
Immortalité de l'Ame humaine démontrée par un sorite continu, 164
Que faudroit-il conclure du sentiment qui donne à Dieu le pouvoir de faire

penser la matière, si ce sentiment étoit véritable? page 170

Réponse à une difficulté faite par Loke au P. Mallebranche, sur la simplicité de l'ame, 176

Idées innées, 177

Ames des Bêtes; ce qu'elles sont et ce qu'elles deviennent: différence entre elles et celles des hommes, 187

Utilité des principes de Leibnitz sur la Dynamique pour arrêter les progrès du matérialisme, 191

Empressement de Leibnitz pour la démonstration évangélique d'Huet: Réflexions sur la religion, 192

Compliment à M. Huet, sur sa démonstration évangélique: Etude de la critique nécessaire à la religion, 195

Suite du même sujet, 204

Maxime du plus sûr en matière de religion, 206

Maxime abrégée de démontrer la vérité de la religion chrétienne, 207

Manière de bien établir la vérité de la Religion chrétienne, 209

Avantage que les pensées de Pascal sur la Vérité du Christianisme devoient tirer de ses découvertes même. Avantage que

tireroit des Découvertes de Leibniz le travail qu'il préparoit sur la religion, page 219
Remarques sur le livre de Toland, le Christianisme sans mystères, 221
Critique et Raillerie en matière de Religion, 241
Justice et Providence de Dieu, 251
Manière de concevoir les Mystères, 253
Facilité de résoudre les Objections contre les Mystères, 254
Objections des Manichéens, à résoudre par les Déistes, 256
Foi des Chrétiens raisonnable, 258
Aucune objection contre la Foi ne doit être reconnue insoluble, 262
La Réponse de S. Paul, ô altitudo, *très-raisonnable*, 263
Manière de procéder dans la justification de la Providence, 265
Utilité des Livres en faveur de la Religion : Point capital auquel il faut s'attacher, 271
Les Miracles ne doivent être crus ni trop facilement ni rejetés trop légèrement, 273
La bonne éducation et la propagation de la Foi chrétienne, devoient être un des principaux objets de l'académie de Berlin, idem.

Missions de la Chine, page 275
Le Livre des Trois Imposteurs existe-t-il? 278
Vanini, 281
Précautions contre les mauvaises Doctrines : Révolutions générales dans les mœurs dont on est menacé, 282
Sort des Enfans qui meurent dans le péché originel, et des Adultes qui n'ont point connu Jésus-Christ, 285
Ce qu'il faut penser du sentiment du cardinal Sfondrate, sur la question précédente, 293
Causes de la réparation du genre humain, 295
Eternité des peines, 296

Fin de la Table du premier volume.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE